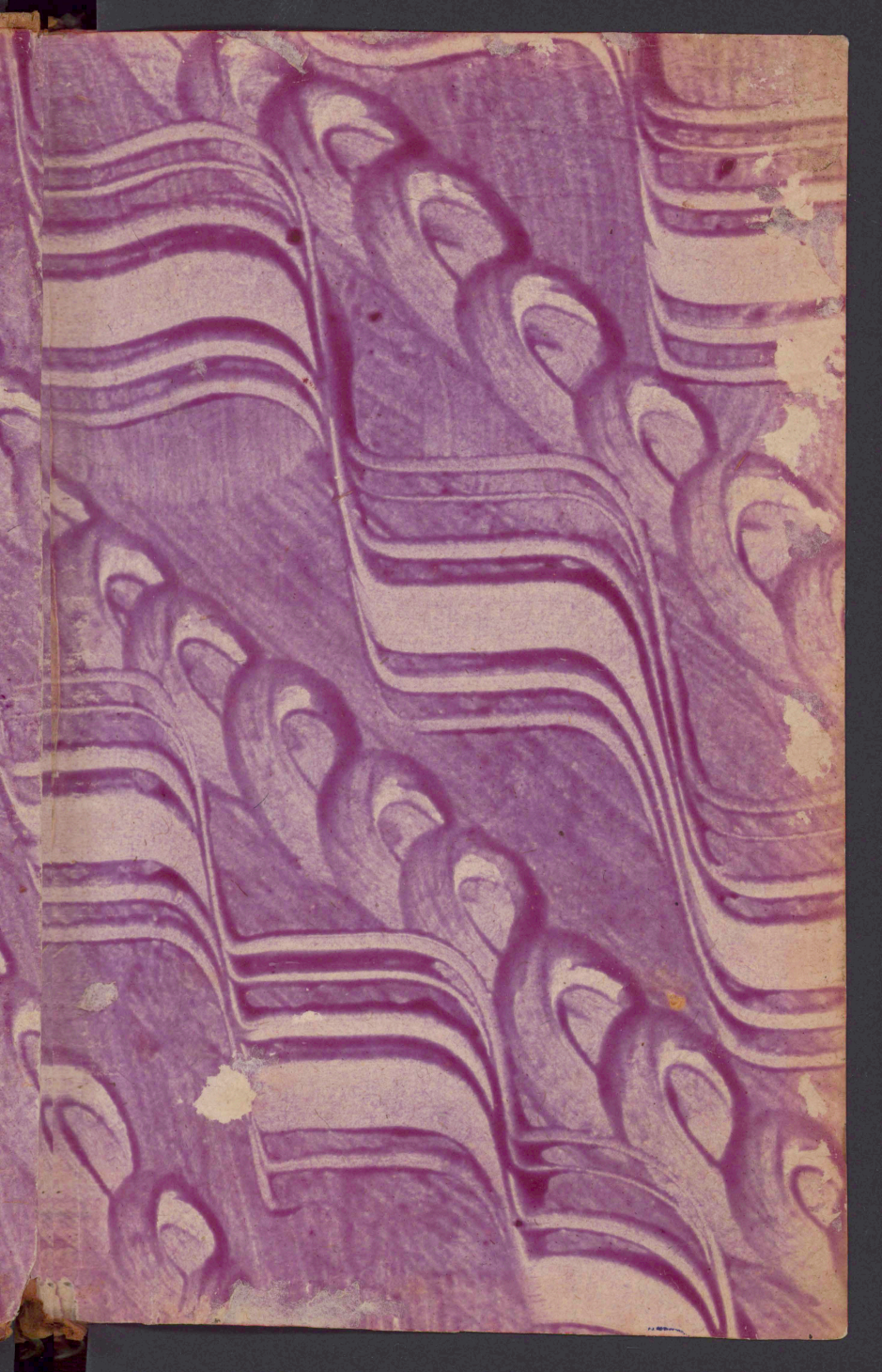


COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
Mr. de *VOLTAIRE.*

DERNIERE EDITION.

TOME CINQUIEME.

840

49152

Wyższa Szkoła Nauczycielska
Biblioteka
w Siedlcach

J V Oz 1

SUITE DES MÉLANGES DE LITTERATURE, D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.



M. DCC. LXX.

Biblioteka Seminarium Duchownego
w Siedlcach
F.496 V.

SUITE
DES MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE,
D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

CHAPITRE SOIXANTE-UNIÉME.

DES JUIFS.

VOus m'ordonnez de vous faire un tableau fidèle de l'esprit des Juifs, & de leur histoire : & sans entrer dans les voies ineffables de la Providence, vous cherchez dans les mœurs de ce peuple la source des événemens que cette Providence a préparés.

Il est certain que la nation Juive est la plus singulière qui jamais ait été dans le monde.

Quoiqu'elle ſoit la plus mépriſable aux yeux de la politique, elle eſt à bien des égards conſidérable aux yeux de le philoſophie.

Les Guèbres, les Banians & les Juifs, ſont les ſeuls peuples qui ſubſiſtent diſperſés, & qui n'ayant d'alliance avec aucune nation ſe perpétuent au milieu des nations étrangères, & ſoient toujours à part du reſte du monde.

Les Guèbres ont été autrefois infiniment plus conſidérables que les Juifs, puiſque ce ſont des reſtes des anciens Perſes, qui eurent les Juifs ſous leur domination; mais ils ne ſont aujourd'hui répandus que dans une partie de l'Orient.

Les Banians, qui deſcendent des anciens peuples chez qui *Pythagore* puiſa ſa philoſophie, n'exiſtent que dans les Indes, & en Perſe: mais les Juifs ſont diſperſés ſur la face de toute la terre; & s'ils ſe raſſemblaient, ils compoſeraient une nation beaucoup plus nombreuſe qu'elle ne le fut jamais dans le court eſpace où ils furent ſouverains de la Paleſtine. Preſque tous les peuples qui ont écrit l'hiſtoire de leur origine, ont voulu la relever par des prodiges: tout eſt miracle chez eux: leurs oracles ne leur ont prédit que des conquêtes: ceux qui en effet ſont devenus conquérans, n'ont pas eu de peine à croire ces anciens oracles que l'événement juſtifiait. Ce qui diſtingue les Juifs des autres nations, c'eſt que leurs oracles ſont les ſeuls véritables: il ne nous eſt pas permis d'en douter. Ces oracles, qu'ils n'entendent que dans le ſens littéral, leur ont prédit cent fois qu'ils ſeraient les maîtres du monde; cependant ils

n'ont

n'ont jamais poſſédé qu'un petit coin de terre pendant quelques années ; ils n'ont pas aujourd'hui un village en propre. Ils doivent donc croire, & ils croyent en effet, qu'un jour leurs prédictions s'accompliront, & qu'ils auront l'empire de la terre.

Ils ſont le dernier de tous les peuples parmi les Muſulmans & les Chrêtiens, & ils ſe croyent le premier. Cet orgueil dans leur abaiſſement eſt juſtifié par une raiſon ſans replique, c'eſt qu'ils ſont réellement les pères des Chrêtiens & des Muſulmans. Les religions Chrêtienne & Muſulmane reconnaiſſent la Juive pour leur mère ; & par une contradiction ſingulière, elles ont à la fois pour cette mère du reſpect & de l'horreur.

Il ne s'agit pas ici de répéter cette ſuite continue de prodiges qui étonnent l'imagination, & qui exercent la foi. Il n'eſt queſtion que des événemens purement hiſtoriques, dépouillés du concours céleſte & des miracles que DIEU daigna ſi longtems opérer en faveur de ce peuple.

On voit d'abord en Egypte une famille de ſoixante & dix perſonnes, produire au bout de deux cent-quinze ans une nation dans laquelle on compte ſix cent mille combattans, ce qui fait avec les femmes, les vieillards & les enfans, plus de deux millions d'ames. Il n'y a point d'exemple ſur la terre d'une population ſi prodigieuſe : cette multitude ſortie d'Egypte demeura quarante ans dans les déſerts de l'Arabie pétrée : & le peuple diminua beaucoup dans ce pays affreux.

Ce qui reſta de la nation avança un peu au

Nord de ces déserts. Il parlait qu'ils avaient les mêmes principes qu'eurent depuis les peuples de l'Arabie pétrée & déserte, de massacrer sans miséricorde les habitans des petites bourgades sur lesquels ils avaient de l'avantage, & de réserver seulement les filles. L'intérêt de la population a toujours été le but principal des uns & des autres. On voit que quand les Arabes eurent conquis l'Espagne, ils imposèrent dans les provinces des tributs de filles nubiles; & aujourd'hui les Arabes du désert ne font point de traités sans stipuler qu'on leur donnera quelques filles & des présens.

Les Juifs arrivèrent dans un pays sablonneux, hérissé de montagnes, où il y avait quelques villages habités par un petit peuple nommé *les Madianites*. Ils prirent dans un seul camp de Madianites six cent-soixante & quinze mille moutons, soixante & douze mille bœufs, soixante & un mille ânes, & trente-deux mille pucelles. Tous les hommes, toutes les femmes & les enfans mâles furent massacrés : les filles & le butin furent partagés entre le peuple & les sacrificateurs.

Ils s'emparèrent ensuite, dans le même pays, de la ville de Jéricho; mais ayant voué les habitans de cette ville à l'anathème, ils massacrèrent tout jusqu'aux filles mêmes, & ne pardonnèrent qu'à une courtisane nommée *Rahab*, qui les avait aidés à surprendre la ville.

Les savans ont agité la question, si les Juifs sacrifiaient en effet des hommes à la Divinité, comme tant d'autres nations: c'est une question

de

de nom : ceux que ce peuple consacrait à l'anathème n'étaient pas égorgés sur un autel avec des rites religieux : mais ils n'en étaient pas moins immolés, sans qu'il fût permis de pardonner à un seul. Le Lévitique défend expressément au *verset 27 du chapitre 29e.* de racheter ceux qu'on aura voués ; il dit en propres paroles ; *Il faut qu'ils meurent.* C'est en vertu de cette loi que *Jephté* voua & égorgea sa fille, que *Saül* voulut tuer son fils, & que le prophête *Samuel* coupa par morceaux le roi *Agag* prisonnier de *Saül.* Il est bien certain que DIEU est le maitre de la vie des hommes, & qu'il ne nous apartient pas d'examiner ses loix : nous devons nous borner à croire ces faits, & à respecter en silence les desseins de DIEU qui les a permis.

On demande aussi quel droit des étrangers tels que les Juifs avaient sur le pays de Canaan ? on répond qu'ils avaient celui que DIEU leur donnait.

A peine ont-ils pris Jéricho & Laïs, qu'ils ont entre eux une guerre civile, dans laquelle la tribu de *Benjamin* est presque toute exterminée, hommes, femmes, & enfans ; il n'en resta que six-cent mâles ; mais le peuple, ne voulant point qu'une des tribus fut anéantie, s'avisa pour y remédier de mettre à feu & à sang une ville entière de la tribu de *Manassé*, d'y tuer tous les hommes, tous les vieillards, tous les enfans, toutes les femmes mariées, toutes les veuves, & d'y prendre six cent vierges, qu'ils donnèrent aux six cent survivans de *Benjamin*,

jamin, pour refaire cette tribu, afin que le nombre de leurs douze tribus fût toujours complet.

Cependant les Phéniciens, peuple puissant, établis sur les côtes de tems immémorial, allarmés des déprédations & des cruautés de ces nouveaux venus, les châtierent souvent: les princes voisins se réunirent contre eux, & ils furent réduits sept fois en servitude, pendant plus de deux cent années.

Enfin ils se font un roi, & l'élisent par le sort. Ce roi ne devait pas être fort puissant; car à la première bataille que les Juifs donnèrent sous lui aux Philistins leurs maîtres, ils n'avaient dans toute l'armée qu'une épée & qu'une lance, & pas un seul instrument de fer. Mais leur second roi *David* fait la guerre avec avantage. Il prend la ville de Salem, si célèbre depuis sous le nom de Jérusalem; & alors les Juifs commencent à faire quelque figure dans les environs de la Syrie.

Leur gouvernement & leur religion prennent une forme plus auguste. Jusques-là ils n'avaient pû avoir de temples, quand toutes les nations voisines en avaient. *Salomon* en bâtit un superbe, & régna sur ce peuple environ quarante ans.

Le tems de *Salomon* est non-seulement le tems le plus florissant des Juifs; mais tous les rois de la terre ensemble ne pourraient étaler un trésor qui aprochât de celui de *Salomon*. Son père *David*, dont le prédécesseur n'avait pas même de fer, laissa à *Salomon* vingt-cinq milliards six cent quarante-huit millions de livres

vres de France au cours de ce jour, en argent comptant. Ses flottes qui allaient à Ophir lui raportaient par ans soixante & huit millions en or pur sans compter l'argent & les pierreries. Il avait quarante mille écuries, & autant de remises pour ses chariots, douze-mille écuries pour sa cavalerie, sept cent femmes, & trois cent concubines. Cependant il n'avait ni bois, ni ouvriers pour bâtir son palais & le temple: il en emprunta d'*Hiram* roi de Tyr, qui fournit même de l'or: & *Salomon* donna vingt villes en payement à *Hiram*. Les commentateurs ont avoué que ces faits avaient besoin d'explication, & ont soupçonné quelque erreur de chiffre dans les copistes, qui seuls ont pû se tromper.

A la mort de *Salomon*, douze tribus, qui composaient la nation, se divisent. Le royaume est déchiré. Il se sépara en deux petites provinces, dont l'une est apellée *Juda*, & l'autre *Israël*. Neuf tribus & demie composent la province *Israëlite*, & deux & demie seulement font celle de *Juda*. Il y eut alors entre ces deux petits peuples une haine d'autant plus implacable, qu'ils étaient parens & voisins, & qu'ils eurent des religions différentes: car à Sichem, à Samarie, on adorait *Baal* du nom Sidonien, tandis qu'à Jérusalem on adorait *Adonaï*. On avait consacré à Sichem deux *Veaux*, & on avait à Jérusalem consacré deux *Chérubins*, qui étaient deux animaux aîlés à double tête, placés dans le sanctuaire: chaque faction ayant donc ses rois, son Dieu, son culte & ses prophêtes, se fit une guerre cruelle.

Tandis

Tandis qu'elles se faisaient cette guerre, les rois d'Assyrie, qui conquéraient la plus grande partie de l'Asie, tombèrent sur les Juifs comme un aigle enlève deux lézards qui se battent. Les neufs tribus & demie de Samarie & de Sichem furent enlevées & dispersées sans retour, & sans que jamais on ait sçû précisément en quels lieux elles furent menées en esclavage.

Il n'y a que vingt lieues de la ville de Samarie à Jérusalem, & leurs territoires se touchaient; ainsi quand l'une de ces deux villes était écrasée par de puissans conquérans, l'autre ne devait pas tenir longtems. Aussi Jérusalem fut plusieurs fois saccagée; elle fut tributaire des rois *Hazaël* & *Razin*, esclave sous *Teglat-phael-asser*, trois fois prise par *Nabucodonosor*, ou *Nebucodon-asser*, & enfin détruite. *Sédécias*, qui avait été établi roi ou gouverneur par ce conquérant, fut emmené lui & tout son peuple en captivité dans la Babylonie; de sorte qu'il ne restait de Juifs dans la Palestine que quelques familles de paysans esclaves pour ensemencer les terres.

A l'égard de la petite contrée de Samarie & de Sichem, plus fertile que celle de Jérusalem, elle fut repeuplée par des colonies étrangères, que les rois Assyriens y envoyèrent, & qui prirent le nom de *Samaritains*.

Les deux tribus & demie, esclaves dans Babylone, & dans les villes voisines, pendant soixante & dix ans, eurent le tems d'y prendre les usages de leurs maîtres; elles enrichirent leur langue du mélange de la langue Chaldéenne.

né. Les Juifs dès-lors ne connurent plus que l'alphabet & les caractères Chaldéens ; ils oublièrent même la dialecte Hébraïque pour la langue Chaldéenne, cela est inconteſtable. L'hiſtorien *Joſeph* dit qu'il a d'abord écrit en Chaldéen, qui eſt la langue de ſon pays. Il parait que les Juifs aprirent peu de choſe de la ſcience des Mages. Ils s'adonnèrent au métier de courtiers, de changeurs, & de fripiers: par-là ils ſe rendirent néceſſaires, comme ils le ſont encor, & ils s'enrichirent.

Leurs gains les mirent en état d'obtenir ſous *Cyrus* la liberté de rebâtir Jéruſalem ; mais quand il falut retourner dans leur patrie, ceux qui s'étaient enrichis à Babylone, ne voulurent point quitter un ſi beau pays pour les montagnes de la Céloſyrie, ni les bords fertiles de l'Euphrate & du Tigre pour le torrent de Cédron. Il n'y eut que la plus vile partie de la nation qui revint avec *Zorobabel*. Les Juifs de Babylone contribuèrent ſeulement de leurs aumônes pour rebâtir la ville & le temple ; encor la collecte fut-elle médiocre ; & *Eſdras* raporte qu'on ne put ramaſſer que ſoixante & dix mille écus, pour relever ce temple, qui devait être le temple de l'univers.

Les Juifs reſtèrent toujours ſujets des Perſes ; ils le furent de même d'*Alexandre* ; & lorſque ce grand homme, le plus excuſable des conquérans, eut commencé dans les premières années de ſes victoires à élever Alexandrie, & à la rendre le centre du commerce du monde, les Juifs y allèrent en foule exercer leur métier de cour-

courtiers ; & leurs rabins y aprirent enfin quelque chose des sciences des Grecs. La langue Grecque devint absolument nécessaire à tous les Juifs commerçans.

Après la mort d'*Alexandre*, ce peuple demeura soumis aux rois de Syrie, dans Jérusalem, & aux rois d'Egypte dans Alexandrie ; & lorsque ces rois se faisaient la guerre, ce peuple subissait toujours le sort des sujets, & apartenait aux vainqueurs.

Depuis leur captivité à Babylone, Jérusalem n'eut plus de gouverneurs particuliers qui prissent le nom de roi. Les pontifes eurent l'administration intérieure, & ces pontifes étaient nommés par leurs maîtres : ils achetaient quelquefois très-cher cette dignité, comme le patriarche Grec de Constantinople achète la sienne.

Sous *Antiochus Epiphane* ils se révoltèrent ; la ville fut encor une fois pillée, & les murs démolis.

Après une suite de pareils désastres, ils obtiennent enfin pour la première fois, environ cent-cinquante ans avant l'ère vulgaire, la permission de battre monnoie ; c'est d'*Antiochus Sidétes* qu'ils tinrent ce privilège. Ils eurent alors des chefs qui prirent le nom de *Rois*, & qui même portèrent un diadème. *Antigone* fut décoré le premier de cet ornement, qui devient peu honorable sans la puissance.

Les Romains dans ce tems-là commençaient à devenir redoutables aux rois de Syrie, maîtres des Juifs ; ceux-ci gagnerent le sénat de Rome par des soumissions & des présens. Les guer-

guerres des Romains dans l'Asie mineure semblaient devoir laisser respirer ce malheureux peuple ; mais à peine Jérusalem jouït-elle de quelque ombre de liberté, qu'elle fut déchirée par des guerres civiles, qui la rendirent sous leurs fantômes de rois beaucoup plus à plaindre qu'elle ne l'avait jamais été dans une si longue suite de différens esclavages.

Dans leurs troubles intestins, ils prirent les Romains pour juges. Déja la plupart des royaumes de l'Asie mineure, de l'Afrique méridionale, & des trois quarts de l'Europe, reconnaissaient les Romains pour arbitres & pour maîtres.

Pompée vint en Syrie juger les nations, & dépoſer plusieurs petits tyrans. Trompé par *Aristobule*, qui disputait la royauté de Jérusalem, il se vengea sur lui & sur son parti. Il prit la ville, fit mettre en croix quelques séditieux, soit prêtres, soit pharisiens, & condamna longtems après le roi des Juifs *Aristobule* au dernier supplice.

Les Juifs toujours malheureux, toujours esclaves & toujours révoltés, attirent encor sur eux les armes Romaines. *Crassus* & *Cassius* les punissent ; & *Metellus Scipion* fait crucifier un fils du roi *Aristobule* nommé *Alexandre*, auteur de tous les troubles.

Sous le grand *César* ils furent entiérement soumis & paisibles. *Hérode* fameux parmi eux & parmi nous, longtems simple tétrarque, obtint d'*Antoine* la couronne de Judée, qu'il paya chérement : mais Jérusalem ne voulut pas reconnaître ce nouveau roi, parce qu'il était descendu

d'*Esaü*,

d'*Esaü*, & non pas de *Jacob*, & qu'il n'était qu'Iduméen : c'était précisément sa qualité d'étranger qui l'avait fait choisir par les Romains pour tenir mieux ce peuple en bride.

Les Romains protégèrent le roi de leur nomination avec une armée. Jérusalem fut encor prise d'assaut, saccagée & pillée.

Hérode, protégé depuis par *Auguste*, devint un des plus puissans princes parmi les petits rois de l'Arabie. Il répara Jérusalem ; il rebâtit la forteresse qui entourait ce temple si cher aux Juifs, qu'il construisit aussi de nouveau, mais qu'il ne put achever : l'argent & les ouvriers lui manquèrent. C'est une preuve qu'après tout *Hérode* n'était pas riche, & que les Juifs, qui aimaient leur temple, aimaient encor plus leur argent comptant.

Le nom de roi n'était qu'une faveur que faisaient les Romains : cette grace n'était pas un titre de succession. Bientôt après la mort d'*Hérode*, la Judée fut gouvernée en province Romaine subalterne par le proconsul de Syrie ; quoique de tems en tems on accordât le titre de roi tantôt à un Juif, tantôt à un autre, moyennant beaucoup d'argent, ainsi qu'on l'accorda au Juif *Agrippa* sous l'empereur *Claude*.

Une fille d'*Agrippa* fut cette *Bérénice* célèbre pour avoir été aimée d'un des meilleurs empereurs dont Rome se vante. Ce fut elle qui par les injustices qu'elle essuya de ses compatriotes attira les vengeances des Romains sur Jérusalem. Elle demanda justice. Les factions de la ville la lui refusèrent. L'esprit séditieux de ce peuple se

porta

porta à de nouveaux excès ; son caractère en tout tems était d'être cruel, & son sort d'être puni.

Vespasien & *Titus* firent ce siége mémorable, qui finit par la destruction de la ville. *Joseph* l'exagérateur prétend que dans cette courte guerre il y eut plus d'un million de Juifs massacrés. Il ne faut pas s'étonner qu'un auteur qui met quinze mille hommes dans chaque village tue un million d'hommes. Ce qui resta fut exposé dans les marchés publics, & chaque Juif fut vendu à peu près au même prix que l'animal immonde dont ils n'osent manger.

Dans cette dernière dispersion ils espérèrent encor un libérateur ; & sous *Adrien*, qu'ils maudissent dans leurs prières, il s'éleva un *Barcochebas*, qui se dit un nouveau *Moïse*, un *Schilo*, un *Christ*. Ayant rassemblé beaucoup de ces malheureux sous ses étendarts, qu'ils crurent sacrés, il périt avec tous ses suivans : ce fut le dernier coup pour cette nation, qui en demeura accablée. Son opinion constante que la stérilité est un opprobre, l'a conservée. Les Juifs ont regardé comme leurs deux grands devoirs, des enfans & de l'argent.

Il résulte de ce tableau raccourci, que les Hébreux ont presque toujours été ou errans, ou brigands, ou esclaves, ou séditieux : ils sont encor vagabonds aujourd'hui sur la terre, & en horreur aux hommes, assûrant que le ciel & la terre, & tous les hommes ont été créés pour eux seuls.

On voit évidemment, par la situation de la Judée, & par le génie de ce peuple, qu'il devait être toujours subjugué. Il était environné

Wyższa Szkoła Nauczycielska Biblioteka

de nations puissantes & belliqueuses qu'il avait en aversion. Ainsi il ne pouvait ni s'allier avec elles, ni être protégé par elles. Il lui fut impossible de se soutenir par la marine, puisqu'il perdit bientôt le port qu'il avait du tems de *Salomon* sur la mer rouge; & que *Salomon* même se servit toujours des Tyriens pour bâtir & pour conduire ses vaisseaux, ainsi que pour élever son palais & le temple. Il est donc manifeste que les Hébreux n'avaient aucune industrie, & qu'ils ne pouvaient composer un peuple florissant. Ils n'eurent jamais de corps d'armée continuellement sous le drapeau, comme les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Syriens, & les Romains. Les artisans & les cultivateurs prenaient les armes dans les occasions, & ne pouvaient par conséquent former des troupes aguerries. Leurs montagnes, ou plutôt leurs rochers, ne sont ni d'une assez grande hauteur, ni assez contigus, pour avoir pû défendre l'entrée de leur pays. La plus nombreuse partie de la Nation, transportée à Babylone, dans la Perse, & dans l'Inde, ou établie dans Alexandrie, était trop occupée de son commerce & de son courtage pour songer à la guerre. Leur gouvernement civil, tantôt républicain, tantôt pontifical, tantôt monarchique, & très souvent réduit à l'anarchie, ne parait pas meilleur que leur discipline militaire.

Vous demandez quelle était la philosophie des Hébreux? l'article sera bien court; ils n'en avaient aucune. Leur législateur même ne parle expressément en aucun endroit ni de l'immortali-

mortalité de l'ame, ni des récompenses d'une autre vie. *Joseph* & *Philon* croyent les ames matérielles : leurs docteurs admettaient des anges corporels ; & dans leur séjour à Babylone ils donnèrent à ces anges les noms que leur donnaient les Chaldéens, *Michel*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Uriel*. Le nom de *Satan* est Babylonien, & c'est en quelque manière l'*Arimane* de *Zoroastre*. Le nom d'*Asmodée* est aussi Chaldéen ; & *Tobie*, qui demeurait à Ninive, est le premier qui l'ait employé. Le dogme de l'immortalité de l'ame ne se dévelopa que dans la suite des tems chez les Pharisiens. Les Saducéens nièrent toujours cette spiritualité, cette immortalité, & l'existence des anges. Cependant les Saducéens communiquèrent sans interruption avec les Pharisiens : ils eurent même des souverains pontifes de leur secte. Cette prodigieuse différence entre les sentimens de ces deux grands corps ne causa aucun trouble. Les Juifs n'étaient attachés scrupuleusement, dans les derniers tems de leur séjour à Jérusalem, qu'à leurs cérémonies légales. Celui qui aurait mangé du boudin ou du lapin, aurait été lapidé ; & celui qui niait l'immortalité de l'ame, pouvait être grand-prêtre.

On dit communément que l'horreur des Juifs pour les autres nations venait de leur horreur pour l'idolatrie : mais il est bien plus vraisemblable que la manière dont ils exterminèrent d'abord quelques peuplades du Canaan, & la haine que les nations voisines conçurent pour eux, furent la cause de cette aversion invincible qu'ils eurent pour elles. Comme ils ne connaissaient de

peuples que leurs voisins, ils crurent en les abhorrant détester toute la terre, & s'accoûtumerent ainsi à être les ennemis de tous les hommes.

Une preuve que l'idolatrie des nations n'était point la cause de cette haine, c'est que par l'histoire des Juifs on voit qu'ils ont été très-souvent idolâtres. *Salomon* lui-même sacrifiait à des Dieux étrangers. Depuis lui on ne voit presque aucun roi dans la petite province de *Juda*, qui ne permette le culte de ces Dieux, & qui ne leur offre de l'encens. La province d'*Israël* conserva ses deux veaux & ses bois sacrés, ou adora d'autres Divinités.

Cette idolatrie qu'on reproche à tant de nations, est encor une chose bien peu éclaircie. Il ne serait peut-être pas difficile de laver de ce reproche la théologie des anciens. Toutes les nations policées eurent la connaissance d'un DIEU suprême, maître des Dieux subalternes & des hommes. Les Egyptiens reconnaissaient eux-mêmes un premier principe, qu'ils apellaient *Knef*, à qui tout le reste était subordonné. Les anciens Perses adoraient le bon principe nommé *Orosmane*, & ils étaient très éloignés de sacrifier au mauvais principe *Arimane*, qu'ils regardaient à peu près commme nous regardons le *Diable*. Les Guèbres encor aujourd'hui ont conservé le dogme sacré de l'unité de DIEU. Les anciens Bracmanes reconnaissaient un seul Etre suprême : les Chinois n'associèrent aucun être subalterne à la Divinité, & n'eurent aucune idole jusqu'aux tems où le culte de *Fo*, & les superstitions des Bonzes ont séduit la popula-

populace. Les Grecs & les Romains, malgré la foule de leurs dieux, reconnaissaient dans *Jupiter* le souverain absolu du ciel & de la terre. *Homère* même dans, les plus absurdes fictions de la poësie, ne s'est jamais écarté de cette vérité. Il représente toujours *Jupiter* comme le seul tout-puissant qui envoye le bien & le mal sur la terre, & qui d'un mouvement de ses sourcils fait trembler les Dieux & les hommes. On dressait des autels, on faisait des sacrifices à des Dieux subalternes, & dépendans du DIEU suprême. Il n'y a pas un seul monument de l'antiquité, où le nom de Souverain du ciel soit donné à un DIEU secondaire, à *Mercure*, à *Apollon*, à *Mars*. La foudre a toujours été l'attribut du maître.

L'idée d'un Etre souverain, de sa providence, de ses décrets éternels, se trouve chez tous les philosophes, & chez tous les poëtes. Enfin il est peut-être aussi injuste de penser que les anciens égalassent les héros, les génies, les dieux inférieurs, à celui qu'ils appellaient le père & le maître des Dieux, qu'il serait ridicule de penser que nous associons à DIEU les bienheureux & les anges.

Vous demandez ensuite si les anciens philosophes & les législateurs ont puisé chez les Juifs, ou si les Juifs ont pris chez eux. Il faut s'en rapporter à *Philon*: il avouë qu'avant la traduction des septante, les étrangers n'avaient aucune connaissance des livres de sa nation. Les grands peuples ne peuvent tirer leurs loix & leurs connaissances d'un petit peuple obscur & esclave. Les Juifs n'avaient pas même de livres du tems d'*O-*

sias. On trouva par hazard sous son règne le seul exemplaire de la loi qui existât. Ce peuple, depuis qu'il fut captif à Babylone, ne connut d'autre alphabet que le Chaldéen : il ne fut renommé pour aucun art, pour aucune manufacture de quelque espèce qu'elle pût être ; & dans le tems même de *Salomon* ils étaient obligés de payer chérement des ouvriers étrangers. Dire que les Egyptiens, les Perses, les Grecs furent instruits pas les Juifs, c'est dire que les Romains aprirent les arts des Bas-Bretons. Les Juifs ne furent jamais ni physiciens, ni géomètres, ni astronomes. Loin d'avoir des écoles publiques pour l'instruction de la jeunesse, leur langue manquait même de terme pour exprimer cette institution. Les peuples du Pérou & du Mexique réglaient bien mieux qu'eux leur année. Leur séjour dans Babylone & dans Alexandrie, pendant lequel des particuliers purent s'instruire, ne forma le peuple que dans l'art de l'usure. Ils ne surent jamais fraper des espèces : & quand *Antiochus Sidetes* leur permit d'avoir de la monnoie à leur coin, à peine purent-ils profiter de cette permission pendant quatre ou cinq ans ; encor on prétend que ces espèces furent frapées dans Samarie. De là vient que les médailles juives sont si rares, & presque toutes fausses. Enfin vous ne trouverez en eux qu'un peuple ignorant & barbare, qui joint depuis longtems la plus sordide avarice à la plus détestable superstition, & à la plus invincible haine pour tous les peuples, qui les tolèrent & qui les enrichissent. *Il ne faut pourtant pas les brûler.*

CHAPITRE SOIXANTE-DEUXIEME.

DU SIECLE DE CONSTANTIN.

PArmi les siécles qui suivirent celui d'*Auguste*, vous avez raison de distinguer celui de *Constantin*. Il est à jamais célèbre, par les grands changemens qu'il apporta sur la terre. Il commençait, il est vrai, à ramener la barbarie : non-seulement on ne retrouvait plus des *Cicérons*, des *Horaces*, & des *Virgiles*; mais il n'y avait pas même de *Lucains*, ni de *Sénèques*; pas un historien sage & exact : on ne voit que des satyres suspectes, ou des panégyriques encor plus hazardés.

Les Chrêtiens commençaient alors à écrire l'histoire; mais ils n'avaient pris ni *Tite-Live*, ni *Thucydide* pour modèle. Les sectateurs de l'an-

cienne religion de l'empire n'écrivaient ni avec plus d'éloquence, ni avec plus de vérité. Les deux partis animés l'un contre l'autre n'examinaient pas bien scrupuleusement les calomnies dont on chargeait leurs adversaires. De là vient que le même homme est regardé tantôt comme un dieu, tantôt comme un monstre.

La décadence en toute chose, & dans les moindres arts méchaniques, comme dans l'éloquence & dans la vertu, arriva après *Marc-Aurèle*. Il avait été le dernier empereur de cette secte Stoïque qui élevait l'homme au-dessus de lui-même, en le rendant dur pour lui seul, & compatissant pour les autres. Ce ne fut plus depuis la mort de cet empereur, vraiment philosophe, que tyrannie & confusion. Les soldats disposaient souvent de l'empire. Le sénat tomba dans un tel mépris, que du tems de *Galien* il fut défendu par une loi expresse aux sénateurs d'aller à la guerre. On vit à la fois trente chefs de partis prendre le titre d'empereur, dans trente provinces de l'empire. Les barbares fondaient déja de tous côtés, au milieu du troisiéme siécle, sur cet empire déchiré. Cependant il subsista par la seule discipline militaire qui l'avait fondé.

Pendant tous ces troubles le christianisme s'établissait par degrés, surtout en Egypte, dans la Syrie, & sur les côtes de l'Asie mineure. L'Empire Romain admettait toute sorte de religions, ainsi que toute sorte de sectes philosophiques. On permettait le culte d'*Osiris*: on laissait même aux Juifs de grands privilèges mal-

gré

gré leurs révoltes ; mais les peuples s'élevèrent souvent dans les provinces contre les chrétiens. Les magistrats les persécutaient, & on obtint même souvent contre eux des édits émanés des empereurs. Il ne faut pas être étonné de cette haine générale qu'on portait d'abord au christianisme, tandis qu'on tolérait tant d'autres religions. C'est que ni les Egyptiens, ni les Juifs, ni les adorateurs de la déesse de Syrie, & de tant d'autres dieux étrangers, ne déclaraient une guerre ouverte aux dieux de l'empire. Ils ne s'élevaient point contre la religion dominante ; mais un des premiers devoirs des Chrétiens était d'exterminer le culte reçu dans l'empire. Les prêtres des dieux jettaient des cris quand ils voyaient diminuer les sacrifices & les offrandes. Le peuple toujours fanatique, & toujours emporté se soulevait contre les chrétiens : cependant plusieurs empereurs les protégèrent. *Adrien* défendit expressément qu'on les persécutât. *Marc-Aurèle* ordonna qu'on ne les poursuivît point pour cause de religion. *Caracalla*, *Heliogabale*, *Alexandre*, *Philippe*, *Galien*, leur laissèrent une liberté entière ; ils avaient au troisiéme siécle des églises publiques très fréquentées, & très-riches ; & leur liberté fut si grande, qu'ils tinrent seize conciles dans ce siécle. Le chemin des dignités étant fermé aux premiers Chrétiens, qui étaient presque tous d'une condition obscure, ils se jettèrent dans le commerce, & il y en eut qui amassèrent de grandes richesses. C'est la ressource de toutes les sociétés qui ne peuvent avoir de charges dans l'é-

l'état : c'est ainsi qu'en ont usé les Calvinistes en France, tous les nonconformistes, en Angleterre, les catholiques en Hollande, les Arméniens en Perse, les Banians dans l'Inde, & les Juifs dans toute la terre. Cependant à la fin la tolérance fut si grande, & les mœurs du gouvernement si douces, que les Chrétiens furent admis à tous les honneurs, & à toutes les dignités. Ils ne sacrifiaient point aux dieux de l'empire ; on ne s'embarrassait pas s'ils allaient aux temples, ou s'ils les fuyaient ; il y avait parmi les Romains une liberté absolue sur les exercices de leur religion ; personne ne fut jamais forcé de les remplir. Les Chrétiens jouïssaient donc de la même liberté que les autres : il est si vrai qu'ils parvinrent aux honneurs, que *Dioclétien* & *Galerius* les en privèrent en 303. dans la persécution dont nous parlerons.

Il faut adorer la Providence dans toutes ses voies ; mais je me borne, selon vos ordres, à l'histoire politique.

Manès sous le règne de *Probus*, vers l'an 278. forma une religion nouvelle dans *Alexandrie*. Cette secte était composée des anciens principes des Persans, & de quelques dogmes du christianisme. *Probus* & son successeur *Carus* laissèrent en paix *Manès* & les Chrétiens. *Numérien* leur laissa une liberté entière. *Dioclétien* protégea les Chrétiens, & toléra les Manichéens, pendant douze années : mais en 296. il donna un édit contre les Manichéens, & les proscrivit comme des ennemis de l'empire attachés aux Perses. Les Chrétiens ne furent point compris dans l'édit ; ils

ils demeurèrent tranquilles sous *Dioclétien*, & firent une profession ouverte de leur religion dans tout l'empire jusqu'aux deux dernières années du règne de ce prince.

Pour achever l'esquisse du tableau que vous demandez, il faut vous représenter quel était alors l'empire Romain. Malgré toutes les secousses intérieures & étrangères, malgré les incursions des Barbares, il comprenait tout ce que possède aujourd'hui le Sultan des Turcs, excepté l'Arabie, tout ce que possède la maison d'Autriche en Allemagne, & toutes les provinces d'Allemagne jusqu'à l'Elbe; l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre & la moitié de l'Ecosse, toute l'Afrique, jusqu'au désert de Dara, & même les isles Canaries. Tant de pays étaient tenus sous le joug par des corps d'armée moins considérables que l'Allemagne & la France n'en mettent aujourd'hui sur pied quand elles sont en guerre.

Cette grande puissance s'affermit & s'augmenta même depuis *César* jusqu'à *Théodose*, autant par les loix, par la police, & par les bienfaits, que par les armes & par la terreur. C'est encor un sujet d'étonnement, qu'aucun de ces peuples conquis n'ait pû, depuis qu'ils se gouvernent par eux-mêmes, ni construire des grands chemins, ni élever des amphithéatres & des bains publics, tels que leurs vainqueurs leur en donnèrent. Des contrées, qui sont aujourd'hui presque barbares & désertes, étaient peuplées & policées: telles furent l'Epire, la Macedoine, la Thessalie, l'Illyrie, la Pannonie, surtout l'Asie mineure, & les côtes de l'Afrique; mais aussi il s'en

falait

falait beaucoup que l'Allemagne, la France & l'Angleterre fussent ce qu'elles sont aujourd'hui. Ces trois états sont ceux qui ont le plus gagné à se gouverner par eux-mêmes ; encor a-t-il fallu près de douze siécles pour mettre ces royaumes dans l'état florissant où nous les voyons ; mais il faut avouer que tout le reste a beaucoup perdu à passer sous d'autres loix. Les ruines de l'Asie mineure & de la Grèce, la dépopulation de l'Egypte, & la barbarie de l'Afrique, attestent aujourd'hui la grandeur Romaine. Le grand nombre des villes florissantes qui couvraient ces pays, est changé en villages malheureux ; & le terrain même est devenu stérile sous les mains des peuples abrutis.

Il faut maintenant tâcher de vous donner quelques éclaircissemens sur *Dioclétien*, qui fut un des plus puissans empereurs de Rome, & dont on a dit tant de mal & tant de bien.

DE DIOCLETIEN.

Après plusieurs règnes faibles, ou tyranniques, l'empire eut un bon empereur dans *Probus*; & les légions le massacrèrent. Ils élurent *Carus*, qui fut tué d'un coup de tonnerre vers le Tigre, lorsqu'il faisait la guerre aux Perses. Son fils *Numérien* fut proclamé par les soldats. Les historiens nous disent sérieusement, qu'à force de pleurer la mort de son père il en perdit presque la vue, & qu'il fut obligé en faisant la guerre de demeurer toujours entre quatre rideaux. Son beau-père, nommé *Aper*, le tua dans son lit pour se mettre sur le trône : mais un Druide avait prédit dans les Gaules à *Dioclétien*, l'un des généraux de l'armée, qu'il serait immédiatement empereur après avoir tué un sanglier; or un sanglier se nomme en Latin *Aper*. *Dioclétien* rassembla l'armée, tua de sa main *Aper* en présence des soldats, & accomplit ainsi la prédiction du Druide. Les historiens qui rapportent cet oracle méritaient de se nourrir du fruit de l'arbre que les druides révéraient. Il est certain que *Dioclétien* tua le beau-père de son empereur : ce fut là son premier droit au trône : le second c'est que *Numérien* avait un frère nommé *Carin*, qui était aussi empereur, & qui s'étant opposé à l'élévation de *Dioclétien*, fut tué par un des tribuns de son armée. Voilà les droits de *Dioclétien* à l'em-

l'empire. Depuis longtems il n'y en avait guères d'autres.

Il était originaire de Dalmatie, de la petite ville de Dioclée dont il avait pris le nom. S'il est vrai que son père ait été un laboureur, & que lui-même dans sa jeunesse ait été esclave d'un Sénateur nommé *Anulinus*, c'est là son plus bel éloge : il ne pouvait devoir son élévation qu'à lui-même : il est bien clair qu'il s'était concilié l'estime de son armée, puisqu'on oublia sa naissance pour lui donner le diadême. *Lactance*, auteur Chrêtien, mais un peu partial, prétend que *Dioclétien* était le plus grand poltron de l'empire. Il n'y a guères d'apparence que des soldats Romains ayent choisi un poltron pour les gouverner, & que ce poltron eût passé par tous les degrés de la milice. Le zèle de *Lactance* contre un empereur Payen est très louable, mais il n'est pas adroit.

Dioclétien contint en maître pendant vingt années ces fières légions, qui défaisaient leurs empereurs avec autant de facilité qu'elles les faisaient : c'est encor une preuve, malgré *Lactance*, qu'il fut aussi grand prince que brave soldat. L'empire reprit bientôt sous lui sa première splendeur. Les Gaulois, les Africains, les Egyptiens, les Anglais soulevés en divers tems, furent tous remis sous l'obéissance de l'empire : les Perses mêmes furent vaincus. Tant de succès au dehors, une administration encor plus heureuse au dedans, des loix aussi humaines que sages qu'on voit encor dans le *Code Justinien*, Rome, Milan, Autun, Nicomédie,

médie, Carthage, embellies par sa magnificence; tout lui concilia le respect & l'amour de l'orient & de l'occident, au point que deux cent quarante ans après sa mort on comptait encor & on datait de la première année de son régne, comme on comptait auparavant depuis la fondation de Rome. C'est ce qu'on appelle l'ère de *Dioclétien*; on l'a appellée aussi l'ère des martyrs: mais c'est se tromper évidemment de dix-huit années, car il est certain qu'il ne persécuta aucun Chrêtien pendant dix-huit ans. Il en était si éloigné, que la première chose qu'il fit étant empereur, ce fut de donner une compagnie de gardes prétoriennes à un Chrêtien nommé *Sébastien*, qui est au catalogue des saints.

Il ne craignit point de se donner un collégue à l'empire, dans la personne d'un soldat de fortune comme lui; c'était *Maximien Hercule* son ami. La conformité de leurs fortunes avait fait leur amitié. *Maximien Hercule* était aussi né de parens obscurs & pauvres, & s'était élevé comme *Dioclétien* de grade en grade par son courage. On n'a pas manqué de reprocher à ce *Maximien* d'avoir pris le surnom d'*Hercule*, & à *Dioclétien* d'avoir accepté celui de *Jovien*. On ne daigne pas s'apercevoir que nous avons tous les jours des gens d'église qui s'appellent *Hercule*, & des bourgeois qui s'appellent *César* & *Auguste*.

Dioclétien créa encor deux *Césars*; le premier fut un autre *Maximien* surnommé *Galerius*, qui avait commencé par être gardeur de troupeaux. Il semblait que *Dioclétien*, le plus fier & le plus fas-

fastueux des hommes, lui qui le premier introduisit l'usage de se faire baiser les pieds, mit sa grandeur à placer sur le trône des *Césars* des hommes nés dans la condition la plus abjecte. Un esclave & deux paysans étaient à la tête de l'empire, & jamais il ne fut plus florissant.

Le second *César* qu'il créa était d'une naissance distinguée; c'était *Constance Chlore*, petit neveu par sa mère de l'Empereur *Claude II.* L'Empire fut gouverné par ces quatre princes. Cette association pouvait produire par année quatre guerres civiles; mais *Dioclétien* sut tellement être le maître de ses associés, qu'il les obligea toujours à le respecter, & même à vivre unis entre eux. Ces princes avec le nom de *Césars* n'étaient au fond que ses premiers sujets: on voit qu'il les traitait en maitre absolu; car lorsque le *César Galerius* ayant été vaincu par les Perses vint en Mésopotamie lui rendre compte de sa défaite, il le laissa marcher l'espace d'un mille auprès de son char, & ne le reçut en grace que quand il eut réparé sa faute & son malheur.

Galère les répara en effet l'année d'après en 297. d'une manière bien signalée. Il battit le roi de Perse en personne. Ces rois de Perse ne s'étaient pas corrigés depuis la bataille d'Arbelles, de mener dans leurs armées leurs femmes, leurs filles, & leurs eunuques. *Galère* prit comme *Alexandre* la femme & toute la famille du Roi de Perse, & les traita avec le même respect. La paix fut aussi glorieuse que la victoire: les vaincus cédèrent cinq provinces aux Romains, des

sables

sables de Palmyrène jusqu'à l'Arménie.

Dioclétien & *Galère* allèrent à Rome étaler un triomphe inouï jusqu'alors : c'était la première fois qu'on montrait au peuple Romain la femme d'un roi de Perse & ses enfans enchaînés. Tout l'empire était dans l'abondance & dans la joie. *Dioclétien* en parcourait toutes les provinces ; il allait de Rome en Egypte, en Syrie, dans l'Asie mineure : sa demeure ordinaire n'était point à Rome ; c'était à Nicomédie près du Pont-Euxin, soit pour veiller de plus près sur les Perses & sur les Barbares, soit qu'il s'affectionnât à un séjour qu'il avait embelli.

Ce fut au milieu de ces prospérités que *Galère* commença la persécution contre les chrêtiens. Pourquoi les avait-on laissé en repos jusques-là, & pourquoi furent-ils maltraités alors ? *Eusèbe* dit qu'un centurion de la légion Trajane nommé *Marcel*, qui servait dans la Mauritanie, assistant avec sa troupe à une fête qu'on donnait pour la victoire de *Galère*, jetta par terre sa ceinture militaire, ses armes & sa baguette de sarment qui était la marque de son office, disant tout haut qu'il était chrêtien, & qu'il ne voulait plus servir des payens. Cette désertion fut punie de mort par le conseil de guerre. C'est là le premier exemple avéré de cette persécution si fameuse. Il est certain qu'il y avait un grand nombre de chrêtiens dans les armées de l'empire ; & l'intérêt de l'état demandait qu'une telle désertion publique ne fût point autorisée. Le zèle de *Marcel* était très-pieux ; mais il n'était pas raisonnable. Si dans la fête qu'on

donnait en Mauritanie on mangeait des viandes offertes aux dieux de l'empire, la loi n'ordonnait point à *Marcel* d'en manger; le christianisme ne lui ordonnait point de donner l'exemple de la sédition; & il n'y a point de pays au monde, où l'on ne punit une action si téméraire.

Cependant depuis l'avanture de *Marcel*, il ne parait pas qu'on ait recherché les chrêtiens jusqu'à l'an 303. Ils avaient à Nicomédie une superbe église cathédrale vis-à-vis le palais, & même beaucoup plus élevée. Les historiens ne nous disent point les raisons pour lesquelles *Galère* demanda instamment à *Dioclétien* qu'on abattît cette église; mais ils nous apprennent que *Dioclétien* fut très longtems à se déterminer; il résista près d'une année. Il est bien étrange qu'après cela ce soit lui qu'on appelle persécuteur. Enfin, en 303. l'église fut abattue; & on afficha un édit par lequel les chrêtiens seraient privés de tout honneur & de toute dignité. Puisqu'on les en privait, il est évident qu'ils en avaient. Un chrêtien arracha & mit en piéces publiquement l'édit impérial: ce n'était pas là un acte de religion, c'était un emportement de révolte. Il est donc très vraisemblable qu'un zèle indiscret, & qui n'était pas selon la science, attira cette persécution funeste. Quelque tems après le palais de *Galère* brula; il en accusa les chrêtiens; & ceux-ci accusérent *Galère* d'avoir mis lui-même le feu à son palais, pour avoir un prétexte de les calomnier. L'accusation de *Galère* parait fort injuste; celle

qu'on

qu'on intente contre lui ne l'eſt pas moins ; car l'édit étant déja porté, de quel nouveau prétexte avait-il beſoin ? S'il lui avait falu en effet une nouvelle raiſon pour engager *Dioclétien* à perſécuter, ce ſerait ſeulement une nouvelle preuve de la peine qu'eut *Dioclétien* à abandonner les chrêtiens qu'il avait toujours protégés ; cela ferait voir évidemment qu'il avait falu de nouveaux reſſorts pour le déterminer à la violence.

Il parait certain qu'il y eut beaucoup de chrêtiens tourmentés dans l'empire. Mais il eſt difficile de concilier avec les loix Romaines tous ces tourmens recherchés, toutes ces mutilations, ces langues arrachées, ces membres coupés & grillés, & tous ces attentats à la pudeur faits publiquement contre l'honnêteté publique. Aucune loi Romaine n'ordonna jamais de tels ſupplices. Il ſe peut que l'averſion des peuples contre les chrêtiens les ait portés à des excès horribles ; mais on ne trouve nulle part que ces excès ayent été ordonnés par les empereurs ni par le ſénat.

Il eſt bien vraiſemblable que la juſte douleur des chrêtiens ſe répandit en plaintes exagérées. Les *Actes ſincères* nous racontent que l'empereur étant dans Antioche, le préteur condamna un petit enfant chrêtien nommé *Romain* à être brûlé ; que des juifs préſens à ce ſupplice ſe mirent méchamment à rire, en diſant ; *Nous avons eu autrefois trois petits enfans*, Sidrac, Midrac, & Abdenago, *qui ne brûlèrent point dans la fournaiſe ardente ; mais ceux-ci y brûlent.* Dans l'in-

ſtant, pour confondre les Juifs, une grande pluïe éteignit le bucher; & le petit garçon en ſortit ſain & ſauf, en demandant, *Où eſt donc le feu?* Les *Actes ſincères* ajoutent que l'empereur le fit délivrer, mais que le juge ordonna qu'on lui coupât la langue. Il n'eſt guères poſſible de croire qu'un juge ait fait couper la langue à un petit garçon à qui l'empereur avait pardonné.

Ce qui ſuit eſt plus ſingulier. On prétend qu'un vieux médecin chrêtien nommé *Ariſton*, qui avait un biſtouri tout prêt, coupa la langue de l'enfant pour faire ſa cour au préteur. Le petit *Romain* fut auſſi-tôt renvoyé en priſon. Le géolier lui demanda de ſes nouvelles. L'enfant raconta fort au long comment un vieux médecin lui avait coupé la langue. Il faut noter que le petit avant cette opération était extrémement bégue, mais qu'alors il parlait avec une volubilité merveilleuſe. Le géolier ne manqua pas d'aller raconter ce miracle à l'empereur. On fit venir le vieux médecin; il jura que l'opération avait été faite dans les règles de l'art, & montra la langue de l'enfant, qu'il avait conſervée proprement dans une boête comme une relique. *Qu'on faſſe venir*, dit-il, *le premier venu; je m'en vais lui couper la langue en préſence de votre majeſté, & vous verrez s'il pourra parler.* La propoſition fut acceptée. On prit un pauvre homme, à qui le médecin coupa juſte autant de langue qu'il en avait coupé au petit enfant; l'homme mourut ſur le champ.

Je veux croire que les *Actes* qui rapportent ce fait,

fait, sont aussi *sincères* qu'ils en portent le titre, mais ils sont encor plus simples que sincères ; & il est bien étrange que *Fleury* dans son histoire ecclésiastique rapporte un si prodigieux nombre de faits semblables, bien plus propres au scandale qu'à l'édification.

Vous remarquerez encor, que dans cette année 303. où l'on prétend que *Dioclétien* était présent à toute cette belle avanture dans Antioche, il était à Rome, & qu'il passa toute l'année en Italie. On dit que ce fut à Rome en sa présence que *St. Genest* comédien se convertit sur le théâtre, en jouant une comédie contre les chrêtiens. Cette comédie montre bien que le goût de *Plaute* & de *Térence* ne subsistait plus. Ce qu'on appelle aujourd'hui la comédie, ou la farce Italienne, semble avoir pris naissance dans ce tems-là. *St. Genest* représentait un malade : le médecin lui demandait ce qu'il avait : *Je me sens pesant*, dit Genest : *Veux-tu que nous te rabotions pour te rendre plus léger* ? lui dit le médecin : *Non*, répond Genest, *je veux mourir chrêtien, pour ressusciter avec une belle taille.* Alors des acteurs habillés en prêtres & en exorcistes viennent pour le baptiser ; dans le moment *Genest* devint en effet chrêtien ; & au lieu d'achever son rôle, il se mit à prêcher l'empereur & le peuple. Ce sont encor les *Actes sincères* qui rapportent ce miracle.

Il est cartain qu'il y eût beaucoup de vrais martyrs : mais aussi il n'est pas vrai que les provinces fussent inondées de sang, comme on se l'imagine. Il est fait mention d'environ deux

cent martyres, vers ces derniers tems de *Dioclétien*, dans toute l'étendue de l'Empire Romain, & il eſt avéré, par les lettres de *Conſtantin* même, que *Dioclétien* eut bien moins de part à la perſécution que *Galère*.

Dioclétien tomba malade cette année, & ſe ſentant affaibli, il fut le premier qui donna au monde l'exemple de l'abdication de l'empire. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir ſi cette abdication fut forcée, ou non. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'ayant recouvré ſa ſanté, il vécut encor neuf ans, auſſi honoré que paiſible dans ſa retraite de Salone au pays de ſa naiſſance. Il diſait qu'il n'avait commencé à vivre que du jour de ſa retraite; & lorſqu'on le preſſa de remonter ſur le trône, il répondit que le trône ne valait pas la tranquillité de ſa vie, & qu'il prenait plus de plaiſir à cultiver ſon jardin, qu'il n'en avait eu à gouverner la terre. Que conclurrez-vous de tous ces faits, ſinon, qu'avec de très-grands défauts il régna en grand empereur, & qu'il acheva ſa vie en philoſophe?

DE CONSTANTIN.

Je ne vous parlerai point ici de la confusion qui agita l'empire depuis l'abdication de *Dioclétien*. Il y eut après sa mort six empereurs à la fois. *Constantin* triompha d'eux tous, changea la religion & l'empire, & fut l'auteur non-seulement de cette grande révolution, mais de toutes celles qu'on a vues depuis dans l'occident. Vous voudriez savoir quel était son caractère : demandez-le à *Julien*, à *Zozime*, à *Sozomène*, à *Victor* : ils vous diront qu'il agit d'abord en grand prince, ensuite en voleur public, & que la dernière partie de sa vie fut d'un voluptueux, d'un efféminé, & d'un prodigue. Ils le peindront toujours ambitieux, cruel, & sanguinaire. Demandez-le à *Eusébe*, à *Grégoire de Nazianze*, à *Lactance* : ils vous diront que c'était un homme parfait. Entre ces deux extrêmes il n'y a que les faits avérés qui puissent vous faire trouver la vérité. Il avait un beau-père, il l'obligea de se pendre ; il avait un beau-frère, il le fit étrangler ; il avait un neveu de douze à treize ans, il le fit égorger ; il avait un fils ainé, il lui fit couper la tête ; il avait une femme, il la fit étouffer dans un bain. Un vieil auteur Gaulois dit, *qu'il aimait à faire maison nette.*

Si vous ajoutez à toutes ces affaires domestiques, qu'ayant été sur les bords du Rhin, à la chasse de quelque horde de Francs qui habitaient dans ces quartiers-là, & ayant pris leurs

rois, qui probablement étaient de la famille de notre *Pharamond* & de notre *Clodion le Chevelu*, il les exposa aux bêtes pour son divertissement; vous pourrez inférer de tout cela, sans craindre de vous tromper, que ce n'était pas l'homme du monde le plus accommodant.

Examinons à présent les principaux événemens de son règne. Son père *Constance Chlore* était au fond de l'Angleterre, où il avait pris pour quelques mois le titre d'empereur. *Constantin* était à Nicomédie, auprès de l'empereur *Galère*; il lui demanda la permission d'aller trouver son père qui était malade; *Galère* n'en fit aucune difficulté: *Constantin* partit avec les relais de l'empire qu'on appellait *Veredarii*. On pourrait dire qu'il était aussi dangereux d'être cheval de poste, que d'être de la famille de *Constantin*; car il faisait couper les jarrêts à tous les chevaux après s'en être servi, de peur que *Galère* ne révoquât sa permission, & ne le fit revenir à Nicomédie. Il trouva son père mourant, & se fit reconnaître empereur par le petit nombre de troupes Romaines, qui étaient alors en Angleterre.

Une élection d'un empereur Romain faite à Yorck par cinq ou six mille hommes, ne devait guères paraître légitime à Rome: il y manquait au moins la formule du *Senatus Populusque Romanus*. Le sénat, le peuple, & les gardes prétoriennes élurent d'un consentement unanime *Maxence*, fils du César *Maximien Hercule*, déja César lui-même, & frère de cette *Fausta* que *Constantin* avait épousée, & qu'il fit depuis étouffer.

fer. Ce *Maxence* est appellé tyran, usurpateur, par nos historiens, qui sont toujours pour les gens heureux. Il était le protecteur de la religion payenne, contre *Constantin* qui déja commençait à se déclarer pour les chrêtiens. Payen & vaincu, il falait bien qu'il fût un homme abominable.

Eusèbe nous dit que *Constantin*, en allant à Rome combattre *Maxence*, vit dans les nuées, aussi-bien que toute son armée, la grande enseigne des empereurs nommée le *Labarum*, surmontée d'un Platin, ou d'un grand *R* Grec, avec une croix en sautoir, & deux mots Grecs qui signifiaient, *Tu vaincras par ceci.* Quelques auteurs prétendent que ce signe lui apparut à Besançon, d'autres disent à Cologne, quelques-uns à Trèves, d'autres à Troyes. Il est étrange que le ciel se soit expliqué en Grec dans tous ces pays-là. Il eût paru plus naturel aux faibles lumières des hommes, que ce signe eût paru en Italie le jour de la bataille; mais alors il eût falu que l'inscription eût été en Latin. Un savant antiquaire nommé *Loisel* a refuté cette antiquité; mais on l'a traité de scélerat.

On pourrait cependant considérer que cette guerre n'était pas une guerre de religion, que *Constantin* n'était par un saint, qu'il est mort soupçonné d'être Arien, après avoir persécuté les orthodoxes; & qu'ainsi on n'a pas un intérêt bien évident à soutenir ce prodige.

Après sa victoire, le sénat s'empressa d'adorer le vainqueur & de détester la mémoire du vaincu. On se hâta de dépouiller l'arc de triomphe

de

de *Marc-Aurèle*, pour orner celui de *Conſtantin*; on lui dreſſa une ſtatue d'or, ce qu'on ne faiſait que pour les Dieux; il la reçut malgré le *Labarum*, & reçut encor le titre de grand pontife, qu'il garda toute ſa vie. Son premier ſoin, à ce que difent *Nazaire* & *Zozime*, fut d'exterminer toute la race du tyran & ſes principaux amis; après quoi il aſſiſta très humainement aux ſpectacles & aux jeux publics.

Le vieux *Dioclétien* était mourant alors dans ſa retraite de Salone. *Conſtantin* aurait pû ne ſe pas tant preſſer d'abattre ſes images dans Rome; il eût pû ſe ſouvenir que cet empereur oublié avait été le bienfaiteur de ſon père, & qu'il lui devait l'empire. Vainqueur de *Maxence*, il lui reſtait à ſe défaire de *Licinius* ſon beau-frère, auguſte comme lui; & *Licinius* ſongeait à ſe défaire de *Conſtantin*, s'il pouvait. Cependant leurs querelles n'éclatant pas encore, ils donnèrent conjointement en 313. à Milan le fameux édit de liberté de conſcience. *Nous donnons*, diſent-ils, *à tout le monde la liberté de ſuivre telle religion que chacun voudra, afin d'attirer la bénédiction du ciel ſur nous & ſur tous nos ſujets; nous déclarons que nous avons donné aux chrêtiens la faculté libre & abſolue d'obſerver leur religion; bien entendu que tous les autres auront la même liberté, pour maintenir la tranquillité de notre règne.* On pourrait faire un livre ſur un tel édit; mais je ne veux pas ſeulement y hazarder deux lignes.

Conſtantin n'était pas encor chrêtien. *Licinius*, ſon collégue ne l'était pas non plus. Il y avait

avait encor un Empereur ou un tyran à exterminer ; c'était un payen déterminé, nommé *Maximin*. *Licinius* le combattit avant de combattre *Constantin*. Le ciel lui fut encor plus favorable qu'à *Constantin* même ; car celui-ci n'avait eu que l'apparition d'un étendart, & *Licinius* eut celle d'un ange. Cet ange lui apprit une prière avec laquelle il vaincrait sûrement le barbare *Maximin*. *Licinius* la mit par écrit, la fit réciter trois fois à son armée, & remporta une victoire complette. Si ce *Licinius*, beau-frère de *Constantin*, avait régné heureusement, on n'aurait parlé que de son ange ; mais *Constantin* l'ayant fait pendre, ayant égorgé son jeune fils, & devenu maître absolu de tout, on ne parle que du *Labarum* de *Constantin*.

On croit qu'il fit mourir son fils ainé *Crispus*, & sa femme *Fausta*, la même année qu'il assembla le concile de Nicée. *Zozime* & *Sozomène* prétendent que les prêtres des Dieux lui ayant dit qu'il n'y avait pas d'expiations pour de si grands crimes, il fit alors profession ouverte du christianisme, & démolit plusieurs temples dans l'Orient. Il n'est guère vraisemblable que des pontifes payens eussent manqué une si belle occasion d'amener à eux leur grand pontife qui les abandonnait. Cependant il n'est pas impossible qu'il s'en fût trouvé quelques-uns de sévères ; il y a partout des hommes difficiles. Ce qui est bien plus étrange, c'est que *Constantin* chrétien n'ait fait aucune pénitence de ses parricides. Ce fut à Rome qu'il commit cette barbarie ; & depuis ce tems le séjour de Ro-

Rome lui devint odieux ; il la quitta pour jamais, & alla fonder Conſtantinople. Comment oſe-t-il dire, dans un de ſes reſcrits, qu'il tranſporte le ſiége de l'empire à Conſtantinople *par ordre de* DIEU *même*? n'eſt-ce pas ſe jouer impudemment de la Divinité & des hommes? Si DIEU lui avait donné quelque ordre, ne lui aurait-il pas donné celui de ne point aſſaſſiner ſa femme & ſon fils?

Dioclétien avait déja donné l'exemple de la tranſlation de l'empire vers les côtes de l'Aſie. Le faſte, le deſpotiſme & les mœurs Aſiatiques effarouchaient encor les Romains, tout corrompus & tout eſclaves qu'ils étaient. Les empereurs n'avaient oſé ſe faire baiſer les pieds dans Rome, & introduire une foule d'eunuques dans leurs palais ; *Dioclétien* commença dans Nicomédie, & *Conſtantin* acheva dans Conſtantinople, de mettre la cour Romaine ſur le pied de celle des Perſes. Rome languit dès-lors dans la décadence. L'ancien eſprit Romain tomba avec elle. Ainſi *Conſtantin* fit à l'empire le plus grand mal qu'il pouvait lui faire.

De tous les empereurs ce fut ſans contredit le plus abſolu. *Auguſte* avait laiſſé une image de liberté : *Tibère*, *Néron* même, avaient ménagé le ſénat & le peuple Romain. *Conſtantin* ne ménagea perſonne. Il avait affermi d'abord ſa puiſſance dans Rome, en caſſant ces fiers prétoriens, qui ſe croyaient les maîtres des empereurs. Il ſépara entiérement la robe & l'épée. Les dépoſitaires des loix écraſés alors par le militaire, ne furent plus que des juriſconſultes eſcla-

eſclaves. Les provinces de l'empire furent gouvernées ſur un plan nouveau. La grande vüe de *Conſtantin* était d'être le maître en tout ; il le fut dans l'égliſe comme dans l'état. On le voit convoquer & ouvrir le concile de Nicée, entrer au milieu des pères tout couvert de pierreries, le diadême ſur la tête, prendre la première place, exiler indifféremment, tantôt *Arius*, tantôt *St. Athanaſe*. Il ſe mettait à la tête du chriſtianiſme ſans être chrêtien : car c'était ne pas l'être dans ce tems-là, que de n'être pas baptiſé ; il n'était que catéchumène. L'uſage même d'attendre les approches de la mort pour ſe faire plonger dans l'eau de régénération, commençait à s'abolir pour les particuliers. Si *Conſtantin*, en différant ſon baptême juſqu'à la mort, crut pouvoir tout faire impunément, dans l'eſpérance d'une expiation entière, il était triſte pour le genre humain, qu'une telle opinion eût été miſe dans la tête d'un homme tout-puiſſant.

CHAPITRE SOIXANTE-TROISIEME.

DE JULIEN.

QU'on suppose un moment que *Julien* a quitté les faux Dieux pour la religion chrêtienne ; qu'alors on examine en lui l'homme, le philosophe, & l'empereur, & qu'on cherche le prince qu'on osera lui préférer. Il n'y a pas encor longtems qu'on ne citait son nom qu'avec l'épithète d'*Apostat* ; & c'est peut-être le plus grand effort de la raison, qu'on ait enfin cessé de le désigner de ce surnom injurieux. Les bonnes études ont amené l'esprit de tolérance chez les savans. Qui croirait que dans un mercure de Paris de l'année 1741. l'auteur reprend vivement un écrivain d'avoir manqué aux bienséances les plus communes, en appellant cet empereur *Julien l'Apostat* ? Il y a cent ans que quiconque ne l'eût pas traité d'*Apostat*, eût été traité d'*Athée*.

Ce qui est très-singulier & très-vrai, c'est que si vous faites abstraction de son malheureux changement, si vous ne suivez cet empereur ni dans les églises chrêtiennes, ni aux temples idolâtres ; si vous le suivez dans sa maison, dans les camps, dans les batailles, dans ses mœurs, dans sa conduite, dans ses écrits ; vous le trouvez partout égal à *Marc-Aurèle*. Ainsi cet homme, qu'on a peint abominable, est peut-être le premier des hommes, ou du moins le second.

ſecond. Toujours ſobre, toujours tempérant, n'ayant jamais eu de maitreſſes, couchant ſur une peau d'ours, & y donnant, à regret encore, peu d'heures au ſommeil; partageant ſon tems entre l'étude & les affaires; généreux, capable d'amitié, ennemi du faſte; on l'eût admiré, s'il n'eût été que particulier.

Si on regarde en lui le héros, on le voit toujours à la tête des troupes, rétabliſſant la diſcipline militaire ſans rigueur, aimé des ſoldats, & les contenant; conduiſant preſque toujours à pied ſes armées, & leur donnant l'exemple de toutes les fatigues; toujours victorieux dans toutes ſes expéditions juſqu'au dernier moment de ſa vie, & mourant enfin en faiſant fuir les Perſes. Sa mort fut d'un héros, & ſes dernières paroles d'un philoſophe: *Je me ſoumets*, dit-il, *avec joie aux décrets éternels du ciel, convaincu que celui qui eſt épris de la vie quand il faut mourir, eſt plus lâche que celui qui voudrait mourir quand il faut vivre.* Il s'entretient à ſa dernière heure de l'immortalité de l'ame; nuls regrets, nulle faibleſſe; il ne parle que de ſa ſoumiſſion à la Providence. Qu'on ſonge que c'eſt un empereur de trente-deux ans qui meurt ainſi, & qu'on voye s'il eſt permis d'inſulter ſa mémoire.

Si on le conſidère comme empereur, on le voit refuſer le titre de *Dominus* qu'affectait *Conſtantin*, ſoulager les peuples, diminuer les impôts, encourager les arts, réduire à ſoixante & dix onces ces préſens de couronnes d'or de trois à quatre cent marcs, que ſes prédéceſſeurs exi-

exigeaient de toutes les villes, faire observer les loix, contenir ses officiers & ses ministres, & prévenir toute corruption.

Dix soldats chrêtiens complotent de l'assassiner; ils sont découverts, & *Julien* leur pardonne. Le peuple d'Antioche, qui joignait l'insolence à la volupté, l'insulte; il ne s'en venge qu'en homme d'esprit, & pouvant lui faire sentir la puissance impériale, il ne fait sentir à ce peuple que la supériorité de son génie. Comparez à cette conduite les supplices que *Théodose* (dont on a presque fait un saint) étale dans Antioche, tous les citoyens de Thessalonique égorgés pour un sujet à peu près semblable; & jugez entre ces deux hommes.

Grégoire de Nazianze & *Théodoret* ont crû qu'il falait le calomnier, parce qu'il avait quitté la religion chrêtienne. Ils n'ont pas songé que le triomphe de cette religion était de l'emporter sur un grand-homme, & même sur un sage, après avoir résisté aux tyrans. L'un dit qu'il remplit Antioche de sang, par une vengeance barbare. Comment un fait si public eût-il échapé à tous les autres historiens? On sait qu'il ne versa dans Antioche que le sang des victimes. Un autre ose assurer qu'avant d'expirer il jetta son sang contre le ciel, & s'écria, *Tu as vaincu, Galiléen.* Comment un conte aussi insipide a-t-il pû être accrédité? Etait-ce contre des chrêtiens qu'il combattait? & une telle action, & de tels mots étaient-ils dans son caractère?

Des esprits plus sensés que les détracteurs de *Julien*,

Julien, demanderont comment il se peut faire, qu'un homme d'Etat tel que lui, un homme de tant d'esprit, un vrai philosophe, pût quitter le christianisme dans lequel il avait été élevé, pour le paganisme dont il devait sentir l'absurdité & le ridicule. Il semble que si *Julien* écouta trop sa raison contre les mystères de la religion chrêtienne, il devait écouter bien davantage cette même raison plus éclairée contre les fables des payens.

Peut-être en suivant le cours de sa vie, & en observant son caractère, on verra ce qui lui inspira tant d'aversion contre le christianisme. L'empereur *Constantin* son grand oncle, qui avait mis la nouvelle religion sur le trône, s'était souillé du meurtre de sa femme, de son fils, de son beau-frère, de son neveu, & de son beau-père. Les trois enfans de *Constantin* commencèrent leur funeste règne par égorger leur oncle & leurs cousins. On ne vit ensuite que des guerres civiles & des meurtres. Le père, le frère ainé de *Julien*, tous ses parens, & lui-même encor enfant, furent condamnés à périr par *Constance* son oncle. Il échapa à ce massacre général. Ses premières années se passèrent dans l'exil; & enfin il ne dut la conservation de sa vie, sa fortune & le titre de *César*, qu'à l'impératrice *Eusébie* femme de son oncle *Constance*, qui après avoir eu la cruauté de proscrire son enfance, eut l'imprudence de le faire *César*, & ensuite l'imprudence plus grande de le persécuter.

Il fut témoin d'abord de la hauteur singulière avec laquelle un évêque traita *Eusébie* sa bien-

faitrice. C'était un nommé *Léontius* évêque de Tripoli. Il fit dire à l'impératrice, qu'il *n'irait point la voir, à moins qu'elle ne le reçût d'une manière conforme à son caractère épiscopal, qu'elle vînt au-devant de lui jusqu'à la porte, qu'elle reçût sa bénédiction en se courbant, & qu'elle se tînt debout jusqu'à-ce qu'il lui permît de s'asseoir.* Les pontifes payens n'en usaient point ainsi avec les impératrices. Cet orgueil si opposé au christianisme dut faire des impressions profondes dans l'esprit d'un jeune homme, amoureux déja de la philosophie, & de la simplicité.

S'il se voyait dans une famille chrêtienne, c'était dans une famille fameuse par des parricides; s'il voyait des évêques de cour, c'étaient des audacieux & des intrigans, qui tous s'anathématisaient les uns les autres. Les partis d'*Arius* & d'*Athanase* rempliſſaient l'empire de confusion & de carnage. Les payens, au contraire, n'avaient jamais eu de querelles de religion. Il est donc naturel que *Julien*, élevé d'ailleurs par des philosophes payens, fortifiât dans son cœur par leurs discours l'aversion malheureuse que les abus de la religion chrêtienne lui inspirèrent pour elle. Les politiques ne furent pas plus surpris de voir *Julien* quitter le christianisme pour les faux dieux, que de voir *Constantin* quitter les faux dieux pour le christianisme. Il est fort vraisemblable que tous les deux changèrent par intérêt d'état, & que cet intérêt se mêla dans l'esprit de *Julien* à la fierté indocile d'une ame stoïque.

Les prêtres payens n'avaient point de dog-

mes;

mes; ils ne demandaient que des sacrifices; & ces sacrifices n'étaient point commandés sous des peines rigoureuses. Les prêtres ne formaient point un état dans l'état. Voilà bien des motifs pour engager un homme du caractère de *Julien* dans un changement d'ailleurs si condamnable. Il avait besoin d'un parti; & s'il ne se fût piqué que d'être Stoïcien, il aurait eu contre lui des prêtres des deux religions, & tous les faux zélés de l'une & de l'autre. Le peuple n'aurait pû alors supporter qu'un prince se contentât de l'adoration pure d'un être pur, & de l'observation de la justice. Il falut opter entre deux partis qui se combattaient. Il est donc à croire que *Julien* se soumit aux cérémonies payennes, comme la plûpart des princes & des grands vont dans les temples: ils y sont menés par le peuple même, & sont forcés de paraitre souvent ce qu'ils ne sont pas. Le Sultan des Turcs doit bénir *Omar*: le Sophi de Perse doit bénir *Ali*. *Marc-Aurèle* lui même s'était fait initier aux mystères d'*Eleusine*.

Il ne faut donc pas être surpris que *Julien* ait avili sa raison jusqu'à descendre à des pratiques superstitieuses: mais on ne peut concevoir que de l'indignation contre *Théodoret*, qui seul de tous les historiens rapporte qu'il sacrifia une femme dans le temple de la lune à Carrès. Ce conte infame doit être mis avec ce conte absurde d'*Ammien*, que le génie de l'empire apparut à *Julien* avant sa mort, & avec cet autre conte non moins ridicule, que quand *Julien* voulut faire rebâtir le temple de Jérusalem, il

sortit de terre des globes de feu qui consumèrent les ouvrages & les ouvriers :

Iliacos intra muros peccatur & extra.

Les chrêtiens & les payens débitaient également des fables sur *Julien* : mais les fables des chrêtiens ses ennemis étaient toutes calomnieuses. Qui pourra jamais se persuader qu'un philosophe ait immolé une femme à la lune, & déchiré de ses mains ses entrailles? Une telle horreur est-elle dans le caractère d'un Stoïcien rigide?

Il ne fit jamais mourir aucun chrêtien : il ne leur accordait point de faveurs, mais il ne les persécutait pas. Il les laissait jouïr de leurs biens comme empereur juste, & écrivait contre eux comme philosophe. Il leur défendait d'enseigner dans les écoles les auteurs profanes, qu'eux-mêmes voulaient décrier : ce n'était pas être persécuteur. Il leur permettait l'exercice de leur religion, & les empêchait de se déchirer par leurs querelles sanglantes : c'était les protéger. Ils ne devaient donc lui faire d'autre reproche, que de les avoir quittés, de s'être trompé, de s'être fait tort à lui-même. Cependant ils trouvèrent le moyen de rendre exécrable à la postérité un prince dont le nom aurait été cher à l'univers, sans son changement de religion, qui fut la seule tache de ce grand homme.

ZADIG,

OU

LA DESTINÉE,

Hiſtoire Orientale :

ET

LE MONDE COMME IL VA,

Viſion de Babouc, *écrite par lui-même.*

APPROBATION.

JE soussigné, qui me suis fait passer pour savant, & même pour homme d'esprit, ai lû ce manuscrit, que j'ai trouvé, malgré moi, curieux, amusant, moral, philosophique, digne de plaire à ceux-mêmes qui haïssent les romans. Ainsi je l'ai décrié, & j'ai assuré Monsieur le Cadilesquier, que c'est un ouvrage détestable.

EPI-

EPITRE DEDICATOIRE

A LA

SULTANE SHERAA,

PAR SADI.

Le 18. du mois de Schewal l'an 837. de l'hégire.

CHarme des prunelles, tourment des cœurs, lumière de l'esprit, je ne baise point la poussière de vos pieds, parce que vous ne marchez guères, ou que vous marchez sur des tapis d'Iran ou sur des roses. Je vous offre la traduction d'un livre d'un ancien sage, qui ayant le bonheur de n'avoir rien à faire, eut celui de s'amuser à écrire l'histoire de ZADIG : *ouvrage, qui dit plus qu'il ne semble dire. Je vous prie de le lire & d'en juger ; car quoique vous soyez dans le printems de votre vie, quoique tous les plaisirs vous cherchent, quoique vous soyez belle, & que vos talens ajoutent à votre beauté ; quoiqu'on vous louë du soir au matin, & que par toutes ces raisons vous soyez en droit de n'avoir pas le sens commun ; cependant vous avez l'esprit très-sage, & le goût très-fin, & je vous ai entendu raisonner mieux que de vieux derviches à longue barbe & à bonnet pointu. Vous êtes discrette, & vous n'êtes point défiante ; vous êtes douce sans être faible ; vous êtes bienfaisante avec discernement ; vous aimez vos amis, & vous ne vous faites point d'enne-*

mis. Votre esprit n'emprunte jamais ses agrémens des traits de la médisance; vous ne dites de mal, ni n'en faites, malgré la prodigieuse facilité que vous y auriez. Enfin votre ame m'a toujours paru pure comme votre beauté. Vous avez même un petit fonds de philosophie, qui m'a fait croire que vous prendriez plus de gout qu'une autre à cet ouvrage d'un sage.

Il fut écrit d'abord en ancien Chaldéen, que ni vous ni moi n'entendons. On la traduisit en Arabe, pour amuser le célèbre sultan Oulougbeg. *C'était du tems où les Arabes & les Persans commençaient à écrire des mille & une nuit, des mille & un jour, &c.* Oulouq *aimait mieux la lecture de* Zadig; *mais les sultanes aimaient mieux les mille & un. Comment pouvez-vous préférer, leur disait le sage* Oulouq, *des contes qui sont sans raison, & qui ne signifient rien? C'est précisément pour cela que nous les aimons, répondaient les sultanes.*

Je me flatte que vous ne leur ressemblerez pas, & que vous serez un vrai Oulouq. *J'espère même, que quand vous serez lasse des conversations générales, qui ressemblent assez aux mille & un, à cela près qu'elles sont moins amusantes, je pourrai trouver une minute pour avoir l'honneur de vous parler raison. Si vous aviez été* Thalestris *du tems de* Scander *fils de* Philippe, *si vous aviez été la reine de Sabée du tems de* Soleiman, *c'eussent été ces rois qui auraient fait le voyage.*

Je prie les vertus célestes, que vos plaisirs soient sans mélange, votre beauté durable, & votre bonheur sans fin.

SADI.

ZA-

ZADIG,

OU LA DESTINÉE,

HISTOIRE ORIENTALE.

CHAPITRE SOIXANTE-QUATRIÉME

Le Borgne.

DU tems du Roi *Moabdar*, il y avait à Babylone un jeune homme nommé ZADIG, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche & jeune, il savait modérer ses passions; il n'affectait rien; il ne voulait point toujours avoir raison, & savait respecter la faiblesse des hommes. On était étonné de voir, qu'avec beaucoup d'esprit, il n'insultât jamais par des railleries, à ces propos si vagues, si rompus, si tumultueux, à ces médisances téméraires, à ces décisions ignorantes, à ces turlupina-

lupinades grossières, à ce vain bruit de paroles, qu'on appellait conversation dans Babylone. Il avait appris dans le premier livre de *Zoroastre*, que l'amour-propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes, quand on lui a fait une piquûre. *Zadig* surtout ne se vantait pas de mépriser les femmes & de les subjuguer. Il était généreux; il ne craignait point d'obliger des ingrats, suivant ce grand précepte de *Zoroastre*: *Quand tu manges, donne à manger aux chiens, dussent-ils te mordre.* Il était aussi sage qu'on peut l'être; car il cherchait à vivre avec des sages. Instruit dans les sciences des anciens Chaldéens, il n'ignorait pas les principes physiques de la nature tels qu'on les connaissait alors, & savait de la métaphysique ce qu'on en a sû dans tous les âges, c'est-à-dire fort peu de chose. Il était fermement persuadé que l'année était de trois cent soixante & cinq jours & un quart, malgré la nouvelle philosophie de son tems, & que le soleil était au centre du monde; & quand les principaux mages lui disaient avec une hauteur insultante, qu'il avait de mauvais sentimens, & que c'était être ennemi de l'état que de croire que le soleil tournait sur lui-même, & que l'année avait douze mois, il se taisait sans colère & sans dédain.

Zadig avec de grandes richesses, & par conséquent avec des amis, ayant de la santé, une figure aimable, un esprit juste & modéré, un cœur sincère & noble, crut qu'il pouvait être heureux. Il devait se marier à *Sémire*, que sa beau-

beauté, sa naissance & sa fortune rendaient le premier parti de Babylone. Il avait pour elle un attachement solide & vertueux, & *Sémire* l'aimait avec passion. Ils touchaient au moment fortuné qui allait les unir, lorsque se promenant ensemble vers une porte de Babylone sous les palmiers qui ornaient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de sabres & de fléches. C'était les satellites du jeune *Orcan*, neveu d'un ministre, à qui les courtisans de son oncle avaient fait accroire que tout lui était permis. Il n'avait aucune des graces ni des vertus de *Zadig*; mais croyant valoir beaucoup mieux, il était désespéré de n'être pas préféré. Cette jalousie, qui ne venait que de sa vanité, lui fit penser qu'il aimait éperdûment *Sémire*. Il voulait l'enlever. Les ravisseurs la saisirent, & dans les emportemens de leur violence ils la blessèrent, & firent couler le sang d'une personne dont la vue aurait attendri les tigres du mont Immaüs. Elle perçait le ciel de ses plaintes. Elle s'écriait: Mon cher époux! on m'arrache à ce que j'adore. Elle n'était point occupée de son danger; elle ne pensait qu'à son cher *Zadig*, Celui-ci dans le même tems la défendait avec toute la force que donnent la valeur & l'amour. Aidé seulement de deux esclaves, il mit les ravisseurs en fuite, & ramena chez elle *Sémire* évanouïe & sanglante, qui en ouvrant les yeux vit son libérateur. Elle lui dit: *O Zadig*! je vous aimais comme mon époux: je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur & la vie. Jamais il n'y eut un cœur plus pénétré que celui de *Sémire*. Jamais bouche

plus

plus raviſſante n'exprima des ſentimens plus touchans par ces paroles de feu qu'inſpirent le ſentiment du plus grand des bienfaits, & le tranſport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa bleſſure était légère, elle guérit bientôt. *Zadig* était bleſſé plus dangereuſement; un coup de fléche reçu près de l'œil lui avait fait une playe profonde. *Sémire* ne demandait aux dieux que la guériſon de ſon amant. Ses yeux étaient nuit & jour baignés de larmes: elle attendait le moment où ceux de *Zadig* pourraient jouïr de ſes regards; mais un abſcès ſurvenu à l'œil bleſſé fit tout craindre. On envoya juſqu'à Memphis chercher le grand médecin *Hermès*, qui vint avec un nombreux cortège. Il viſita le malade, & déclara qu'il perdrait l'œil; il prédit même le jour & l'heure, où ce funeſte accident devait arriver. Si c'eût été l'œil droit, dit-il, je l'aurais guéri; mais les playes de l'œil gauche ſont incurables. Tout Babylone, en plaignant la deſtinée de *Zadig*, admira la profondeur de la ſcience d'*Hermès*. Deux jours après l'abſcès perça de lui-même; *Zadig* fut guéri parfaitement. *Hermès* écrivit un livre, où il lui prouva qu'il n'avait pas dû guérir. *Zadig* ne le lut point: mais dès qu'il put ſortir, il ſe prépara à rendre viſite à celle qui faiſait l'eſpérance du bonheur de ſa vie, & pour qui ſeule il voulait avoir des yeux. *Sémire* était à la campagne depuis trois jours. Il apprit en chemin, que cette belle Dame, ayant déclaré hautement qu'elle avait une averſion inſurmontable pour les borgnes, venait de ſe marier à *Orcan*, la nuit même. A cette nouvelle, il tomba ſans connaiſ-

ſance;

sance ; sa douleur le mit au bord du tombeau ; il fut longtems malade ; mais enfin la raison l'emporta sur son affliction, & l'atrocité de ce qu'il éprouvait servit même à le consoler.

Puisque j'ai essuyé, dit-il, un si cruel caprice d'une fille élevée à la cour, il faut que j'épouse une citoyenne. Il choisit *Azora*, la plus sage & la mieux née de la ville ; il l'épousa, & vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquait en elle un peu de légéreté, & beaucoup de penchant à trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits étaient ceux qui avaient le plus d'esprit & de vertu.

Le Nez.

UN jour *Azora* revint d'une promenade toute en colère, & faisant de grandes exclamations. Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chère épouse? qui vous peut mettre ainsi hors de vous-même? Hélas! dit elle, vous seriez indigné comme moi, si vous aviez vû le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve *Cosrou*, qui vient d'élever depuis deux jours un tombeau à son jeune époux auprès du ruisseau qui borde cette prairie. Elle a promis aux dieux dans sa douleur de demeurer auprès de ce tombeau, tant que l'eau de ce ruisseau coulerait auprès. Eh bien, dit *Zadig*, voilà une femme estimable, qui aimait véritablement son mari! Ah, reprit *Azora*, si vous saviez à quoi elle s'occupait, quand je lui ai rendu visite! A quoi donc, belle *Azora*? Elle faisait détourner le ruisseau. *Azora* se répandit en des invectives si longues, éclata en reproches si violents contre la jeune veuve, que ce faste de vertu ne plut pas à *Zadig*.

Il avait un ami nommé *Cador*, qui était un de ces jeunes gens à qui sa femme trouvait plus de probité & de mérite qu'aux autres: il le mit dans sa confidence, & s'assura, autant qu'il le pouvait, de sa fidélité par un présent considérable. *Azora*, ayant passé deux jours chez une de ses amies à la campagne, revint le troisiéme jour à la

la maison. Des domestiques en pleurs lui annoncèrent que son mari était mort subitement la nuit même, qu'on n'avait pas osé lui porter cette funeste nouvelle, & qu'on venait d'ensevelir *Zadig* dans le tombeau de ses pères au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux, & jura de mourir. Le soir, *Cador* lui demanda la permission de lui parler, & ils pleurèrent tous deux. Le lendemain, ils pleurèrent moins, & dinèrent ensemble. *Cador* lui confia, que son ami lui avait laissé la plus grande partie de son bien, & lui fit entendre qu'il mettrait son bonheur à partager sa fortune avec elle. La dame pleura, se fâcha, s'adoucit; le souper fut plus long que le dinèr, on se parla avec plus de confiance: *Azora* fit l'éloge du défunt; mais elle avoua qu'il avait des défauts dont *Cador* était exempt.

Au milieu du souper, *Cador* se plaignit d'un mal de râte violent; la dame inquiète & empressée fit aporter toutes les essences dont elle se parfumait, pour essayer s'il n'y en avait pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de râte; elle regretta beaucoup que le grand *Hermès* ne fût pas encor à Babylone; elle daigna même toucher le côté où *Cador* sentait de si vives douleurs. Etes-vous sujet à cette cruelle maladie? lui dit-elle avec compassion. Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit *Cador*, & il n'y a qu'un seul remède qui puisse me soulager; c'est de m'appliquer sur le côté le nez d'un homme qui soit mort la veille. Voilà un étrange remède, dit *Azora*. Pas plus étrange, répondit-il, que les sachets

chets du Sieur *Arnou* (*) contre l'apoplexie. Cette raison, jointe à l'extrême mérite du jeune homme, détermina enfin la dame. Après tout, dit-elle, quand mon mari passera du monde d'hier dans le monde du lendemain sur le pont Tchinavar, l'ange *Asrael* lui accordera-t-il moins le passage, parce que son nez sera un peu moins long dans la seconde vie que dans la première? Elle prit donc un rasoir; elle alla au tombeau de son époux, l'arrosa de ses larmes, & s'approcha pour couper le nez à *Zadig*, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. *Zadig* se relève en tenant son nez d'une main, & arrêtant le rasoir de l'autre. Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune *Cosrou*; le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau.

(*) Il y avait dans ce tems un Babylonien nommé *Arnou*, qui guérissait & prévenait toutes les apoplexies, dans les gazettes, avec un sachet pendu au cou.

Le Chien & le Cheval.

ZADIG éprouva que le premier mois du mariage, comme il est écrit dans le livre du *Zend*, est la lune du miel, & que le second est la lune de l'absinthe. Il fut quelque tems après obligé de répudier *Azora*, qui était devenue trop difficile à vivre, & il chercha son bonheur dans l'étude de la nature. Rien n'est plus heureux, disait-il, qu'un philosophe qui lit dans ce grand livre, que DIEU a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre sont à lui: il nourrit & il élève son ame; il vit tranquille; il ne craint rien des hommes, & sa tendre épouse ne vient point lui couper le nez.

Plein de ces idées, il se retira dans une maison de campagne sur les bords de l'Euphrate. Là il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une seconde sous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la souris, plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait point de faire de la soie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées; mais il étudia surtout les propriétés des animaux & des plantes, & il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voyent rien que d'uniforme.

Un jour se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine,

suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude ; & qui couraient çà & là, comme des hommes égarés, qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vû le chien de la reine ? *Zadig* répondit modestement ; C'est une chienne, & non pas un chien. Vous avez raison, reprit le premier eunuque. C'est une épagneule très-petite, ajouta *Zadig*. Elle a fait depuis peu des chiens, elle boite du pié gauche de devant, & elle a les oreilles très-longues. Vous l'avez donc vûe, dit le premier eunuque tout essoufflé. Non, répondit *Zadig*, je ne l'ai jamais vûe, & je n'ai jamais sû si la reine avait une chienne.

Précisément dans le même tems, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échapé des mains d'un palfrenier dans les plaines de Babylone. Le grand-veneur, & tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand-veneur s'adressa à *Zadig*, & lui demanda, s'il n'avait point vû passer le cheval du roi. C'est, répondit *Zadig*, le cheval qui galope le mieux ; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit ; il porte une queuë de trois pieds & demi de long : les bossettes de son mords sont d'or à vingt-trois carats, ses fers sont d'argent à onze deniers. Quel chemin a-t-il pris ? où est-il ? demanda le grand-veneur. Je ne l'ai point vû, répondit *Zadig*, & je n'en ai jamais entendu parler.

Le

Le grand-veneur & le premier eunuque ne doutèrent pas que *Zadig* n'eût volé le cheval du roi, & la chienne de la reine; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand *Desterham*, qui le condamna au knout, & à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval & la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt; mais ils condamnèrent *Zadig* à payer quatre cent onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vû ce qu'il avait vû; il falut d'abord payer cette amende; après quoi il fut permis à *Zadig* de plaider sa cause au conseil du grand *Desterham*; il parla en ces termes:

Etoiles de justice, abîmes des sciences, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, & beaucoup d'affinité avec l'or. Puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par *Orosmade*, que je n'ai jamais vû la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé. Je me promenais vers le petit bois, où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque, & le très-illustre grand-veneur. J'ai vû sur le sable les traces d'un animal, & j'ai jugé aisément que c'était celle d'un petit chien. Des sillons légers & longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mammelles étaient pendantes, & qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'au-

tres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont apris qu'elle avait les oreilles très-longues; & comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire.

A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval; elles étaient toutes à égales distances. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée à droite & à gauche à trois pieds & demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queuë de trois pieds & demi, qui par ses mouvemens de droite & de gauche a balayé cette poussière. J'ai vû sous les arbres qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées; & j'ai connu que ce cheval y avait touché, & qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mords, il doit être d'or à vingt-trois carats, car il en a frotté les bossettes contre une pierre que j'ai reconnue être une pierre de touche, & dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin par les marques que ses fers ont laissé sur des cailloux d'une autre espèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. Tous les juges admirèrent le profond & subtil discernement de *Zadig*; la nouvelle en vint jusqu'au roi, & à la reine. On ne parlait

lait que de *Zadig* dans les antichambres, dans la chambre & dans le cabinet ; & quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cent onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand apareil lui raporter ses quatre cent onces ; ils en retinrent seulement trois cent quatre-vingt dix-huit pour les fraix de justice ; & leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop savant, & se promit bien à la première occasion de ne point dire ce qu'il avait vû.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'état s'échappa ; il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea *Zadig*, il ne répondit rien ; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cent onces d'or, & il remercia ses juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone. Grand Dieu ! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois, où la chienne de la reine & le cheval du roi ont passé ! qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre ! & qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie !

L'Envieux.

Zadig voulut se consoler, par la philosophie & par l'amitié, des maux que lui avait fait la fortune. Il avait dans un fauxbourg de Babylone une maison ornée avec goût, où il rassemblait tous les arts, & tous les plaisirs dignes d'un honnête homme. Le matin sa bibliothèque était ouverte à tous les savans; le soir sa table l'était à la bonne compagnie; mais il connut bientôt combien les savans sont dangereux: il s'éleva une grande dispute sur une loi de *Zoroastre*, qui défendait de manger du griffon. Comment défendre le griffon, disaient les uns, si cet animal n'existe pas? Il faut bien qu'il existe, disaient les autres, puisque *Zoroastre* ne veut pas qu'on en mange. *Zadig* voulut les accorder, en leur disant: S'il y a des griffons, n'en mangeons point; s'il n'y en a point, nous en mangerons encor moins; & par-là nous obéirons tous à *Zoroastre*.

Un savant, qui avait composé treize volumes sur les propriétés du griffon, & qui de plus était grand Theürgite, se hâta d'aller accuser *Zadig* devant un archimage nommé *Yebor*, le plus sot des Chaldéens, & partant le plus fanatique. Cet homme aurait fait empâler *Zadig* pour la plus grande gloire du soleil, & en aurait récité le bréviaire de *Zoroastre* d'un ton plus satisfait. L'ami *Cador* (un ami vaut mieux que cent

prêtres) alla trouver le vieux *Yébor*, & lui dit: Vivent le soleil & les griffons! gardez-vous bien de punir *Zadig*: c'est un saint; il a des griffons dans sa basse-cour, & il n'en mange point; & son accusateur est un hérétique qui ose soutenir que les lapins ont le pied fendu, & ne sont point immondes. Eh bien, dit *Yebor*, en branlant sa tête chauve, il faut empâler *Zadig*, pour avoir mal pensé des griffons, & l'autre pour avoir mal parlé des lapins. *Cador* apaisa l'affaire, par le moyen d'une fille d'honneur à laquelle il avait fait un enfant, & qui avait beaucoup de crédit dans le collège des mages. Personne ne fut empâlé; de quoi plusieurs docteurs murmurèrent, & en présagèrent la décadence de Babylone. *Zadig* s'écria: A quoi tient le bonheur! tout me persécute dans ce monde, jusqu'aux êtres qui n'existent pas. Il maudit les savans, & ne voulut plus vivre qu'en bonne compagnie.

Il rassemblait chez lui les plus honnêtes gens de Babylone, & les dames les plus aimables; il donnait des soupers délicats, souvent précédés de concerts, & animés par des conversations charmantes, dont il avait sû bannir l'empressement de montrer de l'esprit, qui est la plus sûre manière de n'en point avoir, & de gâter la société la plus brillante. Ni le choix de ses amis, ni celui des mêts n'étaient faits par la vanité; car en tout il préférait l'être au paraître; & par-là il s'attirait la considération véritable, à laquelle il ne prétendait pas.

Vis-à-vis sa maison demeurait *Arimaze*,

personnage dont la méchante ame était peinte sur sa grossière physionomie. Il était rongé de fiel & bouffi d'orgueil ; & pour comble c'était un bel esprit ennuyeux. N'ayant jamais pû réussir dans le monde, il se vengeait par en médire. Tout riche qu'il était, il avait de la peine à rassembler chez lui des flateurs. Le bruit des chars qui entraient le soir chez *Zadig* l'importunait ; le bruit de ses louanges l'irritait davantage. Il allait quelquefois chez *Zadig*, & se mettait à table sans être prié : il y corrompait toute la joie de la societé, comme on dit que les harpies infectent les viandes qu'elles touchent. Il lui arriva un jour de vouloir donner une fête à une dame, qui, au lieu de la recevoir, alla souper chez *Zadig*. Un autre jour, causant avec lui dans le palais, ils abordèrent un ministre, qui pria *Zadig* à souper, & ne pria point *Arimaze*. Les plus implacables haines n'ont pas souvent des fondemens plus importans. Cet homme, qu'on apellait l'*Envieux* dans Babylone, voulut perdre *Zadig*, parce qu'on l'apellait l'*Heureux*. L'occasion de faire du mal se trouve cent fois par jour, & celle de faire du bien une fois dans l'année, comme dit *Zoroastre*.

L'envieux alla chez *Zadig*, qui se promenait dans ses jardins avec deux amis & une dame, à laquelle il disait souvent des choses galantes, sans autre intention que celle de les dire. La conversation roulait sur une guerre que le roi venait de terminer heureusement contre le prince d'Hircanie son vassal. *Zadig*, qui avait signalé son courage dans cette courte guerre,

louait

louait beaucoup le roi, & encor plus la dame. Il prit ses tablettes, & écrivit quatre vers qu'il fit sur le champ, & qu'il donna à lire à cette belle personne. Ses amis le prièrent de leur en faire part : la modestie, ou plutôt un amour-propre bien entendu, l'en empêcha. Il savait que des vers impromtus ne sont jamais bons que pour celle en l'honneur de qui ils sont faits : il brisa en deux la feuille des tablettes sur laquelle il venait d'écrire, & jetta les deux moitiés dans un buisson de roses où on les chercha inutilement. Une petite pluie survint ; on regagna la maison. L'envieux, qui resta dans le jardin, chercha tant qu'il trouva un morceau de la feuille. Elle avait été tellement rompue, que chaque moitié de vers qui remplissait la ligne, faisait un sens, & même un vers d'une plus petite mesure : mais par un hazard encor plus étrange, ces petits vers se trouvaient former un sens qui contenait les injures les plus horribles contre le roi ; on y lisait :

Par les plus grands forfaits,
Sur le trône affermi,
Dans la publique paix
C'est le seul ennemi.

L'envieux fut heureux pour la première fois de sa vie. Il avait entre les mains de quoi perdre un homme vertueux & aimable. Plein de cette cruelle joie, il fit parvenir jusqu'au roi cette satyre écrite de la main de *Zadig* : on le fit mettre en prison, lui, ses deux amis, & la dame.

Son

Son procès lui fut bientôt fait, sans qu'on daignât l'entendre. Lorsqu'il vint recevoir sa sentence, l'envieux se trouva sur son passage, & lui dit tout haut, que ses vers ne valaient rien. *Zadig* ne se piquait pas d'être bon poëte; mais il était au désespoir d'être condamné comme criminel de lèze-majesté, & de voir qu'on retînt en prison une belle dame & deux amis pour un crime qu'il n'avait pas fait. On ne lui permit pas de parler, parce que ses tablettes parlaient. Telle était la loi de Babylone. On le fit donc aller au supplice à travers une foule de curieux, dont aucun n'osait le plaindre, & qui se précipitaient pour examiner son visage, & pour voir s'il mourrait avec bonne grace. Ses parens seulement étaient affligés; car ils n'héritaient pas. Les trois quarts de son bien étaient confisqués au profit du roi, & l'autre quart au profit de l'envieux.

Dans le tems qu'il se préparait à la mort, le perroquet du roi s'envola de son balcon, & s'abattit dans le jardin de *Zadig* sur un buisson de roses. Une pêche y avait été portée d'un arbre voisin par le vent: elle était tombée sur un morceau de tablettes à écrire auquel elle s'était collée. L'oiseau enleva la pêche & la tablette, & les porta sur les genoux du monarque. Le prince curieux y lut des mots qui ne formaient aucun sens, & qui paraissaient des fins de vers. Il aimait la poësie, & il y a toujours de la ressource avec les princes qui aiment les vers: l'avanture de son perroquet le fit rêver. La reine, qui se souvenait de ce qui avait été écrit

sur

sur une piéce de la tablette de *Zadig*, se la fit aporter. On confronta les deux morceaux, qui s'ajustaient ensemble parfaitement ; on lut alors les vers tels que *Zadig* les avait faits :

Par les plus grands forfaits j'ai vû troubler la terre.
Sur le trône affermi le roi sait tout domter.
Dans la publique paix l'amour seul fait la guerre :
C'est le seul ennemi qui soit à redouter.

Le roi ordonna aussi-tôt qu'on fit venir *Zadig* devant lui, & qu'on fit sortir de prison ses deux amis, & la belle dame. *Zadig* se jetta le visage contre terre aux pieds du roi & de la reine : il leur demanda très-humblement pardon d'avoir fait de mauvais vers : il parla avec tant de grace, d'esprit & de raison, que le roi & la reine voulurent le revoir. Il revint, & plut encor davantage. On lui donna tous les biens de l'envieux qui l'avait injustement accusé : mais *Zadig* les rendit tous ; & l'envieux ne fut touché que du plaisir de ne pas perdre son bien. L'estime du roi s'accrut de jour en jour pour *Zadig*. Il le mettait de tous ses plaisirs, & le consultait dans toutes ses affaires. La reine le regarda dès-lors avec une complaisance qui pouvait devenir dangereuse pour elle, pour le roi son auguste époux, pour *Zadig* & pour le royaume. *Zadig* commençait à croire qu'il n'est pas si difficile d'être heureux.

Les Généreux.

LE tems arriva où l'on célébrait une grande fête, qui revenait tous les cinq ans. C'était la coutume à Babylone de déclarer solemnellement, au bout de cinq années, celui des citoyens qui avait fait l'action la plus généreuse. Les grands & les mages étaient les juges. Le premier satrape, chargé du soin de la ville, exposait les plus belles actions qui s'étaient passées sous son gouvernement. On allait aux voix: le roi prononçait le jugement. On venait à cette solemnité des extrémités de la terre. Le vainqueur recevait des mains du monarque une coupe d'or garnie de pierreries, & le roi lui disait ces paroles: *Recevez ce prix de la générosité, & puissent les dieux me donner beaucoup de sujets qui vous ressemblent!*

Ce jour mémorable venu, le roi parut sur son trône, environné des grands, des mages, & des députés de toutes les nations qui venaient à ces jeux, où la gloire s'acquérait, non par la légéreté des chevaux, non par la force du corps, mais par la vertu. Le premier satrape raporta à haute voix les actions qui pouvaient mériter à leurs auteurs ce prix inestimable. Il ne parla point de la grandeur d'ame avec laquelle *Zadig* avait rendu à l'envieux toute sa fortune: ce n'était pas une action qui méritât de disputer le prix.

Il

Il présenta d'abord un juge, qui ayant fait perdre un procès considérable à un citoyen, par une mépriſe dont il n'était pas même reſponſable, lui avait donné tout ſon bien, qui était la valeur de ce que l'autre avait perdu.

Il produiſit enſuite un jeune homme, qui étant éperdument épris d'une fille qu'il allait épouſer, l'avait cédée à un ami prêt d'expirer d'amour pour elle, & qui avait encor payé la dot en cédant la fille.

Enſuite il fit paraître un ſoldat, qui dans la guerre d'Hircanie avait donné encor un plus grand exemple de généroſité. Des ſoldats ennemis lui enlevaient ſa maîtreſſe, & il la défendait contr'eux: on vint lui dire que d'autres Hircaniens enlevaient ſa mère à quelques pas de là: il quitta en pleurant ſa maîtreſſe, & courut délivrer ſa mère: il retourna enſuite vers celle qu'il aimait, & la trouva expirante. Il voulut ſe tuer; ſa mère lui remontra qu'elle n'avait que lui pour tout ſecours, & il eut le courage de ſouffrir la vie.

Les juges penchaient pour ce ſoldat. Le roi prit la parole, & dit: Son action & celle des autres ſont belles; mais elles ne m'étonnent point; hier *Zadig* en a fait une qui m'a étonné. J'avais diſgracié depuis quelques jours mon miniſtre & mon favori *Coreb*. Je me plaignais de lui avec violence, & tous mes courtiſans m'aſſuraient que j'étais trop doux; c'était à qui me dirait le plus de mal de *Coreb*. Je demandai à *Zadig* ce qu'il en penſait, & il oſa en dire du bien. J'avoue que j'ai vû, dans nos hiſtoires, des

des exemples qu'on a payé de son bien une erreur, qu'on a cédé sa maîtresse, qu'on a préféré une mère à l'objet de son amour : mais je n'ai jamais lu qu'un courtisan ait parlé avantageusement d'un ministre disgracié, contre qui son souverain était en colère. Je donne vingt mille piéces d'or à chacun de ceux dont on vient de réciter les actions généreuses : mais je donne la coupe à *Zadig*.

Sire, lui dit-il, c'est votre majesté seule qui mérite la coupe : c'est elle qui a fait l'action la plus inouïe, puisqu'étant roi, vous ne vous êtes point fâché contre votre esclave, lorsqu'il contredisait votre passion. On admira le roi & *Zadig*. Le juge qui avait donné son bien, l'amant qui avait marié sa maîtresse à son ami, le soldat qui avait préféré le salut de sa mère à celui de sa maîtresse, reçurent les présens du monarque ; ils virent leurs noms écrits dans le livre des Généreux. *Zadig* eut la coupe. Le roi acquit la réputation d'un bon prince, qu'il ne garda pas longtems. Ce jour fut consacré par des fêtes plus longues que la loi ne le portait. La mémoire s'en conserve encor dans l'Asie. *Zadig* disait : Je suis donc enfin heureux ; mais il se trompait.

Le Miniſtre.

LE roi avait perdu ſon premier miniſtre. Il choiſit *Zadig* pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babylone aplaudirent à ce choix ; car depuis la fondation de l'empire il n'y avait jamais eu de miniſtre ſi jeune. Tous les courtiſans furent fâchés ; l'Envieux en eut un crachement de ſang, & le nez lui enfla prodigieuſement. *Zadig* ayant remercié le roi & la reine, alla remercier auſſi le perroquet : Bel oiſeau, lui dit-il, c'eſt vous qui m'avez ſauvé la vie, & qui m'avez fait premier miniſtre : la chienne & le cheval de leurs majeſtés m'avaient fait beaucoup de mal, mais vous m'avez fait du bien. Voilà donc de quoi dépendent les deſtins des hommes : mais, ajouta-t-il, un bonheur ſi étrange ſera peut-être bientôt évanoui. Le perroquet répondit, Oui. Ce mot frappa *Zadig* ; cependant comme il était bon phyſicien, & qu'il ne croyait pas que les perroquets fuſſent prophêtes, il ſe raſſura bientôt, & ſe mit à exercer ſon miniſtère de ſon mieux.

Il fit ſentir à tout le monde le pouvoir ſacré des loix, & ne fit ſentir à perſonne le poids de ſa dignité. Il ne gêna point les voix du Divan, & chaque viſir pouvait avoir un avis ſans lui déplaire. Quand il jugeait une affaire, ce n'était pas lui qui jugeait, c'était la loi ; mais

mais quand elle était trop sévère il la tempérait ; & quand on manquait de loix, son équité en faisait qu'on aurait prises pour celles de *Zoroastre*.

C'est de lui que les nations tiennent ce grand principe, qu'il vaut mieux hazarder de sauver un coupable que de condamner un innocent. Il croyait que les loix étaient faites pour secourir les citoyens, autant que pour les intimider. Son principal talent était de démêler la vérité que tous les hommes cherchent à obscurcir. Dès les premiers jours de son administration il mit ce grand talent en usage. Un fameux négociant de Babylone était mort aux Indes ; il avait fait ses héritiers ses deux fils par portions égales, après avoir marié leur sœur ; & il laissait un présent de trente mille piéces d'or à celui de ses deux fils qui serait jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un tombeau : le second augmenta d'une partie de son héritage la dot de sa sœur : chacun disait, C'est l'aîné qui aime le mieux son père ; le cadet aime mieux sa sœur ; c'est à l'aîné qu'apartiennent les trente mille piéces.

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné : Votre père n'est point mort, il est guéri de sa dernière maladie, il revient à Babylone. Dieu soit loué, répondit le jeune homme, mais voilà un tombeau qui m'a couté bien cher ! *Zadig* dit ensuite la même chose au cadet. Dieu soit loué, répondit-il, je vais rendre à mon père tout ce que j'ai, mais je voudrais qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné.

Vous

Vous ne rendrez rien, dit *Zadig*, & vous aurez les trente mille piéces ; c'eſt vous qui aimez le mieux votre père.

Une fille fort riche avait fait une promeſſe de mariage à deux mages ; & après avoir reçu quelques mois des inſtructions de l'un & de l'autre, elle ſe trouva groſſe. Ils voulaient tous deux l'épouſer. Je prendrai pour mon mari, dit-elle, celui des deux qui m'a mis en état de donner un citoyen à l'empire. C'eſt moi qui ai fait cette bonne œuvre, dit l'un : C'eſt moi qui ai eu cet avantage, dit l'autre. Eh bien, répondit-elle ; je reconnais pour père de l'enfant celui des deux qui lui pourra donner la meilleure éducation. Elle accoucha d'un fils. Chacun des mages veut l'élever. La cauſe eſt portée devant *Zadig*. Il fait venir les deux mages. Qu'enſeigneras-tu à ton pupille ? dit-il au premier. Je lui apprendrai, dit le docteur, les huit parties d'oraiſon, la dialectique, l'aſtrologie, la démonomanie, ce que c'eſt que la ſubſtance & l'accident, l'abſtrait & le concret, les monades & l'harmonie préétablie. Moi, dit le ſecond, je tâcherai de le rendre juſte & digne d'avoir des amis. *Zadig* prononça, *Que tu ſois ſon père ou non, tu épouſeras ſa mère.*

Les Disputes & les Audiences.

C'Est ainsi qu'il montrait tous les jours la subtilité de son génie & la bonté de son ame; on l'admirait, & cependant on l'aimait. Il passait pour le plus fortuné de tous les hommes; tout l'empire était rempli de son nom; toutes les femmes le lorgnaient; tous les citoyens célébraient sa justice; les savans le regardaient comme leur oracle; les prêtres même avouaient qu'il en savait plus que le vieux archimage *Yébor*. On était bien loin alors de lui faire des procès sur les griffons; on ne croyait que ce qui lui semblait croyable.

Il y avait une grande querelle dans Babylone, qui durait depuis quinze cent années, & qui partageait l'empire en deux sectes opiniâtres; l'une prétendait qu'il ne falait jamais entrer dans le temple de *Mitra* que du pied gauche; l'autre avait cette coutume en abomination, & n'entrait jamais que du pied droit. On attendait le jour de la fête solemnelle du feu sacré, pour savoir quelle secte serait favorisée par *Zadig*. L'univers avait les yeux sur ses deux pieds, & toute la ville était en agitation & en suspens. *Zadig* entra dans le temple en sautant à pieds joints, & il prouva ensuite par un discours éloquent, que le DIEU du ciel & de la terre, qui n'a acception de personne, ne fait pas plus de cas de la jambe gauche que de la jambe droite.

L'en-

L'envieux & sa femme prétendirent que dans son discours il n'y avait pas assez de figures, qu'il n'avait pas fait assez danser les montagnes & les collines. Il est sec & sans génie, disaient-ils; on ne voit chez lui ni la mer s'enfuir, ni les étoiles tomber, ni le soleil se fondre comme de la cire: il n'a point le bon style oriental. *Zadig* se contentait d'avoir le style de la raison. Tout le monde fut pour lui, non pas parce qu'il était dans le bon chemin, non pas parce qu'il était raisonnable, non pas parce qu'il était aimable, mais parce qu'il était premier visir.

Il termina aussi heureusement le grand procès entre les mages blancs & les mages noirs. Les blancs soutenaient que c'était une impiété de se tourner en priant DIEU vers l'orient d'hyver: les noirs assuraient que DIEU avait en horreur les prières des hommes qui se tournaient vers le couchant d'été. *Zadig* ordonna qu'on se tournât comme on voudrait.

Il trouva ainsi le secret d'expédier le matin les affaires particulières & les générales: le reste du jour il s'occupait des embellissemens de Babylone: il faisait représenter des tragédies où l'on pleurait, & des comédies où l'on riait; ce qui était passé de mode depuis longtems, & ce qu'il fit renaitre parce qu'il avait du goût. Il ne prétendait pas en savoir plus que les artistes; il les récompensait par des bienfaits & des distinctions, & n'était point jaloux en secret de leurs talens. Le soir il amusait beaucoup le roi, & surtout la reine. Le roi disait, Le grand ministre! La reine disait, L'aimable ministre! &

tous deux ajoutaient, C'eût été grand dommage qu'il eût été pendu.

Jamais homme en place ne fut obligé de donner tant d'audiences aux dames. La plûpart venaient lui parler des affaires qu'elles n'avaient point, pour en avoir une avec lui. La femme de l'envieux s'y présenta des premières; elle lui jura par *Mitra*, par *Zenda Vesta*, & par le feu sacré, qu'elle avait déteſté la conduite de son mari; elle lui confia ensuite que ce mari était un jaloux, un brutal; elle lui fit entendre que les Dieux le punissaient, en lui refusant les précieux effets de ce feu sacré par lequel seul l'homme est semblable aux immortels: elle finit par laisser tomber sa jarretière; *Zadig* la ramassa avec sa politesse ordinaire, mais il ne la rattacha point au genou de la dame; & cette petite faute, si c'en est une, fut la cause des plus horribles infortunes. *Zadig* n'y pensa pas, & la femme de l'envieux y pensa beaucoup.

D'autres dames se présentaient tous les jours. Les annales secrettes de Babylone prétendent qu'il succomba une fois, mait qu'il fut tout étonné de jouïr sans volupté, & d'embrasser son amante avec distraction. Celle à qui il donna, sans presque s'en apercevoir, des marques de sa protection, était une femme de chambre de la reine *Astarté*. Cette tendre Babylonienne se disait à elle-même pour se consoler: Il faut que cet homme-là ait prodigieusement d'affaires dans la tête, puisqu'il y songe encor, même en faisant l'amour. Il échapa à *Zadig*, dans les instants où plusieurs personnes ne disent mot, &

où d'autres ne prononcent que des paroles sacrées, de s'écrier tout d'un coup, *La reine.* La Babylonienne crut qu'enfin il était revenu à lui dans un bon moment, & qu'il lui disait, *Ma reine.* Mais *Zadig* toujours très distrait prononça le nom d'*Astarté.* La dame, qui dans ces heureuses circonstances interprétait tout à son avantage, s'imagina que cela voulait dire, Vous êtes plus belle que la reine *Astarté.* Elle sortit du serrail de *Zadig* avec de très beaux présens. Elle alla conter son avanture à l'envieuse, qui était son amie intime; celle-ci fut cruellement piquée de la préférence: Il n'a pas daigné seulement, dit-elle, me r'attacher cette jarretière que voici, & dont je ne veux plus me servir. Oh! oh! dit la fortunée à l'envieuse, vous portez les mêmes jarretières que la reine! Vous les prenez donc chez la même faiseuse? L'envieuse rêva profondément, ne répondit rien, & alla consulter son mari l'envieux.

Cependant *Zadig* s'apercevait qu'il avait toujours des distractions quand il donnait des audiences, & quand il jugeait; il ne savait à quoi les attribuer; c'était là sa seule peine.

Il eut un songe: il lui semblait qu'il était couché d'abord sur des herbes séches, parmi lesquelles il y en avait quelques-unes de piquantes qui l'incommodaient, & qu'ensuite il reposait mollement sur un lit de roses dont il sortait un serpent qui le blessait au cœur de sa langue acerée & envenimée. Hélas! disait-il, j'ai été longtems couché sur ces herbes séches & piquantes, je suis maintenant sur le lit de roses; mais quel sera le serpent?

La Jalouſie.

LE malheur de *Zadig* vint de ſon bonheur même, & ſurtout de ſon mérite. Il avait tous les jours des entretiens avec le roi & avec *Aſtarté* ſon auguſte épouſe. Les charmes de ſa converſation redoublaient encor par cette envie de plaire qui eſt à l'eſprit ce que la parure eſt à la beauté; ſa jeuneſſe & ſes graces firent inſenſiblement ſur *Aſtarté* une impreſſion dont elle ne s'aperçut pas d'abord. Sa paſſion croiſſait dans le ſein de l'innocence. *Aſtarté* ſe livrait ſans ſcrupule & ſans crainte au plaiſir de voir & d'entendre un homme cher à ſon époux & à l'état; elle ne ceſſait de le vanter au roi; elle en parlait à ſes femmes, qui enchériſſaient encor ſur ſes louanges; tout ſervait à enfoncer dans ſon cœur le trait qu'elle ne ſentait pas. Elle faiſait des préſens à *Zadig*, dans leſquels il entrait plus de galanterie qu'elle ne penſait; elle croyait ne lui parler qu'en reine contente de ſes ſervices, & quelquefois ſes expreſſions étaient d'une femme ſenſible.

Aſtarté était beaucoup plus belle que cette *Sémire* qui haïſſait tant les borgnes, & que cette autre femme qui avait voulu couper le nez à ſon époux. La familiarité d'*Aſtarté*, ſes diſcours tendres dont elle commençait à rougir, ſes regards qu'elle voulait détourner, & qui ſe fixaient

fixaient sur les siens, allumèrent dans le cœur de *Zadig* un feu dont il s'étonna. Il combattit; il appella à son secours la philosophie, qui l'avait toujours secouru; il n'en tira que des lumières, & n'en reçut aucun soulagement. Le devoir, la reconnaissance, la majesté souveraine violée, se présentaient à ses yeux comme des Dieux vengeurs; il combattait, il triomphait; mais cette victoire qu'il falait remporter à tout moment lui coûtait des gémissemens & des larmes. Il n'osait plus parler à la reine avec cette douce liberté qui avait eu tant de charmes pour tous deux; ses yeux se couvraient d'un nuage; ses discours étaient contraints & sans suite: il baissait la vuë; & quand malgré lui ses regards se tournaient vers *Astarté*, ils rencontraient ceux de la reine mouillés de pleurs dont il partait des traits de flamme: ils semblaient se dire l'un à l'autre, Nous nous adorons & nous craignons de nous aimer; nous brûlons tous deux d'un feu que nous condamnons.

Zadig sortait d'auprès d'elle, égaré, éperdu, le cœur surchargé d'un fardeau qu'il ne pouvait plus porter: dans la violence de ses agitations, il laissa pénétrer son secret à son ami *Cador*, comme un homme qui, ayant soutenu longtems les atteintes d'une vive douleur, fait enfin connaître son mal par un cri qu'un redoublement aigu lui arrache, & par la sueur froide qui coule sur son front.

Cador lui dit: J'ai déja démêlé les sentimens que vous vouliez vous cacher à vous-même; les passions ont des signes auxquels on ne peut

se méprendre. Jugez, mon cher *Zadig*, puisque j'ai lû dans votre cœur, si le roi n'y découvrira pas un sentiment qui l'offense. Il n'a d'autre défaut que celui d'être le plus jaloux des hommes. Vous résistez à votre passion avec plus de force que la reine ne combat la sienne, parce que vous êtes philosophe, & parce que vous êtes *Zadig*. *Astarté* est femme; elle laisse parler ses regards avec d'autant plus d'imprudence, qu'elle ne se croit pas encor coupable. Malheureusement rassurée sur son innocence, elle néglige des dehors nécessaires. Je tremblerai pour elle, tant qu'elle n'aura rien à se reprocher. Si vous étiez d'accord l'un & l'autre, vous sauriez tromper tous les yeux: une passion naissante & combattuë éclate; un amour satisfait sait se cacher. *Zadig* frémit à la proposition de trahir le roi son bienfaiteur; & jamais il ne fut plus fidele à son prince, que quand il fut coupable envers lui d'un crime involontaire. Cependant la reine prononçait si souvent le nom de *Zadig*, son front se couvrait de tant de rougeur en le prononçant; elle était tantôt si animée, tantôt si interdite, quand elle lui parlait en présence du roi; une rêverie si profonde s'emparait d'elle, quand il était sorti, que le roi fut troublé. Il crut tout ce qu'il voyait, & imagina tout ce qu'il ne voyait point. Il remarqua surtout, que les babouches de sa femme étaient bleues, & que les babouches de *Zadig* étaient bleues, que les rubans de sa femme étaient jaunes, & que le bonnet de *Zadig* était jaune: c'était là de terribles indices pour un prin-

prince délicat. Les soupçons se tournèrent en certitude dans son esprit aigri.

Tous les esclaves des rois & des reines sont autant d'espions de leurs cœurs. On pénétra bientôt qu'*Astarté* était tendre, & que *Moabdar* était jaloux. L'envieux engagea l'envieuse à envoyer au roi sa jarretière, qui ressemblait à celle de la reine. Pour surcroit de malheur cette jarretière était bleuë. Le monarque ne songea plus qu'à la manière de se venger. Il résolut une nuit d'empoisonner la reine, & de faire mourir *Zadig* par le cordeau, au point du jour. L'ordre en fut donné à un impitoyable eunuque, exécuteur de ses vengeances. Il y avait alors dans la chambre du roi un petit nain qui était muet, mais qui n'était pas sourd. On le souffrait toujours : il était témoin de ce qui se passait de plus secret, comme un animal domestique. Ce petit muet était très attaché à la reine & à *Zadig*. Il entendit avec autant de surprise que d'horreur, donner l'ordre de leur mort. Mais comment faire pour prévenir cet ordre effroyable, qui allait s'exécuter dans peu d'heures ? Il ne savait pas écrire, mais il avait apris à peindre, & savait surtout faire ressembler. Il passa une partie de la nuit à crayonner ce qu'il voulait faire entendre à la reine. Son dessein représentait le roi agité de fureur, dans un coin du tableau, donnant des ordres à son eunuque ; un cordeau bleu, & un vase sur une table, avec des jarretières bleuës, & des rubans jaunes ; la reine, dans le milieu du tableau, expirante entre les bras de ses femmes ;

& *Zadig* étranglé à ſes pieds. L'horizon repréſentait un ſoleil levant, pour marquer que cette horrible exécution devait ſe faire aux premiers rayons de l'aurore. Dès qu'il eut fini cet ouvrage, il courut chez une femme d'*Aſtarté*, la réveilla, & lui fit entendre qu'il falait dans l'inſtant même porter ce tableau à la reine.

Cependant au milieu de la nuit, on vient fraper à la porte de *Zadig*; on le réveille; on lui donne un billet de la reine; il doute ſi c'eſt un ſonge; il ouvre la lettre d'une main tremblante. Quelle fut ſa ſurpriſe, & qui pourrait exprimer la conſternation & le déſeſpoir dont il fut accablé, quand il lut ces paroles: *Fuyez dans l'inſtant même, ou l'on va vous arracher la vie. Fuyez, Zadig, je vous l'ordonne au nom de notre amour & de mes rubans jaunes. Je n'étais point coupable: mais je ſens que je vais mourir criminelle?*

Zadig eut à peine la force de parler. Il ordonna qu'on fit venir *Cador*; & ſans lui rien dire, il lui donna ce billet. *Cador* le força d'obéïr, & de prendre ſur le champ la route de Memphis. Si vous oſez aller trouver la reine, lui dit-il, vous hâtez ſa mort; ſi vous parlez au roi, vous la perdez encore. Je me charge de ſa deſtinée: ſuivez la vôtre. Je répandrai le bruit que vous avez pris la route des Indes. Je viendrai bientôt vous trouver, & je vous aprendrai ce qui ſe ſera paſſé à Babylone.

Cador, dans le moment même, fit placer deux dromadaires des plus légers à la courſe vers une porte ſecrette du palais; il fit monter *Zadig*,

dig, qu'il falut porter, & qui était près de rendre l'ame. Un seul domestique l'accompagna : & bientôt *Cador*, plongé dans l'étonnement & dans la douleur, perdit son ami de vuë.

Cet illustre fugitif arrivé sur le bord d'une colline, dont on voyait Babylone, tourna la vuë sur le palais de la reine, & s'évanouït ; il ne reprit ses sens que pour verser des larmes, & pour souhaiter la mort. Enfin, après s'être occupé de la destinée déplorable de la plus aimable des femmes & de la premiere reine du monde, il fit un moment de retour sur lui-même, & s'écria : Qu'est ce donc que la vie humaine ? O vertu ! à quoi m'avez-vous servi ? Deux femmes m'ont indignement trompé ; la troisiéme, qui n'est point coupable, & qui est plus belle que les autres, va mourir ! Tout ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une source de malédictions, & je n'ai été élevé au comble de la grandeur, que pour tomber dans le plus horrible précipice de l'infortune. Si j'eusse été méchant, comme tant d'autres, je serais heureux comme eux. Accablé de ces réflexions funestes, les yeux chargés du voile de la douleur, la pâleur de la mort sur le visage, & l'ame abimée dans l'excès d'un sombre desespoir, il continuait son voyage vers l'Egypte.

La Femme battuë.

Zadig dirigeait sa route sur les étoiles. La constellation d'*Orion*, & le brillant astre de *Sirius* le guidaient vers le pole de *Canope*. Il admirait ces vastes globes de lumière qui ne paraissent que de faibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre, qui n'est en effet qu'un point imperceptible dans la nature, parait à notre cupidité quelque chose de si grand & de si noble. Il se figurait alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue. Cette image vraie semblait anéantir ses malheurs en lui retraçant le néant de son être & celui de Babylone. Son ame s'élançait jusques dans l'infini, & contemplait, détachée de ses sens, l'ordre immuable de l'univers. Mais lorsqu'ensuite rendu à lui-même, & rentrant dans son cœur, il pensait qu'*Astarté* était peut-être morte pour lui, l'univers disparaissait à ses yeux, & il ne voyait dans la nature entière qu'*Astarté* mourante, & *Zadig* infortuné. Comme il se livrait à ce flux & à ce reflux de philosophie sublime & de douleur accablante, il avançait vers les frontières de l'Egypte ; & déja son domestique fidèle était dans la première bourgade, où il lui cherchait un logement. *Zadig* cependant se promenait vers les jardins qui bordaient ce village. Il vit non loin du grand chemin une femme

me éplorée qui apellait le ciel & la terre à son secours, & un homme furieux qui la suivait. Elle était déja atteinte par lui, elle embrassait ses genoux. Cet homme l'accablait de coups & de reproches. Il jugea à la violence de l'Egyptien, & aux pardons réïtérés que lui demandait la dame, que l'un était un jaloux, & l'autre une infidèle; mais quand il eut considéré cette femme qui était d'une beauté touchante, & qui même ressemblait un peu à la malheureuse *Astarté*, il se sentit pénétré de compassion pour elle, & d'horreur pour l'Egyptien. Secourez-moi, s'écria-t-elle à *Zadig*, avec des sanglots: tirez-moi des mains du plus barbare des hommes: sauvez-moi la vie. A ces cris, *Zadig* courut se jetter entre elle & ce barbare. Il avait quelque connaissance de la langue Egyptienne. Il lui dit en cette langue: Si vous avez quelque humanité, je vous conjure de respecter la beauté & la faiblesse. Pouvez-vous outrager ainsi un chef-d'œuvre de la nature, qui est à vos pieds, & qui n'a pour sa défense que des larmes? Ah! ah! lui dit cet emporté, tu l'aimes donc aussi; & c'est de toi qu'il faut que je me venge. En disant ces paroles, il laisse la dame qu'il tenait d'une main par les cheveux, & prenant sa lance, il veut en percer l'étranger. Celui-ci qui était de sang froid évita aisément le coup d'un furieux. Il se saisit de la lance près du fer dont elle est armée. L'un veut la retirer, l'autre l'arracher. Elle se brise entre leurs mains. L'Egyptien tire son épée: *Zadig* s'arme de la sienne. Ils s'attaquent l'un l'autre. Celui-

ci

ci porte cent coups précipités : celui-là les pare avec adreſſe. La dame aſſiſe ſur un gazon, rajuſte ſa coëffure, & les regarde. L'Egyptien était plus robuſte que ſon adverſaire ; *Zadig* était plus adroit. Celui-ci ſe battait en homme dont la tête conduiſait le bras, & celui-là comme un emporté, dont une colère aveugle guidait les mouvemens au hazard. *Zadig* paſſe à lui, & le déſarme ; & tandis que l'Egyptien, devenu plus furieux, veut ſe jetter ſur lui, il le ſaiſit, le preſſe, le fait tomber en lui tenant l'épée ſur la poitrine ; il lui offre de lui donner la vie. L'Egyptien hors de lui tire ſon poignard ; il en bleſſe *Zadig* dans le tems même que le vainqueur lui pardonnait. *Zadig* indigné lui plonge ſon épée dans le ſein. L'Egyptien jette un cri horrible, & meurt en ſe débattant. *Zadig* alors s'avança vers la dame, & lui dit d'une voix ſoumiſe : Il m'a forcé de le tuer : je vous ai vengée ; vous êtes délivrée de l'homme le plus violent que j'aye jamais vû. Que voulez-vous maintenant de moi, madame ? Que tu meures, ſcélérat, lui répondit-elle, que tu meures ; tu as tué mon amant ; je voudrais pouvoir déchirer ton cœur. En vérité, madame, vous aviez là un étrange homme pour amant, lui répondit *Zadig* ; il vous battait de toutes ſes forces, & il voulait m'arracher la vie, parce que vous m'avez conjuré de vous ſecourir. Je voudrais qu'il me battît encor, reprit la dame, en pouſſant des cris. Je le méritais bien, je lui avais donné de la jalouſie. Plût au ciel qu'il me battît, & que tu fuſſes

ſes à ſa place ! *Zadig* plus ſurpris & plus en colère qu'il ne l'avait été de ſa vie, lui dit : Madame, toute belle que vous êtes, vous mériteriez que je vous battiſſe à mon tour, tant vous êtes extravagante ; mais je n'en prendrai pas la peine. Là-deſſus, il remonta ſur ſon chameau, & avança vers le bourg. A peine avait-il fait quelques pas qu'il ſe retourne au bruit que faiſaient quatre couriers de Babylone. Ils venaient à toute bride. L'un d'eux, en voyant cette femme, s'écria : C'eſt elle-même ; elle reſſemble au portrait qu'on nous en a fait. Ils ne s'embarraſſerent pas du mort, & ſe ſaiſirent incontinent de la dame. Elle ne ceſſait de crier à *Zadig* : Secourez-moi encor une fois, étranger généreux : je vous demande pardon de m'être plainte de vous. Secourez-moi, & je ſuis à vous juſqu'au tombeau. L'envie avait paſſé à *Zadig* de ſe battre déſormais pour elle. A d'autres, répond-il, vous ne m'y attraperez plus. D'ailleurs, il était bleſſé, ſon ſang coulait ; il avait beſoin de ſecours ; & la vue des quatre Babyloniens, probablement envoyés par le Roi *Moabdar*, le rempliſſaient d'inquiétude. Il s'avance en hâte vers le village, n'imaginant pas pourquoi quatre couriers de Babylone venaient prendre cette Egyptienne, mais encor plus étonné du caractère de cette dame.

L'Eſclavage.

COmme il entrait dans la bourgade Egyptienne, il ſe vit entouré par le peuple. Chacun criait : Voilà celui qui a enlevé la belle *Miſſouf*, & qui vient d'aſſaſſiner *Clétofis*. Meſſieurs, dit-il, Dieu me préſerve d'enlever jamais votre belle *Miſſouf* ; elle eſt trop capricieuſe ; & à l'égard de *Clétofis*, je ne l'ai point aſſaſſiné ; je me ſuis défendu ſeulement contre lui. Il voulait me tuer, parce que je lui avais demandé très-humblement grace pour la belle *Miſſouf*, qu'il battait impitoyablement. Je ſuis un étranger, qui vient chercher un aſyle dans l'Egypte ; & il n'y a pas d'aparence qu'en venant demander votre protection, j'aye commencé par enlever une femme, & par aſſaſſiner un homme.

Les Egyptiens étaient alors juſtes & humains. Le peuple conduiſit *Zadig* à la maiſon de ville. On commença par le faire panſer de ſa bleſſure, & enſuite on l'interrogea, lui & ſon domeſtique ſéparément, pour ſavoir la vérité. On reconnut que *Zadig* n'était point un aſſaſſin ; mais il était coupable du ſang d'un homme ; la loi le condamnait à être eſclave. On vendit au profit de la bourgade ſes deux chameaux. On diſtribua aux habitans tout l'or qu'il avait apporté ; ſa perſonne fut expoſée en vente dans la place

place publique, ainsi que celle de son compagnon de voyage. Un marchand Arabe, nommé *Sétoc*, y mit l'enchère ; mais le valet, plus propre à la fatigue, fut vendu bien plus chérement que le maître. On ne faisait pas de comparaison entre ces deux hommes. *Zadig* fut donc esclave subordonné à son valet : on les attacha ensemble avec une chaîne qu'on leur passa aux pieds, & en cet état ils suivirent le marchand Arabe dans sa maison. *Zadig* en chemin consolait son domestique, & l'exhortait à la patience ; mais selon sa coutume, il faisait des réflexions sur la vie humaine. Je vois, lui disait-il, que les malheurs de ma destinée se répandent sur la tienne. Tout m'a tourné jusqu'ici d'une façon bien étrange. J'ai été condamné à l'amende pour avoir vû passer une chienne ; j'ai pensé être empâlé pour un griffon ; j'ai été envoyé au supplice, parce que j'avais fait des vers à la louange du roi ; j'ai été sur le point d'être étranglé, parce que la reine avait des rubans jaunes ; & me voici esclave avec toi, parce qu'un brutal a battu sa maitresse. Allons, ne perdons point courage ; tout ceci finira peut-être ; il faut bien que les marchands Arabes ayent des esclaves ; & pourquoi ne le serais-je pas comme un autre, puisque je suis homme comme un autre ? Ce marchand ne sera pas impitoyable ; il faut qu'il traite bien ses esclaves, s'il en veut tirer des services. Il parlait ainsi, & dans le fond de son cœur, il était occupé du sort de la reine de Babylone.

Sétoc le marchand partit deux jours après

pour l'Arabie déſerte, avec ſes eſclaves & ſes chameaux. Sa tribu habitait vers le déſert d'Oreb. Le chemin fut long & pénible. *Sétoc* dans la route faiſait bien plus de cas du valet que du maître, parce que le premier chargeait bien mieux les chameaux; & toutes les petites diſtinctions furent pour lui. Un chameau mourut à deux journées d'Oreb: on repartit ſa charge ſur le dos de chacun des ſerviteurs; *Zadig* en eut ſa part. *Sétoc* ſe mit à rire en voyant tous ſes eſclaves marcher courbés. *Zadig* prit la liberté de lui en expliquer la raiſon, & lui aprit les loix de l'équilibre. Le marchand étonné commença à le regarder d'un autre œil. *Zadig*, voyant qu'il avait excité ſa curioſité, la redoubla, en lui aprenant beaucoup de choſes qui n'étaient point étrangères à ſon commerce; les peſanteurs ſpécifiques des métaux & des denrées, ſous un volume égal; les propriétés de pluſieurs animaux utiles; le moyen de rendre tels ceux qui ne l'étaient pas; enfin il lui parut un ſage. *Sétoc* lui donna la préférence ſur ſon camarade, qu'il avait tant eſtimé. Il le traita bien, & n'eut pas ſujet de s'en repentir.

Arrivé dans ſa tribu, *Sétoc* commença par redemander cinq cent onces d'argent à un Hébreu, auquel il les avait prêtées en préſence de deux témoins; mais ces deux témoins étaient morts, & l'Hébreu ne pouvant être convaincu, s'apropriait l'argent du marchand, en remerciant DIEU de ce qu'il lui avait donné le moyen de tromper un Arabe. *Sétoc* confia ſa

peine

peine à *Zadig*, qui était devenu son conseil. En quel endroit, demanda *Zadig*, prêtates-vous vos cinq cent onces à cet infidèle? Sur une large pierre, répondit le marchand, qui est auprès du mont Oreb. Quel est le caractère de votre débiteur? dit *Zadig*: Celui d'un fripon, reprit *Sétoc*: Mais je vous demande, si c'est un homme vif ou phlegmatique, aviſé ou imprudent. C'est de tous les mauvais payeurs, dit *Sétoc*, le plus vif que je connaisse. Eh bien, insista *Zadig*, permettez que je plaide votre cause devant le juge. En effet, il cita l'Hébreu au tribunal, & il parla ainsi au juge: Oreiller du trône d'équité, je viens redemander à cet homme, au nom de mon maître, cinq cent onces d'argent qu'il ne veut pas rendre. Avez-vous des témoins, dit le juge. Non, ils sont morts: mais il reste une large pierre sur laquelle l'argent fut compté; & s'il plait à votre grandeur d'ordonner qu'on aille chercher la pierre, j'espère qu'elle portera témoignage; nous resterons ici l'Hébreu & moi, en attendant que la pierre vienne: je l'enverrai chercher aux dépens de *Sétoc* mon maître. Très-volontiers, répondit le juge; & il se mit à expédier d'autres affaires.

A la fin de l'audience; Eh bien, dit-il à *Zadig*, votre pierre n'est pas encor venue? L'Hébreu en riant répondit: Votre grandeur resterait ici jusqu'à demain, que la pierre ne serait pas encor arrivée: elle est à plus de six milles d'ici: & il faudrait quinze hommes pour la remuer. Eh bien, s'écria *Zadig*, je vous

avais bien dit que la pierre porterait témoignage ; puiſque cet homme ſait où elle eſt, il avouë donc que c'eſt ſur elle que l'argent fut compté. L'Hébreu déconcerté fut bientôt coutraint de tout avouer. Le juge ordonna qu'il ſerait lié à la pierre, ſans boire ni manger, juſqu'à ce qu'il eût rendu les cinq cent onces, qui furent bientôt payées.

L'eſclave *Zadig* & la pierre furent en grande recommandation dans l'Arabie.

Le Bucher.

Sétoc enchanté fit de son esclave son ami intime. Il ne pouvait pas plus se passer de lui, qu'avait fait le roi de Babylone ; & *Zadig* fut heureux que *Sétoc* n'eût point de femme. Il découvrait dans son maître un naturel porté au bien, beaucoup de droiture & de bon sens. Il fut fâché de voir qu'il adorait l'armée céleste, c'est-à-dire, le soleil, la lune & les étoiles, selon l'ancien usage d'Arabie. Il lui en parlait quelquefois avec beaucoup de discrétion. Enfin il lui dit que c'étaient des corps comme les autres, qui ne méritaient pas plus son hommage qu'un arbre, ou un rocher. Mais, disait *Sétoc*, ce sont des êtres éternels dont nous tirons tous nos avantages : ils animent la nature : ils règlent les saisons : ils sont d'ailleurs si loin de nous, qu'on ne peut pas s'empêcher de les révérer. Vous recevez plus d'avantages, répondit *Zadig*, des eaux de la mer rouge qui portent vos marchandises aux Indes. Pourquoi ne serait-elle pas aussi ancienne que les étoiles ? Et si vous adorez ce qui est éloigné de vous, vous devez adorer la terre des *Gangarides* qui est aux extrémités du monde. Non, disait *Sétoc*, les étoiles sont trop brillantes pour que je ne les adore pas. Le

soir venu, *Zadig* alluma un grand nombre de flambeaux dans la tente où il devait souper avec *Sétoc*; & dès que son patron parut, il se jetta à genoux devant ces cires allumées, & leur dit, Eternelles & brillantes clartés, soyez-moi toujours propices. Ayant proféré ces paroles, il se mit à table, sans regarder *Sétoc*. Que faites-vous donc? lui dit *Sétoc* étonné. Je fais comme vous, répondit *Zadig*; j'adore ces chandelles, & je néglige leur maître & le mien. *Sétoc* comprit le sens profond de cet apologue. La sagesse de son esclave entra dans son ame; il ne prodigua plus son encens aux créatures, & adora l'Etre éternel qui les a faites.

Il y avait alors dans l'Arabie une coutume affreuse venue originairement de Scythie, & qui s'étant établie dans les Indes par le crédit des Bracmanes, menaçait d'envahir tout l'Orient. Lorsqu'un homme marié était mort, & que sa femme bien-aimée voulait être sainte, elle se brûlait en public sur le corps de son mari. C'était une fête solemnelle, qui s'apellait *le bucher du veuvage*. La tribu dans laquelle il y avait eu le plus de femmes brûlées, était la plus considérée. Un Arabe de la tribu de *Sétoc* étant mort, sa veuve, nommée *Almona*, qui était fort dévote, fit savoir le jour & l'heure où elle se jetterait dans le feu au son des tambours & des trompettes. *Zadig* remontra à *Sétoc*, combien cette horrible coutume était contraire au bien du genre humain; qu'on laissait brûler tous les jours de jeunes veuves, qui pouvaient donner des enfans

à

à l'état, ou du moins élever les leurs ; & il le fit convenir qu'il falait, si on pouvait, abolir un usage si barbare. *Sétoc* répondit : Il y a plus de mille ans que les femmes sont en possession de se brûler. Qui de nous osera changer une loi que le tems a consacrée ? Y a-t-il rien de plus respectable qu'un ancien abus ? La raison est plus ancienne, reprit *Zadig*. Parlez aux chefs des tribus, & je vais trouver la jeune veuve.

Il se fit présenter à elle ; & après s'être insinué dans son esprit par des louanges sur sa beauté, après lui avoir dit combien c'était dommage de mettre au feu tant de charmes, il la loua encor sur sa constance & sur son courage. Vous aimiez donc prodigieusement votre mari ? lui dit-il. Moi ? point du tout, répondit la dame Arabe. C'était un brutal, un jaloux, un homme insuportable ; mais je suis fermement résolue de me jetter sur son bucher. *Il* faut, dit *Zadig*, qu'il y ait aparemment un plaisir bien délicieux à être brûlée vive. Ah ! cela fait frémir la nature, dit la dame ; mais il faut en passer par-là. Je suis dévote, je serais perdue de réputation, & tout le monde se moquerait de moi, si je ne me brûlais pas. *Zadig* l'ayant fait convenir qu'elle se brûlait pour les autres, & par vanité, lui parla longtems d'une manière à lui faire aimer un peu la vie, & parvint même à lui inspirer quelque bienveillance pour celui qui lui parlait. Que feriez-vous enfin, lui dit-il, si la vanité de vous brûler ne vous tenait pas ? Hélas ! dit la dame, je crois que je vous prierais de m'épouser.

Zadig était trop rempli de l'idée d'*Aſtarté*, pour ne pas éluder cette déclaration; mais il alla dans l'inſtant trouver les chefs des tribus, leur dit ce qui s'était paſſé, & leur conſeilla de faire une loi, par laquelle il ne ſerait permis à une veuve de ſe brûler, qu'après avoir entretenu un jeune homme, tête à tête, pendant une heure entière. Depuis ce tems, aucune dame ne ſe brûla en Arabie. On eut au ſeul *Zadig* l'obligation d'avoir détruit en un jour une coutume ſi cruelle, qui durait depuis tant de ſiécles. Il était donc le bienfaiteur de l'Arabie.

Le Souper.

Setoc, qui ne pouvait se séparer de cet homme en qui habitait la sagesse, le mena à la grande foire de Balzora, où devaient se rendre les plus grands négocians de la terre habitable. Ce fut pour *Zadig* une consolation sensible de voir tant d'hommes de diverses contrées réunis dans la même place. Il lui paraissait que l'univers était une grande famille qui se rassemblait à Balzora. Il se trouva à table dès le second jour, avec un Egyptien, un Indien Gangaride, un habitant du Cathay, un Grec, un Celte, & plusieurs autres étrangers, qui dans leurs fréquens voyages vers le golfe Arabique avaient apris assez d'Arabe pour se faire entendre. L'Egyptien paraissait fort en colère. Quel abominable pays que Balzora! disait-il; on m'y refuse mille onces d'or sur le meilleur effet du monde? Comment donc? dit *Sétoc*; sur quel effet vous a-t-on refusé cette somme? Sur le corps de ma tante, répondit l'Egyptien; c'était la plus brave femme d'Egypte. Elle m'accompagnait toujours; elle est morte en chemin; j'en ai fait une des plus belles momies que nous ayons; & je trouverais dans mon pays tout ce que je voudrais en la mettant en gage. Il est bien étrange qu'on ne veuille pas seulement me donner ici mille onces d'or sur un effet si solide.

de. Tout en se courrouçant, il était prêt de manger d'une excellente poule bouillie, quand l'Indien le prenant par la main s'écria avec douleur : Ah ! qu'allez-vous faire ? Manger de cette poule, dit l'homme à la momie. Gardez-vous-en bien, dit le Gangaride. Il se pourrait faire que l'ame de la défunte fût passée dans le corps de cette poule, & vous ne voudriez pas vous exposer à manger votre tante. Faire cuire des poules, c'est outrager manifestement la nature. Que voulez-vous dire avec votre nature & vos poules ? reprit le colérique Egyptien ; nous adorons un bœuf, & nous en mangeons bien. Vous adorez un bœuf, est-il possible ? dit l'homme du Gange. Il n'y a rien de si possible, repartit l'autre ; il y a cent-trente-cinq mille ans que nous en usons ainsi ; & personne parmi nous n'y trouve à redire. Ah ! cent-trente-cinq mille ans ! dit l'Indien ; ce compte est un peu exagéré ; il n'y en a que quatre-vingt mille que l'Inde est peuplée, & assurément nous sommes vos anciens ; & *Brama* nous avait défendu de manger des bœufs avant que vous vous fussiez avisés de les mettre sur les autels & à la broche. Voilà un plaisant animal que votre *Brama*, pour le comparer à *Apis*, dit l'Egyptien ; qu'a donc fait votre *Brama* de si beau ? Le Bramin répondit : C'est lui qui a apris aux hommes à lire & à écrire, & à qui toute la terre doit le jeu des échecs. Vous vous trompez, dit un Chaldéen qui était auprès de lui, c'est *le poisson Oannés* à qui on doit de si grands bienfaits : & il est juste de ne rendre qu'à lui ses hommages. Tout le monde

vous

vous dira que c'était un être divin, qu'il avait la queuë dorée, avec une belle tête d'homme, & qu'il sortait de l'eau pour venir prêcher à terre trois heures par jour. Il eut plusieurs enfans, qui furent rois, comme chacun sait. J'ai son portrait chez moi, que je révère comme je le dois. On peut manger du bœuf tant qu'on veut; mais c'est assûrément une très grande impiété de faire cuire du poisson; d'ailleurs vous êtes tous deux d'une origine trop peu noble & trop récente pour me rien disputer. La nation Egyptienne ne compte que cent trente-cinq mille ans, & les Indiens ne se vantent que de quatre-vingt mille; tandis que nous avons des almanachs de quatre mille siécles. Croyez-moi, renoncez à vos folies, & je vous donnerai à chacun un beau portrait d'*Oannés*.

L'homme de Cambalu prenant la parole, dit: Je respecte fort les Egyptiens, les Chaldéens, les Grecs, les Celtes, *Brama*, le bœuf *Apis*, le beau poisson *Oannés*; mais peut-être que le *Li* (*), ou le *Tien*, comme on voudra l'apeller, vaut bien les bœufs & les poissons. Je ne dirai rien de mon pays; il est aussi grand que la terre d'Egypte, la Chaldée & les Indes ensemble. Je ne dispute pas d'antiquité, parce qu'il suffit d'être heureux, & que c'est fort peu de chose d'être ancien: mais s'il falait parler d'almanachs, je dirais que toute l'Asie prend les nôtres, & que nous

(*) Mots Chinois qui signifient proprement, *Li*, la lumière naturelle, la raison, & *Tien*, le ciel, & qui signifient auſſi Dieu.

nous en avions de fort bons avant qu'on sût l'arithmétique en Chaldée.

Vous êtes de grands ignorans tous tant que vous êtes, s'écria le Grec : est-ce que vous ne savez pas que le cahos est le père de tout, & que la forme & la matière ont mis le monde dans l'état où il est ? Ce Grec parla longtems ; mais il fut enfin interrompu par le Celte, qui ayant beaucoup bû pendant qu'on disputait, se crut alors plus savant que tous les autres, & dit en jurant qu'il n'y avait que *Teutath* & le gui de chêne qui valussent la peine qu'on en parlât ; que pour lui il avait toujours du gui dans sa poche ; que les Scythes ses ancêtres étaient les seuls gens de bien qui eussent jamais été au monde ; qu'ils avaient à la vérité quelquefois mangé des hommes, mais que cela n'empêchait pas qu'on ne dût avoir beaucoup de respect pour sa nation ; & qu'enfin si quelqu'un parlait mal de *Teutath*, il lui aprendrait à vivre. La querelle s'échauffa pour lors, & *Sétoc* vit le moment où la table allait être ensanglantée. *Zadig*, qui avait gardé le silence pendant toute la dispute, se leva enfin : Il s'adressa d'abord au Celte, comme au plus furieux ; il lui dit qu'il avait raison, & lui demanda du gui ; il loua le Grec sur son éloquence, & adoucit tous les esprits échauffés. Il ne dit que très-peu de chose à l'homme du Cathay, parce qu'il avait été le plus raisonnable de tous. Ensuite il leur dit ; Mes amis, vous alliez vous quereller pour rien, car vous êtes tous du même avis. A ce mot ils se récrièrent tous. N'est-il pas vrai, dit-il au

Cel-

Celte, que vous n'adorez pas ce gui, mais celui qui a fait le gui & le chêne ? Assurément, répondit le Celte. Et vous, monsieur l'Egyptien, vous révérez aparemment dans un certain bœuf celui qui vous a donné les bœufs ? Oui, dit l'Egyptien. Le poisson *Oannés*, continua-t-il, doit céder à celui qui a fait la mer & les poissons. D'accord, dit le Chaldéen. L'Indien, ajouta-t-il, & le Cathayen reconnaissent comme vous un premier principe ; je n'ai pas trop bien compris les choses admirables que le Grec a dites, mais je suis sûr qu'il admet aussi un Etre supérieur, de qui la forme & la matière dépendent. Le Grec qu'on admirait, dit que *Zadig* avait très-bien pris sa pensée. Vous êtes donc tous de même avis, repliqua *Zadig*, & il n'y a pas là dequoi se quereller. Tout le monde l'embrassa. *Sétoc* après avoir vendu fort cher ses denrées reconduisit son ami *Zadig* dans sa tribu. *Zadig* aprit en arrivant qu'on lui avait fait son procès en son absence, & qu'il allait être brûlé à petit feu.

Les Rendez-vous.

PEndant son voyage à Balzora les prêtres des étoiles avaient résolu de le punir. Les pierreries & les ornemens des jeunes veuves qu'ils envoyaient au bucher leur apartenaient de droit ; c'était bien le moins qu'ils fissent brûler *Zadig* pour le mauvais tour qu'il leur avait joué. Ils accusèrent donc *Zadig* d'avoir des sentimens erronés sur l'armée céleste ; ils déposèrent contre lui, & jurèrent qu'ils lui avaient entendu dire que les étoiles ne se couchaient pas dans la mer. Ce blasphême effroyable fit frémir les juges ; ils furent prêts de déchirer leurs vêtemens, quand ils ouïrent ces paroles impies, & ils l'auraient fait sans doute, si *Zadig* avait eu de quoi les payer. Mais dans l'excès de leur douleur ils se contentèrent de le condamner à être brûlé à petit feu. *Sétoc* désespéré employa en vain tout son crédit pour sauver son ami, il fut bientôt obligé de se taire. La jeune veuve *Almona*, qui avait pris beaucoup de goût à la vie, & qui en avait obligation à *Zadig*, résolut de le tirer du bucher, dont il lui avait fait connaître l'abus. Elle roula son dessein dans sa tête, sans en parler à personne. *Zadig* devait être exécuté le lendemain ; elle n'avait que la nuit pour le sauver : voici comme elle s'y prit en femme charitable & prudente.

Elle

Elle se parfuma ; elle releva sa beauté par l'ajustement le plus riche & le plus galant, & alla demander une audience secrette au chef des prêtres des étoiles. Quand elle fut devant ce vieillard vénérable, elle lui parla en ces termes : Fils aîné de la grande ourse, frère du taureau, cousin du grand chien, (c'étaient les titres de ce pontife) je viens vous confier mes scrupules. J'ai bien peur d'avoir commis un péché énorme, en ne me brûlant pas dans le bucher de mon cher mari. En effet, qu'avais-je à conserver ? Une chair périssable, & qui est déja toute flétrie. En disant ces paroles elle tira, de ses longues manches de soie, ses bras nuds d'une forme admirable & d'une blancheur éblouïssante. Vous voyez, dit-elle, le peu que cela vaut. Le pontife trouva dans son cœur que cela valait beaucoup. Ses yeux le dirent, & sa bouche le confirma ; il jura qu'il n'avait vû de sa vie de si beaux bras. Hélas ! lui dit la veuve, les bras peuvent être un peu moins mal que le reste ; mais vous m'avouerez que la gorge n'était pas digne de mes attentions. Alors elle laissa voir le sein le plus charmant que la nature eût jamais formé. Un bouton de rose sur une pomme d'yvoire n'eût paru auprès que de la garance sur du buis, & les agneaux sortant du lavoir auraient semblé d'un jaune brun. Cette gorge, ses grands yeux noirs qui languissaient en brillant doucement d'un feu tendre, ses joues animées de la plus belle pourpre mêlée au blanc de lait le plus pur, son nez qui n'était pas comme la tour du mont Liban, ses lèvres qui étaient comme deux bor-

bordures de corail renfermant les plus belles perles de la mer d'Arabie, tout cela ensemble fit croire au vieillard qu'il avait vingt ans. Il fit en bégayant une déclaration tendre. *Almona* le voyant enflammé lui demanda la grace de *Zadig*. Hélas! dit-il, ma belle dame, quand je vous accorderais sa grace, mon indulgence ne servirait de rien, il faut qu'elle soit signée de trois autres de mes confrères. Signez toujours, dit *Almona*. Volontiers, dit le prêtre, à condition que vos faveurs feront le prix de ma facilité. Vous me faites trop d'honneur, dit *Almona*; ayez seulement pour agréable de venir dans ma chambre après que le soleil sera couché, & dès que la brillante étoile *Sheat* sera sur l'horizon: vous me trouverez sur un sopha couleur de rose, & vous en userez comme vous pourrez avec votre servante. Elle sortit alors emportant avec elle la signature, & laissa le vieillard plein d'amour & de défiance de ses forces. Il employa le reste du jour à se baigner; il but une liqueur composée de la canelle de Ceilan, & des précieuses épices de Tidor & de Ternate, & attendit avec impatience que l'étoile *Sheat* vînt à paraître.

Cependant la belle *Almona* alla trouver le second pontife. Celui-ci l'assura que le soleil, la lune & tous les feux du firmament n'étaient que des feux folets en comparaison de ses charmes. Elle lui demanda la même grace, & on lui proposa d'en donner le même prix. Elle se laissa vaincre, & donna rendez-vous au second pontife au lever de l'étoile *Algenib*. De-là elle passa

chez

chez le troisiéme & chez le quatriéme prêtre, prenant toujours une signature, & donnant un rendez-vous d'étoile en étoile. Alors elle fit avertir les juges de venir chez elle pour une affaire importante. Ils s'y rendirent : elle leur montra les quatre noms, & leur dit à quel prix les prêtres avaient vendu la grace de *Zadig* ; chacun d'eux arriva à l'heure prescrite. Chacun fut bien étonné d'y trouver ses confrères, & plus encor d'y trouver les juges devant qui leur honte fut manifestée. *Zadig* fut sauvé. *Setoc* fut si charmé de l'habileté d'*Almona*, qu'il en fit sa femme. *Zadig* partit après s'être jetté aux pieds de sa belle libératrice. *Setoc* & lui se quittèrent en pleurant, en se jurant une amitié éternelle, & en se promettant que le premier des deux qui ferait une grande fortune en ferait part à l'autre.

Zadig marcha du côté de la Syrie, toujours pensant à la malheureuse *Astarté*, & toujours réfléchissant sur le sort qui s'obstinait à se jouer de lui & à le persécuter. Quoi, disait-il, quatre cent onces d'or pour avoir vû passer une chienne ! condamné à être décapité pour quatre mauvais vers à la louange du roi ! prêt à être étranglé, parce que la reine avait des babouches de la couleur de mon bonnet ! réduit en esclavage pour avoir secouru une femme qu'on battait ; & sur le point d'être brûlé pour avoir sauvé la vie à toutes les jeunes veuves Arabes.

Le Brigand.

EN arrivant aux frontières qui séparent l'Arabie pétrée de la Syrie, comme il passait près d'un château assez fort, des Arabes armés en sortirent. Il se vit entouré; on lui criait: Tout ce que vous avez nous appartient, & votre personne appartient à notre maître. *Zadig* pour réponse tira son épée; son valet qui avait du courage en fit autant. Ils renversèrent morts les premiers Arabes qui mirent la main sur eux; le nombre redoubla, ils ne s'étonnèrent point & résolurent de périr en combattant. On voyait deux hommes se défendre contre une multitude; un tel combat ne pouvait durer longtems. Le maître du château, nommé *Arbogad*, ayant vu d'une fenêtre les prodiges de valeur que faisait *Zadig*, conçut de l'estime pour lui. Il descendit en hâte, & vint lui-même écarter ses gens, & délivrer les deux voyageurs. Tout ce qui passe sur mes terres est à moi, dit-il, aussi-bien que ce que je trouve sur les terres des autres; mais vous me paraissez un si brave homme, que je vous exempte de la loi commune. Il le fit entrer dans son château, ordonnant à ses gens de le bien traiter; & le soir *Arbogad* voulut souper avec *Zadig*.

Le seigneur du château était un de ces Arabes qu'on appelle voleurs; mais il faisait quelquefois de bonnes actions parmi une foule de mauvaises; il volait avec une rapacité furieuse,

& donnait libéralement : intrépide dans l'action, assez doux dans le commerce, débauché à table, gai dans la débauche, & surtout plein de franchise. *Zadig* lui plut beaucoup ; sa conversation qui s'anima fit durer le repas : enfin *Arbogad* lui dit : Je vous conseille de vous enrôler sous moi, vous ne sauriez mieux faire ; ce métier-ci n'est pas mauvais ; vous pourrez un jour devenir ce que je suis. Puis-je vous demander, dit *Zadig*, depuis quel tems vous exercez cette noble profession ? Dès ma plus tendre jeunesse, reprit le Seigneur. J'étais valet d'un Arabe assez habile ; ma situation m'était insuportable. J'étais au désespoir de voir que dans toute la terre, qui appartient également aux hommes, la destinée ne m'eût pas réservé ma portion. Je confiai mes peines à un vieil Arabe, qui me dit : Mon fils, ne désespérez pas ; il y avait autrefois un grain de sable qui se lamentait d'être un atome ignoré dans les déserts ; au bout de quelques années il devint diamant, & il est à présent le plus bel ornement de la couronne du roi des Indes. Ce discours me fit impression ; j'étais le grain de sable, je résolus de devenir diamant. Je commençai par voler deux chevaux ; je m'associai des camarades ; je me mis en état de voler de petites caravanes ; ainsi je fis cesser peu à peu la disproportion qui était d'abord entre les hommes & moi. J'eus ma part aux biens de ce monde, & je fus même dédommagé avec usure : on me considéra beaucoup ; je devins seigneur brigand ; j'acquis ce château par voie de fait. Le

satrape de Syrie voulut m'en déposséder ; mais j'étais déja trop riche pour avoir rien à craindre ; je donnai de l'argent au satrape, moyennant quoi je conservai ce château, & j'agrandis mes domaines ; il me nomma même tréforier des tributs que l'Arabie pétrée payait au roi des rois. Je fis ma charge de receveur, & point du tout celle de payeur.

Le grand Desterham de Babylone envoya ici au nom du roi *Moabdar* un petit satrape pour me faire étrangler. Cet homme arriva avec son ordre : j'étais instruit de tout : je fis étrangler en sa présence les quatre personnes qu'il avait amenées avec lui pour serrer le lacet ; après quoi je lui demandai ce que pouvait lui valoir la commission de m'étrangler. Il me répondit que ses honoraires pouvaient aller à trois cent piéces d'or. Je lui fis voir clair qu'il y aurait plus à gagner avec moi. Je le fis sous-brigand ; il est aujourd'hui un de mes meilleurs officiers, & des plus riches. Si vous m'en croyez, vous réussirez comme lui. Jamais la saison de voler n'a été meilleure, depuis que *Moabdar* est tué, & que tout est en confusion dans Babylone.

Moabdar est tué ! dit *Zadig* ; & qu'est devenue la reine *Astarté* ? Je n'en sais rien, reprit *Arbogad*. Tout ce que je sais, c'est que *Moabdar* est devenu fou, qu'il a été tué, que Babylone est un grand coupe-gorge, que tout l'empire est désolé, qu'il y a de beaux coups à faire encor, & que pour ma part j'en ai fait d'admirables. Mais la reine ? dit *Zadig* ; de grace, ne savez-vous rien de la destinée de la reine ? On

m'a

m'a parlé d'un prince d'Hircanie, reprit-il; elle est probablement parmi ses concubines, si elle n'a pas été tuée dans le tumulte; mais je suis plus curieux de butin que de nouvelles. J'ai pris plusieurs femmes dans mes courses; je n'en garde aucune; je les vends cher quand elles sont belles, sans m'informer de ce qu'elles sont. On n'achète point le rang; une reine qui serait laide ne trouverait pas marchand; peut-être ai-je vendu la reine *Astarté*, peut-être est-elle morte; mais peu m'importe, & je pense que vous ne devez pas vous en soucier plus que moi. En parlant ainsi il bûvait avec tant de courage, il confondait tellement toutes les idées, que *Zadig* n'en put tirer aucun éclaircissement.

Il restait interdit, accablé, immobile. *Arbogad* bûvait toujours, faisait des contes, répétait sans cesse qu'il était le plus heureux de tous les hommes, exhortant *Zadig* à se rendre aussi heureux que lui. Enfin doucement assoupi par les fumées du vin, il alla dormir d'un sommeil tranquille. *Zadig* passa la nuit dans l'agitation la plus violente. Quoi, disait-il, le roi est venu fou? il est tué? Je ne peux m'empêcher de le plaindre. L'empire est déchiré, & ce brigand est heureux. O fortune! ô destinée! Un voleur est heureux, & ce que la nature a fait de plus aimable a péri peut-être d'une manière affreuse, ou vit dans un état pire que la mort. O *Astarté*! qu'êtes-vous devenuë?

Dès le point du jour il interrogea tous ceux qu'il rencontrait dans le château; mais tout le

monde était occupé, personne ne lui répondit: on avait fait pendant la nuit de nouvelles conquêtes, on partageait les dépouilles. Tout ce qu'il put obtenir dans cette confusion tumultueuse, ce fut la permission de partir. Il en profita sans tarder, plus abimé que jamais dans ses réflexions douloureuses.

Zadig marchait inquiet, agité, l'esprit tout occupé de la malheureuse *Astarté*, du roi de Babylone, de son fidèle *Cador*, de l'heureux brigand *Arbogad*, de cette femme si capricieuse que des Babyloniens avaient enlevée sur les confins de l'Egypte; enfin de tous les contretems & de toutes les infortunes qu'il avait éprouvées.

Le Pêcheur.

A Quelques lieuës du château d'*Arbogad* il se trouva sur le bord d'une petite rivière, toujours déplorant sa destinée, & se regardant comme le modèle du malheur. Il vit un pêcheur couché sur la rive, tenant à peine d'une main languissante son filet, qu'il semblait abandonner, & levant les yeux vers le ciel.

Je suis certainement le plus malheureux de tous les hommes, disait le pêcheur. J'ai été, de l'aveu de tout le monde, le plus célèbre marchand de fromages à la crême dans Babylone, & j'ai été ruiné. J'avais la plus jolie femme qu'homme de ma sorte pût posséder, & j'en ai été trahi. Il me restait une chétive maison, je l'ai vûe pillée & détruite. Réfugié dans une cabane, je n'ai de ressource que ma pêche, & je ne prends pas un poisson. O mon filet! je ne te jetterai plus dans l'eau, c'est à moi de m'y jetter. En disant ces mots il se lève, & s'avance dans l'attitude d'un homme qui allait se précipiter & finir sa vie.

Eh quoi! se dit *Zadig* à lui-même, il y a donc des hommes aussi malheureux que moi? L'ardeur de sauver la vie au pêcheur fut aussi prompte que cette réflexion. Il court à lui, il l'arrête, il l'interroge d'un air attendri & consolant. On prétend qu'on en est moins malheureux quand on ne l'est pas seul. Mais, selon *Zoroastre*, ce n'est pas par malignité, c'est

par besoin. On se sent alors entraîné vers un infortuné comme vers son semblable. La joie d'un homme heureux serait une insulte ; mais deux malheureux sont comme deux arbrisseaux faibles, qui s'appuyant l'un sur l'autre se fortifient contre l'orage.

Pourquoi succombez-vous à vos malheurs ? dit *Zadig* au pêcheur. C'est, répondit-il, parce que je n'y vois pas de ressource. J'ai été le plus considéré du village de Derlback auprès de Babylone, & je faisais avec l'aide de ma femme les meilleurs fromages à la crême de l'empire. La reine *Astarté* & le fameux ministre *Zadig* les aimaient passionnément. J'avais fourni à leurs maisons six cent fromages. J'allai un jour à la ville pour être payé ; j'appris en arrivant dans Babylone que la reine & *Zadig* avaient disparu. Je courus chez le seigneur *Zadig*, que je n'avais jamais vû ; je trouvai les archers du grand Desterham, qui munis d'un papier royal pillaient sa maison loyalement & avec ordre. Je volai aux cuisines de la reine ; quelques-uns des seigneurs de la bouche me dirent qu'elle était morte ; d'autres dirent qu'elle était en prison ; d'autres prétendirent qu'elle avait pris la fuite ; mais tous m'assurèrent qu'on ne me payerait point mes fromages. J'allai avec ma femme chez le seigneur *Orcan*, qui était une de mes pratiques : nous lui demandames sa protection dans notre disgrace. Il l'accorda à ma femme, & me la refusa. Elle était plus blanche que ses fromages à la crême, qui commencèrent mon malheur ; & l'éclat de la pour-

pre

pre de Tyr n'était pas plus brillant que l'incarnat qui animait cette blancheur. C'eſt ce qui fit qu'*Orcan* la retint, & me chaſſa de ſa maiſon. J'écrivis à ma chère femme la lettre d'un déſeſpéré. Elle dit au porteur : Ah, ah, oui, je ſais quel eſt l'homme qui m'écrit, j'en ai entendu parler : on dit qu'il fait des fromages à la crême excellens ; qu'on m'en apporte, & qu'on les lui paye.

Dans mon malheur je voulus m'adreſſer à la juſtice. Il me reſtait ſix onces d'or : il falut en donner deux onces à l'homme de loi que je conſultai, deux au procureur qui entreprit mon affaire, deux au ſecrétaire du premier juge. Quand tout cela fut fait, mon procès n'était pas encor commencé, & j'avais déja dépenſé plus d'argent que mes fromages & ma femme ne valaient. Je retournai à mon village, dans l'intention de vendre ma maiſon pour avoir ma femme.

Ma maiſon valait bien ſoixante onces d'or : mais on me voyait pauvre & preſſé de vendre : le premier à qui je m'adreſſai m'en offrit trente onces, le ſecond vingt, & le troiſiéme dix. J'étais prêt enfin de conclurre, tant j'étais aveuglé, lorſqu'un prince d'Hircanie vint à Babylone, & ravagea tout ſur ſon paſſage. Ma maiſon fut d'abord ſaccagée, & enſuite brûlée.

Ayant ainſi perdu mon argent, ma femme & ma maiſon, je me ſuis retiré dans ce pays où vous me voyez. J'ai tâché de ſubſiſter du métier de pêcheur ; les poiſſons ſe moquent de moi comme les hommes. Je ne prens rien, je meurs

meurs de faim ; & sans vous, auguste consolateur, j'allais mourir dans la rivière.

Le pêcheur ne fit point ce récit tout de suite ; car à tout moment *Zadig* ému & transporté lui disait : Quoi ! vous ne savez rien de la destinée de la reine ? Non, seigneur, répondait le pêcheur : mais je sais que la reine & *Zadig* ne m'ont point payé mes fromages à la crême, qu'on a pris ma femme, & que je suis au désespoir. Je me flatte, dit *Zadig*, que vous ne perdrez pas tout votre argent. J'ai entendu parler de ce *Zadig* ; il est honnête homme ; & s'il retourne en Babylone, comme il l'espère, il vous donnera plus qu'il ne vous doit : mais pour votre femme, qui n'est pas si honnête, je vous conseille de ne pas chercher à la reprendre. Croyez-moi, allez à Babylone ; j'y serai avant vous, parce que je suis à cheval, & que vous êtes à pied. Adressez-vous à l'illustre *Cador* ; dites-lui que vous avez rencontré son ami ; attendez-moi chez lui, allez, peut-être ne serez-vous pas toujours malheureux.

O puissant *Orosmade* ! continua-t-il, vous vous servez de moi pour consoler cet homme ; de qui vous servirez-vous pour me consoler ? En parlant ainsi il donnait au pêcheur la moitié de tout l'argent qu'il avait apporté d'Arabie, & le pêcheur confondu & ravi baisait les pieds de l'ami de *Cador*, & disait, Vous êtes un ange sauveur.

Cependant *Zadig* demandait toujours des nouvelles, & versait des larmes. Quoi, Seigneur, s'écria le pêcheur, vous seriez donc aussi malheureux,

heureux, vous qui faites du bien? Plus malheureux que toi cent fois, répondait *Zadig*. Mais comment se peut-il faire, disait le bon homme, que celui qui donne soit plus à plaindre que celui qui reçoit? C'est que ton plus grand malheur, reprit *Zadig*, était le besoin, & que je suis infortuné par le cœur. *Orcan* vous aurait-il pris votre femme? dit le pêcheur. Ce mot rappella dans l'esprit de *Zadig* toutes ses avantures; il répétait la liste de ses infortunes, à commencer depuis la chienne de la reine jusqu'à son arrivée chez le brigand *Arbogad*. Ah! dit-il au pêcheur, *Orcan* mérite d'être puni. Mais d'ordinaire ce sont ces gens-là qui sont les favoris de la destinée. Quoi qu'il en soit, va chez le Seigneur *Cador*, & atten-moi. Ils se séparèrent: le pêcheur marcha en remerciant son destin, & *Zadig* courut en accusant toujours le sien.

Le Basilic.

ARrivé dans une belle prairie, il y vit plusieurs femmes, qui cherchaient quelque chose avec beaucoup d'application. Il prit la liberté de s'approcher de l'une d'elles, & de lui demander s'il pouvait avoir l'honneur de les aider dans leurs recherches. Gardez-vous-en bien; répondit la Syrienne; ce que nous cherchons ne peut être touché que par des femmes. Voilà qui est bien étrange, dit *Zadig*; oserai-je vous prier de m'apprendre ce que c'est qu'il n'est permis qu'aux femmes de toucher? C'est un basilic, dit-elle. Un basilic, madame? Et pour quelle raison, s'il vous plait, cherchez-vous un basilic? C'est pour notre seigneur & maître *Ogul*, dont vous voyez le château sur le bord de cette rivière, au bout de la prairie. Nous sommes ses très humbles esclaves; le seigneur *Ogul* est malade; son médecin lui a ordonné de manger un basilic cuit dans l'eau rose; & comme c'est un animal fort rare qui ne se laisse jamais prendre que par des femmes, le seigneur *Ogul* a promis de choisir pour sa femme bien aimée celle de nous qui lui apporterait un basilic: laissez-moi chercher, s'il vous plait; car vous voyez ce qu'il m'en coûterait, si j'étais prévenue par mes compagnes.

Zadig laissa cette Syrienne & les autres chercher leur basilic, & continua de marcher dans la

la prairie. Quand il fut au bord d'un petit ruisseau, il y trouva une autre dame couchée sur le gazon, & qui ne cherchait rien. Sa taille paraissait majestueuse, mais son visage était couvert d'un voile. Elle était penchée vers le ruisseau; de profonds soupirs sortaient de sa bouche. Elle tenait en main une petite baguette, avec laquelle elle traçait des caractères sur un sable fin qui se trouvait entre le gazon & le ruisseau. *Zadig* eut la curiosité de voir ce que cette femme écrivait; il s'approcha, il vit la lettre Z, puis un A, il fut étonné; puis parut un D, il treſſaillit. Jamais surprise ne fut égale à la sienne, quand il vit les deux dernières lettres de son nom. Il demeura quelque tems immobile: enfin rompant le silence d'une voix entrecoupée; O généreuse dame! pardonnez à un étranger, à un infortuné, d'oser vous demander par quelle avanture étonnante je trouve ici le nom de ZADIG tracé de votre main divine? A cette voix, à ces paroles, la dame releva son voile d'une main tremblante, regarda *Zadig*, jetta un cri d'attendrissement, de surprise & de joie, & succombant sous tous les mouvemens divers qui assaillaient à la fois son ame, elle tomba évanouïe entre ses bras. C'était *Astarté* elle-même, c'était la reine de Babylone, c'était celle que *Zadig* adorait, & qu'il se reprochait d'adorer; c'était celle dont il avait tant pleuré, & tant craint la destinée. Il fut un moment privé de l'usage de ses sens; & quand il eut attaché ses regards sur les yeux d'*Astarté*, qui se rouvraient avec une langueur mêlée de con-

confusion & de tendresse : O Puissances immortelles ! s'écria-t-il, qui présidez aux destins des faibles humains, me rendez-vous *Astarté* ? en quel tems, en quels lieux, en quel état la revois-je ? Il se jetta à genoux devant *Astarté*, & il attacha son front à la poussière de ses pieds. La reine de Babylone le relève, & le fait asseoir auprès d'elle sur le bord de ce ruisseau ; elle essuyait à plusieurs reprises ses yeux, dont les larmes recommençaient toujours à couler. Elle reprenait vingt fois des discours, que ses gémissemens interrompaient ; elle l'interrogeait sur le hazard qui les rassemblait, & prévenait soudain ses réponses par d'autres questions. Elle entamait le récit de ses malheurs, & voulait savoir ceux de *Zadig*. Enfin tous deux ayant un peu apaisé le tumulte de leurs ames, *Zadig* lui conta en peu de mots par quelle avanture il se trouvait dans cette prairie. Mais, ô malheureuse & respectable reine ! comment vous retrouvai-je en ce lieu écarté, vêtue en esclave, & accompagnée d'autres femmes esclaves qui cherchent un basilic pour le faire cuire dans de l'eau rose par ordonnance du médecin ?

Pendant qu'elles cherchent leur basilic, dit la belle *Astarté*, je vais vous apprendre tout ce que j'ai souffert, & tout ce que je pardonne au ciel depuis que je vous revois. Vous savez que le roi mon mari trouva mauvais que vous fussiez le plus aimable de tous les hommes ; & ce fut pour cette raison qu'il prit une nuit la résolution de vous faire étrangler, & de m'empoisonner. Vous savez comme le ciel permit

que

que mon petit muet m'avertit de l'ordre de sa sublime majesté. A peine le fidèle *Cador* vous eut-il forcé de m'obéïr & de partir, qu'il osa entrer chez moi au milieu de la nuit, par une issue secrette. Il m'enleva, & me conduisit dans le temple d'*Orosmade*, où le mage son frère m'enferma dans une statue colossale dont la base touche aux fondemens du temple, & dont la tête atteint la voute. Je fus là comme ensevelie, mais servie par le mage, & ne manquant d'aucune chose nécessaire. Cependant au point du jour l'apoticaire de sa majesté entra dans ma chambre avec une potion mêlée de jusquiame, d'opium, de cigue, d'hellébore noir & d'aconit, & un autre officier alla chez vous avec un lacet de soie bleuë. On ne trouva personne. *Cador* pour mieux tromper le roi feignit de venir nous accuser tous deux. Il dit, que vous aviez pris la route des Indes, & moi celle de Memphis: on envoya des satellites après vous & après moi.

Les couriers qui me cherchaient ne me connaissaient pas. Je n'avais presque jamais montré mon visage qu'à vous seul, en présence & par ordre de mon époux. Ils coururent à ma poursuite sur le portrait qu'on leur faisait de ma personne: une femme de la même taille que moi, & qui peut-être avait plus de charmes, s'offrit à leurs regards sur les frontières de l'Egypte. Elle était éplorée, errante. Ils ne doutèrent pas que cette femme ne fût la reine de Babylone; ils la menèrent à *Moabdar*. Leur méprise fit entrer d'abord le roi dans une violente

te colère ; mais bientôt ayant considéré de plus près cette femme, il la trouva très-belle, & fut consolé. On l'appellait *Missouff*. On m'a dit depuis que ce nom signifie en langue Egyptienne *la belle capricieuse*. Elle l'était en effet ; mais elle avait autant d'art que de caprice. Elle plut à *Moabdar*. Elle le subjugua au point de se faire déclarer sa femme. Alors son caractère se dévelopa tout entier ; elle se livra sans crainte à toutes les folies de son imagination. Elle voulut obliger le chef des mages, qui était vieux & goutteux, de danser devant elle : & sur le refus du mage, elle le persécuta violemment. Elle ordonna à son grand écuyer de lui faire une tourte de confitures. Le grand écuyer eut beau lui représenter qu'il n'était point pâtissier, il falut qu'il fit la tourte ; & on le chassa, parce qu'elle était trop brûlée. Elle donna la charge de grand écuyer à son nain, & la place de chancelier à un page. C'est ainsi qu'elle gouverna Babylone. Tout le monde me regrettait. Le roi, qui avait été assez honnête homme jusqu'au moment où il avait voulu m'empoisonner, & vous faire étrangler, semblait avoir noyé ses vertus dans l'amour prodigieux qu'il avait pour la belle capricieuse. Il vint au temple le grand jour du feu sacré. Je le vis implorer les dieux pour *Missouff* aux pieds de la statue où j'étais renfermée. J'élevai la voix : je lui criai : *Les dieux refusent les vœux d'un roi devenu tiran, qui a voulu faire mourir une femme raisonnable, pour épouser une extravagante.* *Moabdar* fut confondu de ces paroles au point

que

que sa tête se troubla. L'oracle que j'avais rendu, & la tyrannie de *Missouff* suffisaient pour lui faire perdre le jugement. Il devint fou en peu de jours.

Sa folie, qui parut un châtiment du ciel, fut le signal de la révolte. On se souleva, on courut aux armes. Babylone, si longtems plongée dans une molleſſe oisive, devint le théatre d'une guerre civile affreuse. On me tira du creux de ma statue, & on me mit à la tête d'un parti. *Cador* courut à Memphis, pour vous ramener à Babylone. Le prince d'Hircanie apprenant ces funestes nouvelles, revint avec son armée faire un troisiéme parti dans la Chaldée. Il attaqua le roi, qui courut au-devant de lui, avec son extravagante Egyptienne. *Moabdar* mourut percé de coups. *Missouff* tomba aux mains du vainqueur. Mon malheur voulut que je fusse prise moi-même par un parti Hircanien, & qu'on me menât devant le prince préciſément dans le tems qu'on lui amenait *Missouff*. Vous serez flaté, sans doute, en aprenant que le prince me trouva plus belle que l'Egyptienne; mais vous serez fâché d'aprendre qu'il me destina à son serrail. Il me dit fort résolument, que dès qu'il aurait fini une expédition militaire qu'il allait exécuter, il viendrait à moi. Jugez de ma douleur. Mes liens avec *Moabdar* étaient rompus, je pouvais être à *Zadig*, & je tombais dans les chaines d'un barbare. Je lui répondis avec toute la fierté que me donnait mon rang & mes sentimens. J'avais toujours entendu dire que le ciel attachait

chait aux personnes de ma sorte un caractère de grandeur, qui, d'un mot & d'un coup d'œil faisait rentrer dans l'abaissement du plus profond respect les téméraires qui osaient s'en écarter. Je parlai en reine; mais je fus traitée en demoiselle suivante. L'Hircanien, sans daigner seulement m'adresser la parole, dit à son eunuque noir, que j'étais une impertinente, mais qu'il me trouvait jolie. Il lui ordonna d'avoir soin de moi, & de me mettre au régime des favorites, afin de me rafraichir le teint & de me rendre plus digne de ses faveurs, pour le jour où il aurait la commodité de m'en honorer. Je lui dis que je me tuerais, il répliqua en riant, qu'on ne se tuait point, qu'il était fait à ces façons-là; & me quitta comme un homme qui vient de mettre un perroquet dans sa ménagerie. Quel état pour la première reine de l'univers, & je dirai plus, pour un cœur qui était à *Zadig!*

A ces paroles il se jetta à ses genoux, & les baigna de larmes. *Astarté* le releva tendrement, & elle continua ainsi: Je me voyais au pouvoir d'un barbare, & rivale d'une folle avec qui j'étais renfermée. Elle me raconta son avanture d'Egypte. Je jugeai par les traits dont elle vous peignait, par le tems, par le dromadaire sur lequel vous étiez monté, par toutes les circonstances, que c'était *Zadig* qui avait combattu pour elle. Je ne doutai pas que vous ne fussiez à Memphis; je pris la résolution de m'y retirer. Belle *Missouff*, lui dis-je, vous êtes beaucoup plus plaisante que moi, vous divertirez

rez bien mieux que moi le prince d'Hircanie. Facilitez-moi les moyens de me sauver; vous régnerez seule, vous me rendrez heureuse, en vous débarrassant d'une rivale. *Missouff* concerta avec moi les moyens de ma fuite. Je partis donc secrettement avec une esclave Egyptienne.

J'étais déja près de l'Arabie, lorsqu'un fameux voleur nommé *Arbogad*, m'enleva, & me vendit à des marchands, qui m'ont amenée dans ce château, où demeure le seigneur *Ogul*. Il m'a achetée sans savoir qui j'étais. C'est un homme voluptueux, qui ne cherche qu'à faire grande chère, & qui croit que DIEU l'a mis au monde pour tenir table. Il est d'un embonpoint excessif, qui est toujours prêt à le suffoquer. Son médecin, qui n'a que peu de crédit auprès de lui quand il digère bien, le gouverne despotiquement quand il a trop mangé. Il lui a persuadé qu'il le guérirait avec un basilic cuit dans de l'eau rose. Le seigneur *Ogul* a promis sa main à celle de ses esclaves qui lui aporterait un basilic. Vous voyez que je les laisse s'empresser à mériter cet honneur, & je n'ai jamais eu moins d'envie de trouver ce basilic, que depuis que le ciel a permis que je vous revisse.

Alors *Astarté* & *Zadig* se dirent tout ce que des sentimens longtems retenus, tout ce que leurs malheurs & leurs amours pouvaient inspirer aux cœurs les plus nobles & les plus passionnés; & les génies qui présidents à l'amour, portèrent leurs paroles jusqu'à la sphère de *Vénus*.

Les femmes rentrèrent chez *Ogul*, sans avoir rien trouvé. *Zadig* se fit présenter à lui, & lui parla en ces termes: Que la santé immortelle descende du ciel pour avoir soin de tous vos jours! Je suis médecin; j'ai accouru vers vous sur le bruit de votre maladie, & je vous ai aporté un basilic cuit dans de l'eau-rose. Ce n'est pas que je prétende vous épouser. Je ne vous demande que la liberté d'une jeune esclave de Babylone, que vous avez depuis quelques jours; & je consens de rester en esclavage à sa place, si je n'ai pas le bonheur de guérir le magnifique seigneur *Ogul*.

La proposition fut acceptée. *Astarté* partit pour Babylone avec le domestique de *Zadig*, en lui promettant de lui envoyer incessamment un courier, pour l'instruire de tout ce qui se serait passé. Leurs adieux furent aussi tendres que l'avait été leur reconnaissance. Le moment où l'on se retrouve, & celui où l'on se sépare, sont les deux plus grandes époques de la vie, comme dit le grand livre du *Zend*. *Zadig* aimait la reine autant qu'il le jurait, & la reine aimait *Zadig* plus qu'elle ne lui disait.

Cependant *Zadig* parla ainsi à *Ogul*: Seigneur, on ne mange point mon basilic, toute sa vertu doit entrer chez vous par les pores. Je l'ai mis dans un petit outre bien enflé & couvert d'une peau fine: il faut que vous pousiez cet outre de toute votre force, & que je vous le renvoye à plusieurs reprises; & en peu de jours de régime vous verrez ce que peut mon art. *Ogul* dès le premier jour fut tout essoufflé, & crut qu'il mour-

mourrait de fatigue. Le second il fut moins fatigué, & dormit mieux. En huit jours il recouvra toute la force, la santé, la légéreté & la gayeté de ses plus brillantes années. Vous avez joué au ballon, & vous avez été sobre, lui dit *Zadig* : aprenez qu'il n'y a point de basilic dans la nature, qu'on se porte toujours bien avec de la sobriété & de l'exercice, & que l'art de faire subsister ensemble l'intempérance & la santé, est un art aussi chimérique que la pierre philosophale, l'astrologie judiciaire, & la théologie des mages.

Le premier médecin d'*Ogul*, sentant combien cet homme était dangereux pour la médecine, s'unit avec l'apoticaire du corps pour envoyer *Zadig* chercher des basilics dans l'autre monde. Ainsi après avoir été toujours puni pour avoir bien fait, il était prêt de périr pour avoir guéri un seigneur gourmand. On l'invita à un excellent diner. Il devait être empoisonné au second service ; mais il reçut un courier de la belle *Astarté* au premier. Il quitta la table, & partit. Quand on est aimé d'une belle femme, dit le grand *Zoroastre*, on se tire toujours d'affaire dans ce monde.

Les Combats.

LA reine avait été reçûe à Babylone avec les transports qu'on a toujours pour une belle princesse qui a été malheureuse. Babylone alors paraissait être plus tranquille. Le prince d'Hircanie avait été tué dans un combat. Les Babyloniens vainqueurs déclarerent qu'*Astarté* épouserait celui qu'on choisirait pour souverain. On ne voulut point que la première place du monde, qui serait celle de mari d'*Astarté*, & de roi de Babylone, dépendît des intrigues & des cabales. On jura de reconnaître pour roi le plus vaillant & le plus sage. Une grande lice, bordée d'amphithéâtres magnifiquement ornés, fut formée à quelques lieues de la ville. Les combattans devaient s'y rendre armés de toutes piéces. Chacun d'eux avait derrière les amphithéatres un apartement séparé, où il ne devait être vû ni connu de personne. Il falait courir quatre lances. Ceux qui seraient assez heureux pour vaincre quatre chevaliers, devaient combattre ensuite les uns contre les autres; de façon que celui qui resterait le dernier maître du champ, serait proclamé le vainqueur des jeux. Il devait revenir quatre jours après avec les mêmes armes, & expliquer les énigmes propofées par les mages. S'il n'expliquait point les énigmes, il n'était point roi, & il falait recommencer à courir des lances, jusqu'à ce qu'on trouvât un homme qui fût vainqueur dans ces deux combats;

car

car on voulait absolument pour roi le plus vaillant & le plus sage. La reine pendant tout ce tems devait être étroitement gardée : on lui permettait seulement d'assister aux jeux, couverte d'un voile ; mais on ne souffrait pas qu'elle parlât à aucun des prétendans, afin qu'il n'y eût ni faveur ni injustice.

Voilà ce qu'*Astarté* faisait savoir à son amant, espérant qu'il montrerait pour elle plus de valeur & d'esprit que personne. Il partit, & pria *Vénus* de fortifier son courage, & d'éclairer son esprit. Il arriva sur le rivage de l'Euphrate, la veille de ce grand jour. Il fit inscrire sa devise parmi celles des combattans, en cachant son visage & son nom, comme la loi l'ordonnait ; & alla se reposer dans l'apartement qui lui échut par le sort. Son ami *Cador* qui était revenu à Babylone, après l'avoir inutilement cherché en Egypte, fit porter dans sa loge une armure complette, que la reine lui envoyait. Il lui fit amener aussi de sa part le plus beau cheval de Perse. *Zadig* reconnut *Astarté* à ces présens : son courage & son amour en prirent de nouvelles forces & de nouvelles espérances.

Le lendemain la reine étant venue se placer sous un dais de pierreries, & les amphithéâtres étant remplis de toutes les dames & de tous les ordres de Babylone, les combattans parurent dans le cirque. Chacun d'eux vint mettre sa devise aux pieds du grand-mage. On tira au sort les devises ; celle de *Zadig* fut la dernière. Le premier qui s'avança était un seigneur très-riche, nommé *Itobad*, fort vain, peu

courageux, très-mal-adroit, & sans esprit. Ses domestiques l'avaient persuadé, qu'un homme comme lui devait être roi : il leur avait répondu : Un homme comme moi doit régner ; ainsi on l'avait armé de pied en cap. Il portait une armure d'or émaillée de verd, un panache verd, une lance ornée de rubans verds. On s'aperçut d'abord à la manière dont *Itobad* gouvernait son cheval, que ce n'était pas un homme comme lui à qui le ciel réservait le sceptre de Babylone. Le premier cavalier qui courut contre lui le désarçonna ; le second le renversa sur la croupe de son cheval, les deux jambes en l'air, & les bras étendus. *Itobad* se remit, mais de si mauvaise grace, que tout l'amphithéâtre se mit à rire. Un troisiéme ne daigna pas se servir de sa lance ; mais en lui faisant une passe, il le prit par la jambe droite, & lui faisant faire un demi-tour, il le fit tomber sur le sable : les écuyers des jeux accoururent à lui en riant, & le remirent en selle. Le quatriéme combattant le prend par la jambe gauche, & le fait tomber de l'autre côté. On le conduisit avec des huées à sa loge, où il devait passer la nuit selon la loi ; & il disait en marchant à peine : Quelle avanture pour un homme comme moi !

Les autres chevaliers s'acquittèrent mieux de leur devoir. Il y en eut qui vainquirent deux combattans de suite ; quelques-uns allèrent jusqu'à trois. Il n'y eut que le prince *Otame* qui en vainquit quatre. Enfin *Zadig* combattit à son tour : il désarçonna quatre cavaliers de suite

avec

avec toute la grace poſſible. Il falut donc voir qui ſerait vainqueur d'*Otame* où de *Zadig*. Le premier portait des armes bleues & or, avec un panache de même ; celles de *Zadig* étaient blanches. Tous les vœux ſe partageaient entre le cavalier bleu & le cavalier blanc. La reine à qui le cœur palpitait, faiſait des prières au ciel pour la couleur blanche.

Les deux champions firent des paſſes & des voltes avec tant d'agilité, ils ſe donnèrent de ſi beaux coups de lance, ils étaient ſi fermes ſur leurs arçons, que tout le monde, hors la reine, ſouhaitait qu'il y eût deux rois dans Babylone. Enfin leurs chevaux étant laſſés, & leurs lances rompues, *Zadig* uſa de cette adreſſe : il paſſe derrière le prince bleu, s'élance ſur la croupe de ſon cheval, le prend par le milieu du corps, le jette à terre, ſe met en ſelle à ſa place, & caracolle autour d'*Otame* étendu ſur la place. Tout l'amphithéâtre crie, Victoire au cavalier blanc. *Otame* indigné ſe relève, tire ſon épée ; *Zadig* ſaute de cheval le ſabre à la main. Les voilà tous deux ſur l'arène, livrant un nouveau combat, où la force & l'agilité triomphent tour-à-tour. Les plumes de leur caſque, les cloux de leurs braſſards, les mailles de leur armure ſautent au loin ſous mille coups précipités. Ils frappent de pointe & de taille, à droite, à gauche, ſur la tête, ſur la poitrine ; ils reculent, ils avancent, ils ſe meſurent, ils ſe rejoignent, ils ſe ſaiſiſſent, ils ſe replient comme des ſerpens, ils s'attaquent comme des lions ; le feu jaillit à tout moment des coups qu'ils

qu'ils se portent. Enfin *Zadig* ayant un moment repris ses esprits, s'arrête, fait une feinte, passe sur *Otame*, le fait tomber, le désarme, & *Otame* s'écrie: O chevalier blanc! c'est vous qui devez régner sur Babylone. La reine était au comble de la joie. On reconduisit le chevalier bleu & le chevalier blanc chacun à leur loge, ainsi que tous les autres, selon ce qui était porté par la loi. Des muets vinrent les servir, & leur aporter à manger. On peut juger si le petit muet de la reine ne fut pas celui qui servit *Zadig*. Ensuite on les laissa dormir seuls jusqu'au lendemain matin, tems où le vainqueur devait aporter sa devise au grand mage, pour la confronter & se faire reconnaître.

Zadig dormit, quoiqu'amoureux, tant il était fatigué. *Itobad* qui était couché auprès de lui, ne dormit point. Il se leva pendant la nuit, entra dans sa loge, prit les armes blanches de *Zadig* avec sa devise, & mit son armure verte à la place. Le point du jour étant venu, il alla fiérement au grand mage déclarer qu'un homme comme lui était vainqueur. On ne s'y attendait pas; mais il fut proclamé, pendant que *Zadig* dormait encore. *Astarté* surprise, & le desespoir dans le cœur, s'en retourna dans Babylone. Tout l'amphithéâtre était déja presque vuide, lorsque *Zadig* s'éveilla; il chercha ses armes, & ne trouva que cette armure verte. Il était obligé de s'en couvrir, n'ayant rien autre chose auprès de lui. Etonné & indigné, il les endosse avec fureur: il avance dans cet équipage.

Tout

Tout ce qui était encor sur l'amphithéâtre & dans le cirque, le reçut avec des huées. On l'entourait, on lui insultait en face. Jamais homme n'essuya des mortifications si humiliantes. La patience lui échapa; il écarta à coups de sabre la populace qui osait l'outrager; mais il ne savait quel parti prendre. Il ne pouvait voir la reine, il ne pouvait reclamer l'armure blanche qu'elle lui avait envoyée, c'eût été la compromettre: ainsi tandis qu'elle était plongée dans la douleur, il était pénétré de fureur & d'inquiétude. Il se promenait sur les bords de l'Euphrate, persuadé que son étoile le destinait à être malheureux sans ressource, repassant dans son esprit toutes ses disgraces, depuis l'avanture de la femme qui haïssait les borgnes, jusqu'à celle de son armure. Voilà ce que c'est, disait-il, de m'être éveillé trop tard; si javais moins dormi, je serais roi de Babylone, je posséderais *Astarté*. Les sciences, les mœurs, le courage n'ont donc jamais servi qu'à mon infortune. Il lui échapa enfin de murmurer contre la Providence, & il fut tenté de croire que tout était gouverné par une destinée cruelle qui oprimait les bons & qui faisait prospérer les chevaliers verds. Un de ses chagrins était de porter cette armure verte, qui lui avait attiré tant de huées. Un marchand passa, il la lui vendit à vil prix, & prit du marchand une robe & un bonnet long. Dans cet équipage, il côtoyait l'Euphrate, rempli de déseſpoir, & accusant en secret la Providence qui le persécutait toujours.

L'Hermite.

IL rencontra en marchant un hermite, dont la barbe blanche & vénérable lui descendait jusqu'à la ceinture. Il tenait en main un livre, qu'il lisait atentivement. *Zadig* s'arrêta, & lui fit une profonde inclination. L'hermite le salua d'un air si noble & si doux, que *Zadig* eut la curiosité de l'entretenir. Il lui demanda quel livre il lisait : C'est le livre des destinées, dit l'hermite, voulez-vous en lire quelque chose ? Il mit le livre dans les mains de *Zadig*, qui, tout instruit qu'il était dans plusieurs langues, ne put déchiffrer un seul caractere du livre. Cela redoubla encor sa curiosité. Vous me paraissez bien chagrin, lui dit ce bon père. Hélas ! que j'en ai sujet ! dit *Zadig*. Si vous permettez que je vous accompagne, repartit le vieillard, peut-être vous serai-je utile : J'ai quelquefois répandu des sentimens de consolation dans l'ame des malheureux. *Zadig* se sentit du respect pour l'air, pour la barbe, & pour le livre de l'hermite. Il lui trouva dans la conversation des lumières supérieures. L'hermite parlait de la destinée, de la justice, de la morale, du souverain bien, de la faiblesse humaine, des vertus & des vices, avec une éloquence si vive & si touchante, que *Zadig* se sentit entraîné vers lui par un charme invincible. Il le pria avec instance de ne le point quitter, jusqu'à ce qu'ils

qu'ils fussent de retour à Babylone. Je vous demande moi-même cette grace, lui dit le vieillard; jurez-moi par *Orosmade*, que vous ne vous séparerez point de moi d'ici à quelques jours, quelque chose que je fasse. *Zadig* jura, & ils partirent ensemble.

Les deux voyageurs arrivèrent le soir à un château superbe. L'hermite demanda l'hospitalité pour lui & pour le jeune homme qui l'accompagnait. Le portier qu'on aurait pris pour un grand seigneur, les introduisit avec une espèce de bonté dédaigneuse. On les présenta à un principal domestique, qui leur fit voir les apartemens magnifiques du maître. Ils furent admis à sa table au bas bout, sans que le seigneur du château les honorât d'un regard; mais ils furent servis comme les autres, avec délicatesse & profusion. On leur donna ensuite à laver dans un bassin d'or garni d'émeraudes & de rubis. On les mena coucher dans un bel apartement, & le lendemain matin un domestique leur aporta à chacun une piéce d'or, après quoi on les congédia.

Le maître de la maison, dit *Zadig* en chemin, me parait être un homme généreux, quoiqu'un peu fier; il exerce noblement l'hospitalité. En disant ces paroles, il aperçut qu'une espèce de poche très-large que portait l'hermite paraissait tendue & enflée: il y vit le bassin d'or garni de pierreries, que celui-ci avait volé. Il n'osa d'abord en rien témoigner; mais il était dans une étrange surprise.

Vers le midi l'hermite se présenta à la porte d'une

d'une maison très-petite, où logeait un riche avare ; il y demanda l'hospitalité pour quelques heures. Un vieux valet mal habillé le reçut d'un ton rude, & fit entrer l'hermite & *Zadig* dans l'écurie, où on leur donna quelques olives pourries, de mauvais pain & de la bière gâtée. L'hermite but & mangea d'un air aussi content que la veille ; puis s'adressant à ce vieux valet, qui les observait tous deux pour voir s'ils ne volaient rien, & qui les pressait de partir, il lui donna les deux piéces d'or qu'il avait reçûes le matin, & le remercia de toutes ses attentions. Je vous prie, ajouta-t-il, faites-moi parler à votre maître. Le valet étonné introduisit les deux voyageurs : Magnifique seigneur, dit l'hermite, je ne puis que vous rendre de très-humbles graces, de la manière noble dont vous nous avez reçus. Daignez accepter ce bassin d'or, comme un faible gage de ma reconnaissance. L'avare fut prêt de tomber à la renverse. L'hermite ne lui donna pas le tems de revenir de son saisissement, il partit au plus vîte avec son jeune voyageur. Mon père, lui dit *Zadig*, qu'est-ce que tout ce que je vois? Vous ne me paraissez ressembler en rien aux autres hommes : vous volez un bassin d'or garni de pierreries à un seigneur qui vous reçoit magnifiquement, & vous le donnez à un avare qui vous traite avec indignité. Mon fils, répondit le vieillard, cet homme magnifique, qui ne reçoit les étrangers que par vanité, & pour faire admirer ses richesses, deviendra plus sage ; l'avare aprendra

à exercer l'hospitalité : ne vous étonnez de rien, & suivez-moi. *Zadig* ne savait encor s'il avait affaire au plus fou ou au plus sage de tous les hommes ; mais l'hermite parlait avec tant d'ascendant, que *Zadig*, lié d'ailleurs par son serment, ne put s'empêcher de le suivre.

Ils arrivèrent le soir à une maison agréablement bâtie, mais simple, où rien ne sentait ni la prodigalité, ni l'avarice. Le maître était un philosophe retiré du monde, qui cultivait en paix la sagesse & la vertu, & qui cependant ne s'ennuyait pas. Il s'était plû à bâtir cette retraite, dans laquelle il recevait les étrangers, avec une noblesse qui n'avait rien de l'ostentation. Il alla lui-même au devant des deux voyageurs, qu'il fit reposer d'abord dans un apartement commode. Quelque tems après il les vint prendre lui-même, pour les inviter à un repas propre & bien entendu, pendant lequel il parla avec discrétion des dernières révolutions de Babylone. Il parut sincérement attaché à la reine, & souhaita que *Zadig* eût paru dans la lice pour disputer la couronne : mais les hommes, ajoûta-t-il, ne méritent pas d'avoir un roi comme *Zadig*. Celui-ci rougissait, & sentait redoubler ses douleurs. On convint dans la conversation, que les choses de ce monde n'allaient pas toujours au gré des plus sages. L'hermite soutint toujours qu'on ne connaissait pas les voyes de la Providence, & que les hommes avaient tort de juger d'un tout, dont ils n'apercevaient que la plus petite partie.

On parla des passions : Ah ! qu'elles sont funestes ! disait *Zadig*. Ce sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau, repartit l'hermite : elles le submergent quelquefois ; mais sans elles il ne pourrait voguer. La bile rend colère & malade ; mais sans la bile l'homme ne saurait vivre. Tout est dangereux ici-bas, & tout est nécessaire.

On parla de plaisir, & l'hermite prouva que c'est un présent de la Divinité ; car, dit-il, l'homme ne peut se donner ni sensation ni idées, il reçoit tout ; la peine & le plaisir lui viennent d'ailleurs comme son être.

Zadig admirait comment un homme, qui avait fait des choses si extravagantes, pouvait raisonner si bien. Enfin, après un entretien aussi instructif qu'agréable, l'hôte reconduisit ses deux voyageurs dans leur apartement, en bénissant le ciel qui lui avait envoyé deux hommes si sages & si vertueux. Il leur offrit de l'argent d'une manière aisée & noble qui ne pouvait déplaire. L'Hermite le refusa, & lui dit qu'il prenait congé de lui, comptant partir pour Babylone avant le jour. Leur séparation fut tendre ; *Zadig* surtout se sentait plein d'estime & d'inclination pour un homme si aimable.

Quand l'hermite & lui furent dans leur appartement, ils firent longtems l'éloge de leur hôte. Le vieillard au point du jour éveilla son camarade. Il faut partir, dit-il ; mais tandis que tout le monde dort encor, je veux laisser à cet homme un témoignage de mon estime & de mon affection. En disant ces mots,

il

il prit un flambeau, & mit le feu à la maison. *Zadig* épouvanté jetta des cris, & voulut l'empêcher de commettre une action si affreuse. L'hermite l'entraînait par une force supérieure; la maison était enflammée. L'hermite, qui était déja assez loin avec son compagnon, la regardait brûler tranquillement. Dieu merci, dit-il, voilà la maison de mon cher hôte détruite de fond en comble! l'heureux homme! A ces mots *Zadig* fut tenté à la fois d'éclater de rire, de dire des injures au révérend père, de le battre, & de s'enfuir. Mais il ne fit rien de tout cela, & toujours subjugué par l'ascendant de l'hermite, il le suivit, malgré lui, à la dernière couchée.

Ce fut chez une veuve charitable & vertueuse, qui avait un neveu de quatorze ans, plein d'agrémens, & son unique espérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de sa maison. Le lendemain elle ordonna à son neveu d'accompagner les voyageurs jusqu'à un pont, qui étant rompu depuis peu, était devenu un passage dangereux. Le jeune homme empressé marche au-devant d'eux. Quand ils furent sur le pont, Venez, dit l'hermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaissance à votre tante. Il le prend alors par les cheveux, & le jette dans la rivière. L'enfant tombe, reparait un moment sur l'eau, & est engouffré dans le torrent. O monstre! ô le plus scélérat de tous les hommes! s'écria *Zadig*. Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'hermite en l'interrompant: apprenez que sous les ruines

nes de cette maison où la Providence a mis le feu, le maître a trouvé un trésor immense : apprenez que ce jeune homme, dont la Providence a tordu le cou, aurait assassiné sa tante dans un an, & vous dans deux. Qui te l'a dit, barbare ? cria *Zadig* : & quand tu aurais lu cet événement dans ton livre des destinées, t'est-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal ?

Tandis que le Babylonien parlait, il aperçut que le vieillard n'avait plus de barbe, que son visage prenait les traits de la jeunesse. Son habit d'hermite disparut ; quatre belles ailes couvraient un corps majestueux & resplendissant de lumière. O envoyé du ciel ! ô ange divin ! s'écria *Zadig* en se prosternant, tu es donc descendu de l'empirée, pour apprendre à un faible mortel à se soumettre aux ordres éternels. Les hommes, dit l'ange *Jesrad*, jugent de tout sans rien connaître : tu étais celui de tous les hommes qui méritait le plus d'être éclairé. *Zadig* lui demanda la permission de parler. Je me défie de moi-même, dit-il ; mais oserai-je te prier de m'éclaircir un doute : Ne vaudrait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant, & l'avoir rendu vertueux, que de le noyer ? *Jesrad* reprit : S'il avait été vertueux, & s'il eût vécu, son destin était d'être assassiné lui-même, avec la femme qu'il devait épouser, & le fils qui en devait naître. Mais quoi ? dit *Zadig*, il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes & des malheurs, & les malheurs tombent sur les gens de bien ! Les méchans, répondit *Jesrad*, sont toujours mal-

heu-

heureux: ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, & il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien. Mais, dit *Zadig*, s'il n'y avait que du bien, & point de mal? Alors, reprit *Jesrad*, cette terre serait une autre terre; l'enchainement des événemens serait un autre ordre de sagesse; & cet autre ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Etre suprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense. Il n'y a ni deux feuilles d'arbres sur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui soient semblables; & tout ce que tu vois sur le petit atome où tu es né, devait être dans sa place & dans son tems fixe, selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout. Les hommes pensent que cet enfant qui vient de périr, est tombé dans l'eau par hazard, que c'est par un même hazard que cette maison est brûlée: mais il n'y a point de hazard; tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance. Souvien-toi de ce pêcheur, qui se croyait le plus malheureux de tous les hommes. *Orosmade* t'a envoyé pour changer sa destinée. Faible mortel, cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer. Mais, dit *Zadig*.... Comme il disait *Mais*, l'ange prenait déja son vol vers la dixiéme sphère. *Zadig* à genoux adora la Providence, & se soumit. L'ange lui cria du haut des airs: Pren ton chemin vers Babylone.

Les Enigmes.

Zadig hors de lui-même, & comme un homme auprès de qui est tombé le tonnerre, marchait au hazard. Il entra dans Babylone le jour où ceux qui avaient combattu dans la lice, étaient déja assemblés dans le grand vestibule du palais, pour expliquer les énigmes, & pour répondre aux questions du grand-mage. Tous les chevaliers étaient arrivés, excepté l'armure verte. Dès que *Zadig* parut dans la ville, le peuple s'assembla autour de lui; les yeux ne se rassasiaient point de le voir, les bouches de le bénir, les cœurs de lui souhaiter l'empire. L'envieux le vit passer, frémit & se détourna. Le peuple le porta jusqu'au lieu de l'assemblée. La reine, à qui on apprit son arrivée, fut en proie à l'agitation de la crainte & de l'espérance; l'inquiétude la dévorait; elle ne pouvait comprendre, ni pourquoi *Zadig* était sans armes, ni comment *Itobad* portait l'armure blanche. Un murmure confus s'éleva à la vue de *Zadig*. On était surpris & charmé de le revoir; mais il n'était permis qu'aux chevaliers qui avaient combattu, de paraître dans l'assemblée.

J'ai combattu comme un autre, dit-il; mais un autre porte ici mes armes; & en attendant que j'aye l'honneur de le prouver, je demande la permission de me présenter pour expliquer les énigmes. On alla aux voix: sa réputation de probité

bité était encor si fortement imprimée dans les esprits, qu'on ne balança pas à l'admettre.

Le grand-mage proposa d'abord cette question: Quelle est de toutes les choses du monde la plus longue & la plus courte, la plus prompte & la plus lente, la plus divisible & la plus étendue, la plus négligée & la plus regrettée, sans qui rien ne se peut faire, qui dévore tout ce qui est petit, & qui vivifie tout ce qui est grand?

C'était à *Itobad* à parler: Il répondit qu'un homme comme lui n'entendait rien aux énigmes, & qu'il lui suffisait d'avoir vaincu à grands coups de lance. Les uns dirent que le mot de l'énigme était la fortune, d'autres la terre, d'autres la lumière. *Zadig* dit que c'était le tems: Rien n'est plus long, ajouta-t-il, puisqu'il est la mesure de l'éternité; rien n'est plus court, puisqu'il manque à tous nos projets; rien n'est plus lent pour qui attend, rien de plus rapide pour qui jouït; il s'étend jusqu'à l'infini en grand, il se divise jusques dans l'infini en petit; tous les hommes le négligent, tous en regrettent la perte; rien ne se fait sans lui; il fait oublier tout ce qui est indigne de la postérité, & il immortalise les grandes choses. L'assemblée convint que *Zadig* avait raison.

On demanda ensuite: Quelle est la chose qu'on reçoit sans remercier, dont on jouït sans savoir comment, qu'on donne aux autres quand on ne sait où l'on en est, & qu'on perd sans s'en appercevoir?

Chacun dit son mot. *Zadig* devina seul que c'était la vie. Il expliqua toutes les autres énig-

mes avec la même facilité. *Itobad* disait toujours que rien n'était plus aisé, & qu'il en serait venu à bout tout aussi facilement, s'il avait voulu s'en donner la peine. On proposa des questions sur la justice, sur le souverain bien, sur l'art de régner. Les réponses de *Zadig* furent jugées les plus solides. C'est bien dommage, disait-on, qu'un si bon esprit soit un si mauvais cavalier.

Illustres seigneurs, dit *Zadig*, j'ai eu l'honneur de vaincre dans la lice. C'est-à moi qu'appartient l'armure blanche. Le seigneur *Itobad* s'en empara pendant mon sommeil : il jugea apparemment qu'elle lui siérait mieux que la verte. Je suis prêt de lui prouver d'abord devant vous, avec ma robe & mon épée, contre toute cette belle armure blanche qu'il m'a prise, que c'est moi qui ai eu l'honneur de vaincre le brave *Otame*.

Itobad accepta le défi avec la plus grande confiance. Il ne doutait pas qu'étant casqué, cuirassé, brassardé, il ne vînt aisément à bout d'un champion en bonnet de nuit & en robe de chambre. *Zadig* tira son épée, en saluant la reine, qui le regardait, pénétrée de joie & de crainte. *Itobad* tira la sienne, en ne saluant personne. Il s'avança sur *Zadig* comme un homme qui n'avait rien à craindre. Il était prêt à lui fendre la tête. *Zadig* sut parer le coup, en opposant ce qu'on appelle le fort de l'épée au faible de son adversaire, de façon que l'épée d'*Itobad* se rompit. Alors *Zadig* saisissant son ennemi au corps, le renversa par terre ; & lui portant la pointe

pointe de son épée au défaut de la cuirasse : Laissez-vous désarmer, dit-il, ou je vous tuë. *Itobad*, toujours surpris des disgraces qui arrivaient à un homme comme lui, laissa faire *Zadig*, qui lui ôta paisiblement son magnifique casque, sa superbe cuirasse, ses beaux brassards, ses brillans cuissards, s'en revêtit, & courut dans cet équipage se jetter aux genoux d'*Astarté*. *Cador* prouva aisément que l'armure appartenait à *Zadig*. Il fut reconnu roi d'un consentement unanime, & surtout de celui d'*Astarté*, qui goûtait, après tant d'adversités, la douceur de voir son amant digne aux yeux de l'univers d'être son époux. *Itobad* alla se faire appeller monseigneur dans sa maison. *Zadig* fut roi, & fut heureux. Il avait présent à l'esprit ce que lui avait dit l'ange *Jesrad*. Il se souvenait même du grain de sable devenu diamant. La reine & lui adorèrent la Providence. *Zadig* laissa la belle capricieuse *Missouf* courir le monde. Il envoya chercher le brigand *Arbogad*, auquel il donna un grade honorable dans son armée, avec promesse de l'avancer aux premières dignités, s'il se comportait en vrai guerrier, & de le faire pendre, s'il faisait le métier de brigand.

Sétoc fut appellé du fond de l'Arabie, avec la belle *Almona*, pour être à la tête du commerce de Babylone. *Cador* fut placé & chéri selon ses services : il fut l'ami du roi, & le roi fut alors le seul monarque de la terre qui eût un ami. Le petit muet ne fut pas oublié. On donna une belle maison au pêcheur. *Orcan* fut

condamné à lui payer une groſſe ſomme, & à lui rendre ſa femme ; mais le pêcheur devenu ſage, ne prit que l'argent.

Ni la belle *Semire* ne ſe conſolait d'avoir cru que *Zadig* ſerait borgne, ni *Azora* ne ceſſait de pleurer d'avoir voulu lui couper le nez. Il adoucit leurs douleurs par des préſens. L'envieux mourut de rage & de honte. L'empire jouït de la paix, de la gloire & de l'abondance : ce fut le plus beau ſiécle de la terre ; elle était gouvernée par la juſtice & par l'amour. On béniſſait *Zadig*, & *Zadig* béniſſait le ciel.

CHA

CHAPITRE SOIXANTE-CINQUIEME.

LE MONDE COMME IL VA,

VISION DE BABOUC,

écrite par lui-même.

PArmi les génies, qui préſident aux empires du monde, *Ituriel* tient un des premiers rangs, & il a le département de la haute Aſie. Il deſcendit un matin dans la demeure du Scythe *Babouc* ſur le rivage de l'Oxus, & lui dit; *Babouc*, les folies & les excès des Perſes ont attiré notre colère; il s'eſt tenu hier une aſſemblée des génies de la haute Aſie, pour ſavoir ſi on châtierait Perſépolis, ou ſi on la détruirait. Va dans cette ville, examine tout; tu reviendras m'en rendre un compte fidèle; & je me déterminerai, ſur ton rapport, à corriger la ville ou à l'exterminer. Mais, ſeigneur, dit humblement *Babouc*, je n'ai jamais été en Perſe; je n'y connais perſonne. Tant mieux, dit l'ange, tu ne ſeras point partial; tu as reçu du ciel le diſcernement, & j'y ajoute le don d'inſpirer la confiance; marche, regarde, écoute, obſerve, & ne crain rien; tu ſeras partout bien reçu.

Babouc monta ſur ſon chameau, & partit avec

avec ses serviteurs. Au bout de quelques journées il rencontra vers les plaines de Sennaar l'armée Persanne qui allait combattre l'armée Indienne. Il s'adressa d'abord à un soldat, qu'il trouva écarté. Il lui parla, & lui demanda, quel était le sujet de la guerre? Par tous les dieux, dit le soldat, je n'en sais rien. Ce n'est pas mon affaire; mon métier est de tuer & d'être tué pour gagner ma vie; il n'importe qui je serve. Je pourrais bien même dès demain passer dans le camp des Indiens, car on dit qu'ils donnent près d'une demi-dragme de cuivre par jour à leurs soldats de plus que nous n'en avons dans ce maudit service de Perse. Si vous voulez savoir pourquoi on se bat, parlez à mon capitaine.

Babouc ayant fait un petit présent au soldat, entra dans le camp. Il fit bientôt connaissance avec le capitaine, & lui demanda le sujet de la guerre. Comment voulez-vous que je le sache? dit le capitaine; & que m'importe ce beau sujet? J'habite à deux cent lieues de Persépolis; j'entens dire que la guerre est déclarée; j'abandonne aussi-tôt ma famille, & je vais chercher, selon notre coutume, la fortune ou la mort, attendu que je n'ai rien à faire. Mais vos camarades, dit *Babouc*, ne sont-ils pas un peu plus instruits que vous? Non, dit l'officier, il n'y a guères que nos principaux satrapes qui savent bien précisément pourquoi on s'égorge.

Babouc étonné s'introduisit chez les généraux; il entra dans leur familiarité. L'un d'eux lui dit

dit enfin : La cauſe de cette guerre qui déſole depuis vingt ans l'Aſie, vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perſe & un commis d'un bureau du grand roi des Indes. Il s'agiſſait d'un droit qui revenait à peu près à la trentiéme partie d'une darique. Le premier-miniſtre des Indes & le nôtre ſoutinrent dignement les droits de leurs maîtres. La querelle s'échauffa. On mit de part & d'autre en campagne une armée d'un million de ſoldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cent mille hommes. Les meurtres, les incendies, les ruines, les dévaſtations ſe multiplient; l'univers ſouffre, & l'acharnement continuë. Notre premier-miniſtre & celui des Indes proteſtent ſouvent, qu'ils n'agiſſent que pour le bonheur du genre-humain; & à chaque proteſtation il y a toujours quelque ville détruite & quelques provinces ravagées.

Le lendemain ſur un bruit qui ſe répandit que la paix allait être concluë, le général Perſan & le général Indien s'empreſſérent de donner bataille; elle fut ſanglante. *Babouc* en vit toutes les fautes & toutes les abominations; il fut témoin des manœuvres des principaux ſatrapes, qui firent ce qu'ils purent pour faire battre leur chef. Il vit des officiers tués par leurs propres troupes; il vit des ſoldats qui achevaient d'égorger leurs camarades expirans, pour leur arracher quelques lambeaux ſanglans, déchirés & couverts de fange. Il entra dans les hôpitaux où l'on tranſportait les bleſſés, dont la plûpart expiraient par

la

la négligence inhumaine de ceux même que le roi de Perse payait chérement pour les secourir. Sont-ce-là des hommes, s'écria *Babouc*, ou des bêtes féroces? Ah! je vois bien que Persépolis sera détruite.

Occupé de cette pensée, il passa dans le camp des Indiens; il y fut aussi-bien reçu que dans celui des Perses, selon ce qui lui avait été prédit; mais il y vit tous les mêmes excès qui l'avaient saisi d'horreur. Oh, oh, dit-il en lui-même, si l'ange *Ituriel* veut exterminer les Persans, il faut donc que l'ange des Indes détruise aussi les Indiens. S'étant ensuite informé plus en détail de ce qui s'était passé dans l'une & l'autre armée, il apprit des actions de générosité, de grandeur d'ame, d'humanité, qui l'étonnèrent & le ravirent. Inexplicables humains, s'écria-t-il, comment pouvez-vous réunir tant de bassesse & de grandeur, tant de vertus & de crimes?

Cependant la paix fut déclarée. Les chefs des deux armées, dont aucun n'avait remporté la victoire, mais qui pour leur seul intérêt avaient fait verser le sang de tant d'hommes leurs semblables, allèrent briguer dans leurs cours des récompenses. On célébra la paix dans des écrits publics, qui n'annonçaient que le retour de la vertu & de la félicité sur la terre. Dieu soit loué, dit *Babouc*; Persépolis sera le séjour de l'innocence épurée; elle ne sera point détruite, comme le voulaient ces vilains génies: courons sans tarder dans cette capitale de l'Asie.

* * * * * * * * * *

Il arriva dans cette ville immenſe par l'ancienne entrée, qui était toute barbare, & dont la ruſticité dégoutante offenſait les yeux. Toute cette partie de la ville ſe reſſentait du tems où elle avait été bâtie; car malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers eſſais ſont toujours groſſiers.

Babouc ſe mêla dans la foule d'un peuple compoſé de ce qu'il y avait de plus ſale & de plus laid dans les deux ſexes. Cette foule ſe précipitait d'un air hébété dans un enclos vaſte & ſombre. Au bourdonnement continuel, au mouvement qu'il y remarqua, à l'argent que quelques perſonnes donnaient à d'autres pour avoir droit de s'aſſeoir, il crut être dans un marché où l'on vendait des chaiſes de paille; mais bientôt voyant que pluſieurs femmes ſe mettaient à genoux, en faiſant ſemblant de regarder fixement devant elles, & en regardant les hommes de côté, il s'apperçut qu'il était dans un temple. Des voix aigres, rauques, ſauvages, diſcordantes, faiſaient retentir la voûte de ſons mal articulés, qui faiſaient le même effet que les voix des onagres quand elles répondent dans les plaines des Pictaves au cornet à bouquin qui les appelle. Il ſe bouchait les oreilles; mais il fut prêt de ſe boucher encor les yeux & le nez, quand il vit entrer dans ce temple des ouvriers avec des pinces

&

& des pêles. Ils remuèrent une large pierre, & jettèrent à droite & à gauche une terre dont s'exhalait une odeur empestée ; ensuite on vint poser un mort dans cette ouverture, & on remit la pierre par-dessus. Quoi, s'écria *Babouc*, ces peuples enterrent leurs morts dans les mêmes lieux où ils adorent la Divinité ? Quoi, leurs temples sont pavés de cadavres ? Je ne m'étonne plus de ces maladies pestilentielles qui désolent souvent Persépolis. La pourriture des morts, & celle de tant de vivans rassemblés & pressés dans le même lieu, est capable d'empoisonner le globe terrestre. Ah, la vilaine ville que Persépolis ! Apparemment que les anges veulent la détruire pour en rebâtir une plus belle, & pour la peupler d'habitans moins mal-propres & qui chantent mieux. La Providence peut avoir ses raisons ; laissons-la faire.

* * * * * * * * * *

Cependant le soleil approchait du haut de sa carrière. *Babouc* devait aller diner à l'autre bout de la ville chez une dame, pour laquelle son mari, officier de l'armée, lui avait donné des lettres. Il fit d'abord plusieurs tours dans Persépolis ; il vit d'autres temples mieux bâtis & mieux ornés, remplis d'un peuple poli, & retentissans d'une musique harmonieuse. Il remarqua des fontaines publiques, lesquelles quoique mal placées frappaient les yeux par leur beauté, des places où semblaient respirer en bron-

bronze les meilleurs rois qui avaient gouverné la Perse, d'autres places où il entendait le peuple s'écrier; Quand verrons-nous ici le maître que nous chérissons? Il admira les ponts magnifiques élevés sur le fleuve, les quais superbes & commodes, les palais bâtis à droite & à gauche, une maison immense, où des milliers de vieux soldats blessés & vainqueurs rendaient chaque jour grace au DIEU des armées. Il entra enfin chez la dame, qui l'attendait à dîner avec une compagnie d'honnêtes gens. La maison était propre & ornée, le repas délicieux, la dame jeune, belle, spirituelle, engageante, la compagnie digne d'elle; & *Babouc* disait en lui-même à tout moment: L'ange *Ituriel* se moque du monde de vouloir détruire une ville si charmante.

* * * * * * * * * *

Cependant il s'apperçut que la dame, qui avait commencé par lui demander tendrement des nouvelles de son mari, parlait plus tendrement encor sur la fin du repas à un jeune mage. Il vit un magistrat qui en présence de sa femme pressait avec vivacité une veuve, & cette veuve indulgente avait une main passée autour du cou du magistrat, tandis qu'elle tendait l'autre à un jeune citoyen très-beau & très-modeste. La femme du magistrat se leva de table la première, pour aller entretenir dans un cabinet voisin son directeur, qui arrivait trop tard, qu'on avait attendu à dîner; & le directeur,

recteur, homme éloquent, lui parla dans ce cabinet avec tant de véhémence & d'onction, que la dame avait, quand elle revint, les yeux humides, les joues enflammées, la démarche mal assurée, la parole tremblante.

Alors *Babouc* commença à craindre que le génie *Ituriel* n'eût raison. Le talent qu'il avait d'attirer la confiance le mit dès le jour même dans les secrets de la dame; elle lui confia son goût pour le jeune mage, & l'assura que dans toutes les maisons de Persépolis il trouverait l'équivalent de ce qu'il avait vû dans la sienne. *Babouc* conclut qu'une telle société ne pouvait subsister; que la jalousie, la discorde, la vengeance devaient désoler toutes les maisons; que les larmes & le sang devaient couler tous les jours; que certainement les maris tueraient les galants de leurs femmes, ou en seraient tués; & qu'enfin *Ituriel* faisait fort bien de détruire tout d'un coup une ville abandonnée à de continuels désastres.

* * * * * * * * * *

Il était plongé dans ces idées funestes, quand il se présenta à la porte un homme grave en manteau noir, qui demanda humblement à parler au jeune magistrat. Celui-ci sans se lever, sans le regarder, lui donna fièrement & d'un air distrait quelques papiers, & le congédia. *Babouc* demanda quel était cet homme. La maîtresse de la maison lui dit tout bas; C'est un des meilleurs avocats de la ville; il y a cinquante

quante ans qu'il étudie les loix. Monsieur, qui n'a que vingt-cinq ans, & qui est satrape de loi depuis deux jours, lui donne à faire l'extrait d'un procès qu'il doit juger, qu'il n'a pas encor examiné. Ce jeune étourdi fait sagement, dit *Babouc*, de demander conseil à un vieillard; mais pourquoi n'est ce pas ce vieillard qui est juge? Vous vous moquez, lui dit-on, jamais ceux qui ont vieilli dans les emplois laborieux & subalternes ne parviennent aux dignités. Ce jeune homme a une grande charge, parce que son père est riche, & qu'ici le droit de rendre la justice s'achète comme une métairie. O mœurs! ô malheureuse ville! s'écria *Babouc*, voilà le comble du désordre; sans doute ceux qui ont ainsi acheté le droit de juger, vendent leurs jugemens; je ne vois ici que des abîmes d'iniquité.

Comme il marquait ainsi sa douleur & sa surprise, un jeune guerrier, qui était revenu ce jour même de l'armée, lui dit; Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on achète les emplois de la robe? J'ai bien acheté moi le droit d'affronter la mort à la tête de deux mille hommes que je commande; il m'en a coûté quarante mille dariques d'or cette année, pour coucher sur la terre trente nuits de suite en habit rouge, & pour recevoir ensuite deux bons coups de fléche dont je me sens encore. Si je me ruïne pour servir l'empereur Persan que je n'ai jamais vû, Mr. le satrape de robe peut bien payer quelque chose, pour avoir le plaisir de donner audience à des plaideurs. *Babouc* indigné ne put s'empêcher de condamner dans

son cœur un pays où l'on mettait à l'encan les dignités de la paix & de la guerre ; il conclut précipitamment que l'on y devait ignorer absolument la guerre & les loix, & que quand même *Ituriel* n'exterminerait pas ces peuples, ils périraient par leur détestable administration.

Sa mauvaise opinion augmenta encor à l'arrivée d'un gros homme, qui ayant salué très familiérement toute la compagnie s'aprocha du jeune officier, & lui dit ; Je ne peux vous prêter que cinquante mille dariques d'or, car en vérité les douanes de l'empire ne m'en ont raporté que trois cent mille cette année. *Babouc* s'informa quel était cet homme qui se plaignait de gagner si peu ; il aprit qu'il y avait dans Persépolis quarante rois plébéiens, qui tenaient à bail l'empire de Perse, & qui en rendaient quelque chose au monarque.

* * * * * * * * *

Après dîner il alla dans un des plus superbes temples de la ville ; il s'assit au milieu d'une troupe de femmes & d'hommes qui étaient venus là pour passer le tems. Un mage parut dans une machine élevée, qui parla longtems du vice & de la vertu. Ce mage divisa en plusieurs parties ce qui n'avait nul besoin d'être divisé ; il prouva méthodiquement tout ce qui était clair, il enseigna tout ce qu'on savait. Il se passionna froidement, & sortit suant & hors d'haleine. Toute l'assemblée alors se réveilla, & crut

crut avoir assisté à une instruction. *Babouc* dit ; Voilà un homme qui a fait de son mieux pour ennuyer deux ou trois cent de ses concitoyens ; mais son intention était bonne, & il n'y a pas là de quoi détruire Persépolis.

Au sortir de cette assemblée on le mena voir une fête publique qu'on donnait tous les jours de l'année ; c'était dans une espèce de basilique, au fond de laquelle on voyait un palais. Les plus belles citoyennes de Persépolis, les plus considérables satrapes rangés avec ordre, formaient un spectacle si beau, que *Babouc* crut d'abord que c'était là toute la fête. Deux ou trois personnes qui paraissaient des rois & des reines parurent bientôt dans le vestibule de ce palais ; leur langage était très-différent de celui du peuple, il était mesuré, harmonieux & sublime. Personne ne dormait, on écoutait dans un profond silence, qui n'était interrompu que par les témoignages de la sensibilité & de l'admiration publique. Le devoir des rois, l'amour de la vertu, les dangers des passions étaient exprimés par des traits si vifs & si touchans, que *Babouc* versa des larmes. Il ne douta pas que ces héros & ces héroïnes, ces rois & ces reines, qu'il venait d'entendre, ne fussent les prédicateurs de l'empire ; il se proposa même d'engager *Ituriel* à les venir entendre ; bien sûr qu'un tel spectacle le réconcilierait pour jamais avec la ville.

Dès que cette fête fut finie, il voulut voir la principale reine, qui avait débité dans ce beau palais une morale si noble & si pure ; il se

fit introduire chez sa majesté ; on le mena par un petit escalier, au second étage, dans un appartement mal meublé, où il trouva une femme mal vêtue, qui lui dit d'un air noble & patétique ; Ce métier-ci ne me donne pas de quoi vivre ; un des princes que vous avez vûs m'a fait un enfant ; j'accoucherai bientôt ; je manque d'argent, & sans argent on n'accouche point. *Babouc* lui donna cent dariques d'or, en disant, S'il n'y avait que ce mal là dans la ville, *Ituriel* aurait tort de se tant fâcher.

De-là, il alla passer sa foirée chez des marchands de magnificences inutiles. Un homme intelligent, avec lequel il avait fait connaissance, l'y mena ; il acheta ce qui lui plut, & on le lui vendit avec politesse beaucoup plus qu'il ne valait. Son ami de retour chez lui, lui fit voir combien on le trompait. *Babouc* mit sur ses tablettes le nom du marchand, pour le faire distinguer par *Ituriel* au jour de la punition de la ville. Comme il écrivait, on frappa à sa porte, c'était le marchand lui-même qui venait lui raporter sa bourse que *Babouc* avait laissé par mégarde sur son comptoir. Comment se peut-il, s'écria *Babouc*, que vous soyez si fidèle & si généreux, après n'avoir pas eu de honte de me vendre des colifichets quatre fois au-dessus de leur valeur ? Il n'y a aucun négociant un peu connu dans cette ville, lui répondit le marchand, qui ne fût venu vous raporter votre bourse ; mais on vous a trompé quand on vous a dit que je vous avais vendu ce que vous avez pris chez moi quatre

fois

fois plus qu'il ne vaut ; je vous l'ai vendu dix fois davantage : & cela eſt ſi vrai, que ſi dans un mois vous voulez le revendre, vous n'en aurez pas même ce dixiéme. Mais rien n'eſt plus juſte ; c'eſt la fantaiſie des hommes, qui met le prix à ces choſes frivoles ; c'eſt cette fantaiſie, qui fait vivre cent ouvriers que j'employe ; c'eſt elle qui me donne une belle maiſon, un char commode, des chevaux ; c'eſt elle qui excite l'induſtrie, qui entretient le goût, la circulation & l'abondance.

Je vends aux nations voiſines les mêmes bagatelles plus chérement qu'à vous, & par-là je ſuis utile à l'empire. *Babouc*, après avoir un peu rêvé, le raya de ſes tablettes.

* * * * * * * * * *

Babouc fort incertain ſur ce qu'il devait penſer de Perſépolis, réſolut de voir les mages & les lettrés ; car les uns étudient la ſageſſe, & les autres la religion ; & il ſe flata que ceux-là obtiendraient grace pour le reſte du peuple. Dès le lendemain matin il ſe tranſporta dans un collège de mages. L'archimandrite lui avoua, qu'il avait cent mille écus de rente pour avoir fait vœu de pauvreté, & qu'il exerçait un empire aſſez étendu en vertu de ſon vœu d'humilité ; après quoi il laiſſa *Babouc* entre les mains d'un petit frère, qui lui fit les honneurs.

Tandis que ce frère lui montrait les magnificences de cette maiſon de pénitence, un bruit

se répandit, qu'il était venu pour réformer toutes ces maisons. Aussi-tôt il reçut des mémoires de chacune d'elles ; & les mémoires disaient tous en substance : *Conservez-nous & détruisez toutes les autres.* A entendre leurs apologies, ces sociétés étaient toutes nécessaires. A entendre leurs accusations réciproques, elles méritaient toutes d'être anéanties. Il admirait comme il n'y en avait aucune d'elles, qui pour édifier l'univers ne voulût en avoir l'empire. Alors il se présenta un petit homme, qui était un demi-mage, & qui lui dit : Je vois bien que l'œuvre va s'accomplir : car *Zerdust* est revenu sur la terre ; les petites filles prophétisent, en se faisant donner des coups de pincettes par devant & le fouet par derrière. Ainsi nous vous demandons votre protection contre le grand Lama. Comment, dit *Babouc*, contre ce pontife roi, qui réside au Tibet? Contre lui-même. Vous lui faites donc la guerre, & vous levez contre lui des armées? Non, mais il dit, que l'homme est libre, & nous n'en croyons rien ; nous écrivons contre lui de petits livres, qu'il ne lit pas ; à peine a-t-il entendu parler de nous ; il nous a seulement fait condamner comme un maitre ordonne qu'on échenille les arbres de ses jardins. *Babouc* frémit de la folie de ces hommes qui faisaient profession de sagesse, des intrigues de ceux qui avaient renoncé au monde, de l'ambition & de la convoitise orgueilleuse de ceux qui enseignaient l'humilité & le désintéressement ; il conclut qu'*Ituriel* avait

avait de bonnes raisons pour détruire toute cette engeance.

* * * * * * * * *

Retiré chez lui, il envoya chercher des livres nouveaux pour adoucir son chagrin, & il pria quelques lettrés à diner pour se réjouïr. Il en vint deux fois plus qu'il n'en avait demandé, comme les guêpes que le miel attire. Ces parasites se pressaient de manger & de parler; ils louaient deux sortes de personnes, les morts & eux-mêmes, & jamais leurs contemporains, excepté le maître de la maison. Si quelqu'un d'eux disait un bon mot, les autres baissaient les yeux, & se mordaient les lévres de douleur de ne l'avoir pas dit. Ils avaient moins de dissimulation que les mages, parce qu'ils n'avaient pas de si grands objets d'ambition. Chacun d'eux briguait une place de valet, & une réputation de grand-homme; ils se disaient en face des choses insultantes, qu'ils croyaient des traits d'esprit. Ils avaient eu quelque connaissance de la mission de *Babouc*. L'un d'eux le pria tout bas d'exterminer un auteur qui ne l'avait pas assez loué il y avait cinq ans. Un autre demanda la perte d'un citoyen qui n'avait jamais ri à ses comédies; un troisiéme demanda l'extinction de l'académie, parce qu'il n'avait jamais pû parvenir à y être admis. Le repas fini, chacun d'eux s'en alla seul; car il n'y avait pas dans toute la troupe deux hommes qui pussent se souffrir, ni même se parler

ailleurs que chez les riches qui les invitaient à leur table. *Babouc* jugea, qu'il n'y aurait pas grand mal, quand cette vermine périrait dans la destruction générale.

* * * * * * * * *

Dès qu'il se fut défait d'eux, il se mit à lire quelques livres nouveaux. Il y reconnut l'esprit de ses convives. Il vit surtout avec indignation ces gazettes de la médisance, ces archives du mauvais goût, que l'envie, la bassesse & la faim ont dictés; ces lâches satyres où l'on ménage le vautour & où l'on déchire la colombe; ces romans dénués d'imagination, où l'on voit tant de portraits des femmes que l'auteur ne connait pas.

Il jetta au feu tous ces détestables écrits, & sortit pour aller le soir à la promenade. On le présenta à un vieux lettré, qui n'était point venu grossir le nombre de ses parasites. Ce lettré fuyait toujours la foule, connaissait les hommes, en faisait usage & se communiquait avec discrétion. *Babouc* lui parla avec douleur de ce qu'il avait lu & de ce qu'il avait vû.

Vous avez lu des choses bien mépriſables, lui dit le sage lettré; mais dans tous les tems, & dans tous les pays, & dans tous les genres, le mauvais fourmille, & le bon est rare. Vous avez reçu chez vous le but de la pédanterie, parce que dans toutes les professions ce qu'il y a de plus indigne de paraître est toujours

ce

ce qui se présente avec le plus d'impudence. Les véritables sages vivent entre eux retirés & tranquilles ; il y a encor parmi nous des hommes & des livres dignes de votre attention. Dans le tems qu'il parlait ainsi, un autre lettré les joignit ; leurs discours furent si agréables & si instructifs, si élevés au-dessus des préjugés, & si conformes à la vertu, que *Babouc* avoua n'avoir jamais rien entendu de pareil. Voilà des hommes, disait-il tout bas, à qui l'ange *Ituriel* n'osera toucher, ou il sera bien impitoyable.

Accommodé avec les lettrés, il étaient toujours en colère contre le reste de la nation. Vous êtes étranger, lui dit l'homme judicieux qui lui parlait ; les abus se présentent à vos yeux en foule, & le bien qui est caché & qui résulte quelquefois de ces abus mêmes, vous échape. Alors il aprit que parmi les lettrés il y en avait quelques-uns qui n'étaient pas envieux, & que parmi les mages mêmes il y en avait de vertueux. Il conçut à la fin que ces grands corps, qui semblaient en se choquant préparer leurs communes ruïnes, étaient au fond des institutions salutaires ; que chaque société de mages était un frein à ses rivales ; que si ces émules différaient dans quelques opinions, ils enseignaient tous la même morale, qu'ils instruisaient le peuple, & qu'ils vivaient soumis aux loix ; semblables aux précepteurs qui veillent sur le fils de la maison, tandis que le maître veille sur eux-mêmes. Il en pratiqua plusieurs, & vit des ames célestes. Il aprit même que parmi les fous qui préten-

tendaient faire la guerre au grand Lama, il y avait eu de très grands hommes. Il soupçonna enfin qu'il pourrait bien en être des mœurs de Persépolis, comme des édifices, dont les uns lui avaient paru dignes de pitié, & les autres l'avaient ravi en admiration.

* * * * * * * * *

Il dit à son lettré; Je connais très-bien que ces mages que j'avais crû si dangereux sont en effet très-utiles, sur-tout quand un gouvernement sage les empêche de se rendre trop nécessaires; mais vous m'avouerez au moins que vos jeunes magistrats, qui achètent une charge de juge dès qu'ils ont apris à monter à cheval, doivent étaler dans les tribunaux tout ce que l'impertinence a de plus ridicule, & tout ce que l'iniquité a de plus pervers; il vaudrait mieux sans doute donner ces places gratuitement à ces vieux jurisconsultes, qui ont passé toute leur vie à peser le pour & le contre.

Le lettré lui repliqua: Vous avez vû notre armée avant d'arriver à Persépolis; vous savez que nos jeunes officiers se battent très-bien, quoiqu'ils ayent acheté leurs charges; peut-être verrez-vous que nos jeunes magistrats ne jugent pas mal, quoiqu'ils ayent payé pour juger.

Il le mena le lendemain au grand tribunal, où l'on devait rendre un arrêt important. La cause était connue de tout le monde. Tous

ces

ces vieux avocats qui en parlaient étaient flottans dans leurs opinions ; ils alléguaient cent loix, dont aucune n'était applicable au fond de la queſtion ; ils regardaient l'affaire par cent côtés, dont aucun n'était dans ſon vrai jour ; les juges décidèrent plus vite que les avocats ne doutèrent. Leur jugement fut preſque unanime ; ils jugèrent bien, parce qu'ils ſuivaient les lumières de la raiſon ; & les autres avaient opiné mal, parce qu'ils n'avaient conſulté que leurs livres.

Babouc conclut, qu'il y avait ſouvent de très-bonnes choſes dans les abus. Il vit dès le jour même que les richeſſes des financiers, qui l'avaient tant révolté, pouvaient produire un effet excellent. Car l'empereur ayant eu beſoin d'argent, il trouva en une heure, par leur moyen, ce qu'il n'aurait pas eu en ſix mois par les voies ordinaires ; il vit que ces gros nuages, enflés de la roſée de la terre, lui rendaient en pluye ce qu'ils en recevaient. D'ailleurs les enfans de ces hommes nouveaux, ſouvent mieux élevés que ceux des familles plus anciennes, valaient quelquefois beaucoup mieux ; car rien n'empêche qu'on ne ſoit un bon juge, un brave guerrier, un homme d'état habile, quand on a eu un père bon calculateur.

* * * * * * * * * *

Inſenſiblement *Babouc* faiſait grace à l'avidité du financier, qui n'eſt pas au fond plus avide que les autres hommes, & qui eſt néceſſaire.

Il

Il excuſait la folie de ſe ruiner pour juger & pour ſe battre, folie qui produit de grands magiſtrats & des héros. Il pardonnait à l'envie des lettrés, parmi leſquels il ſe trouvait des hommes qui éclairaient le monde; il ſe réconciliait avec les mages ambitieux & intrigans, chez leſquels il y avait plus de grandes vertus encor que de petits vices; mais il lui reſtait bien des griefs, & ſurtout les galanteries des dames & les déſolations qui en devaient être la ſuite, le rempliſſaient d'inquiétude & d'effroi.

Comme il voulait pénétrer dans toutes les conditions humaines, il ſe fit mener chez un miniſtre; mais il tremblait toujours en chemin que quelque femme ne fût aſſaſſinée en ſa préſence par ſon mari. Arrivé chez l'homme d'état, il reſta deux heures dans l'antichambre ſans être annoncé, & deux heures encor après l'avoir été. Il ſe promettait bien dans cet intervalle de recommander à l'ange *Ituriel* & le miniſtre & ſes inſolens huiſſiers. L'antichambre était remplie de dames de tout étage, de mages de toutes couleurs, de juges, de marchands, d'officiers, de pedans; tous ſe plaignaient du miniſtre. L'avare & l'uſurier diſaient; Sans doute cet homme-là pille les provinces; le capricieux lui reprochait d'être bizarre; le voluptueux diſait: Il ne ſonge qu'à ſes plaiſirs; l'intrigant ſe flatait de le voir bientôt perdu par une cabale; les femmes eſpéraient qu'on leur donnerait bientôt un miniſtre plus jeune.

Ba-

Babouc entendait leurs discours ; il ne put s'empêcher de dire, Voilà un homme bienheureux ; il a tous ses ennemis dans son antichambre ; il écrase de son pouvoir ceux qui l'envient, il voit à ses pieds ceux qui le détestent. Il entra enfin ; il vit un petit vieillard courbé sous le poids des années & des affaires, mais encor vif & plein d'esprit.

Babouc lui plut, & il parut à *Babouc* un homme estimable. La conversation devint intéressante. Le ministre lui avoua, qu'il était un homme très-malheureux ; qu'il passait pour riche, & qu'il était pauvre ; qu'on le croyait tout-puissant, & qu'il était toujours contredit ; qu'il n'avait guère obligé que des ingrats, & que dans un travail continuel de quarante années il avait eu à peine un moment de consolation. *Babouc* en fut touché, & pensa que si cet homme avait fait des fautes, & si l'ange *Ituriel* voulait le punir, il ne falait pas l'exterminer, mais seulement lui laisser sa place.

* * * * * * * * * *

Tandis qu'il parlait au ministre, entre brusquement la belle dame chez qui *Babouc* avait diné ; on voyait dans ses yeux & sur son front les symptomes de la douleur & de la colère. Elle éclata en reproches contre l'homme d'état ; elle versa des larmes ; elle se plaignit avec amertume de ce qu'on avait refusé à son mari une place où sa naissance lui permettait d'aspirer

rer, & que ses services & ses blessures méritaient; elle s'exprima avec tant de force, elle mit tant de graces dans ses plaintes, elle détruisit les objections avec tant d'adresse, elle fit valoir les raisons avec tant d'éloquence, qu'elle ne sortit point de la chambre sans avoir fait la fortune de son mari.

Babouc lui donna la main: Est-il possible, madame, lui dit-il, que vous vous soyez donné toute cette peine pour un homme que vous n'aimez point, & dont vous avez tout à craindre? Un homme que je n'aime point? s'écria-t-elle: Sachez que mon mari est le meilleur ami que j'aye au monde, qu'il n'y a rien que je ne lui sacrifie, hors mon amant; & qu'il ferait tout pour moi, hors de quitter sa maîtresse. Je veux vous la faire connaître; c'est une femme charmante, pleine d'esprit & du meilleur caractère du monde; nous soupons ensemble ce soir avec mon mari, & mon petit mage: venez partager notre joye.

La dame mena *Babouc* chez elle. Le mari, qui était enfin arrivé plongé dans la douleur, revit sa femme avec des transports d'allégresse & de reconnaissance; il embrassait tour à tour sa femme, sa maîtresse, le petit mage & *Babouc*. L'union, la gayeté, l'esprit & les graces furent l'ame de ce repas. Aprenez, lui dit la belle dame, chez laquelle il soupait, que celles qu'on apelle quelquefois de malhonnêtes femmes ont presque toujours le mérite d'un très-honnête homme; & pour vous en convaincre,

vaincre, venez demain diner avec moi chez la belle *Téone*. Il y a quelques vieilles vestales qui la déchirent, mais elle fait plus de bien qu'elles toutes ensemble. Elle ne commettrait pas une légère injustice pour le plus grand intérêt; elle ne donne à son amant que des conseils généreux; elle n'est occupée que de sa gloire; il rougirait devant elle s'il avait laissé échapper une occasion de faire du bien; car rien n'encourage plus aux actions vertueuses que d'avoir pour témoin & pour juge de sa conduite une maîtresse dont on veut mériter l'estime.

Babouc ne manqua pas au rendez-vous. Il vit une maison où régnaient tous les plaisirs; *Téone* régnait sur eux; elle savait parler à chacun son langage. Son esprit naturel mettait à son aise celui des autres; elle plaisait sans presque le vouloir; elle était aussi aimable que bienfaisante; & ce qui augmentait le prix de toutes ses bonnes qualités, elle était belle.

Babouc, tout Scythe & tout envoyé qu'il était d'un génie, s'aperçut que s'il restait encor à Persépolis, il oublierait *Ituriel* pour *Téone*. Il s'affectionnait à la ville, dont le peuple était poli, doux & bienfaisant, quoique léger, médisant & plein de vanité. Il craignait que Persépolis ne fût condamnée; il craignait même le compte qu'il allait rendre.

Voici comme il s'y prit pour rendre ce compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite statue composée de tous les métaux,

taux, des terres & des pierres les plus précieuſes & les plus viles; il la porta à *Ituriel*; Caſſerez-vous, dit-il, cette jolie ſtatue, parce que tout n'y eſt pas or & diamans? *Ituriel* entendit à demi-mot; il réſolut de ne pas même ſonger à corriger Perſépolis, & de laiſſer aller *le Monde comme il va.* Car, dit-il, *Si tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.* On laiſſa donc ſubſiſter Perſépolis; & *Babouc* fut bien loin de ſe plaindre, comme *Jonas* qui ſe fâcha de ce qu'on ne détruiſait pas Ninive. Mais quand on a été trois jours dans le corps d'une baleine, on n'eſt pas de ſi bonne humeur que quand on a été à l'opéra, à la comédie, & qu'on a ſoupé en bonne compagnie.

DIS-

DISCOURS
DE M^R. DE VOLTAIRE
A SA RECEPTION
A
L'ACADEMIE FRANÇAISE,
AVEC DES NOTES.

Prononcé le Lundi 9. May 1746.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

QUoiqu'un discours à l'académie ne soit d'ordinaire qu'un vain compliment plein de louanges rebattues, & surchargées de l'éloge d'un prédécesseur qui se trouve souvent un homme très médiocre: cependant, ce discours, dont plusieurs personnes nous ont demandé la réimpression, doit être excepté de la loi commune, qui condamne à l'oubli la plûpart de ces piéces d'appareil où l'on ne trouve rien. Il y a ici quelque chose, & les notes sont utiles.

MES

MESSIEURS,

VOtre fondateur mit dans votre établissement toute la noblesse & la grandeur de son ame : il voulut que vous fussiez toujours libres & égaux. En effet, il dut élever au-dessus de la dépendance, des hommes qui étaient au-dessus de l'intérêt, & qui, aussi généreux que lui, faisaient aux lettres l'honneur qu'elles méritent, de les cultiver pour elles-mêmes *a*). Il était peut-être à craindre qu'un jour des travaux si honorables ne se ralentissent. Ce fut pour les conserver dans leur vigueur, que vous vous fites une règle de n'admettre aucun académicien, qui ne résidât dans Paris. Vous vous êtes écartés sagement de cette loi, quand

a) L'académie Française est la plus ancienne de France ; elle fut d'abord composée de quelques gens de lettres, qui s'assemblaient pour conférer ensemble. Elle n'est point partagée en honoraires & pensionnaires. Elle n'a que des droits honorifiques, comme celui des commensaux de la maison du roi, de ne point plaider hors de Paris, celui de haranguer le roi en corps avec les cours supérieures, & de ne rendre compte directement qu'au roi.

vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appellaient ailleurs, mais que leurs ouvrages touchans ou sublimes rendaient toujours présens parmi vous: car ce serait violer l'esprit d'une loi, que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des grands hommes. Si feu Mr. le président *Bouhier*, après s'être flaté de vous consacrer ses jours, fut obligé de les passer loin de vous, l'académie & lui se consolèrent, parce qu'il n'en cultivait pas moins vos sciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres *b*), & où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des citoyens.

Il faisait ressouvenir la France de ces tems où les plus austères magistrats, consommés comme lui dans l'étude des loix, se délassaient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui mépriſent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne sais quelle misérable grandeur à se renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, sont à plaindre! Ignorent-ils que *Ciceron*, après avoir rempli la première place du monde, plaidait encor les causes des citoyens, écrivait sur la nature des Dieux, conférait avec des philosophes; qu'il allait au théâtre, qu'il daignait cultiver l'amitié d'*Esopus* & de *Roscius*, & laissait aux petits esprits

b) Mrs. *de la Monnoye*, *Bouhier*, *Latin*, & surtout l'éloquent *Bossuet* évêque de Meaux, regardé comme le dernier père de l'église.

prits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité ?

Monsieur le président *Bouhier* était très-savant ; mais il ne ressemblait pas à ces savans insociables & inutiles, qui négligent l'étude de leur propre langue, pour savoir imparfaitement des langues anciennes ; qui se croyent en droit de mépriser leur siécle, parce qu'ils se flatent d'avoir quelque connaissances des siécles passés ; qui se récrient sur un passage d'*Eschyle*, & n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos spectacles. Il traduisit le poëme de *Pétrone* sur la guerre civile, non qu'il pensât que cette déclamation, pleine de pensées fausses, approchât de la sage & élégante noblesse de *Virgile* : il savait que la satyre de *Pétrone* c), quoique semée de traits charmans, n'est que le caprice d'un jeune homme obscur, qui n'eut de frein ni dans ses mœurs, ni dans son style. Des hom-

c) *St. Evremont* admire *Pétrone*, parce qu'il le prend pour un grand homme de cour, & que *St. Evremont* croyait en être un. C'était la manie du tems. *St. Evremont* & beaucoup d'autres décident que *Néron* est peint sous le nom de *Trimalcion* ; mais en vérité, quel rapport d'un vieux financier grossier & ridicule, & de sa vieille femme qui n'est qu'une bourgeoise impertinente, qui fait mal au cœur, avec un jeune empereur & son épouse la jeune *Octavie*, ou la jeune *Popée* ? Quel rapport des débauches & des larcins de quelques écoliers fripons avec les plaisirs du maître du monde ? Le *Pétrone*, auteur de la satyre, est visiblement un jeune homme d'esprit, élevé parmi des débauchés obscurs, & n'est pas le consul *Pétrone*.

mes qui se sont donnés pour des maîtres de goût & de volupté, estiment tout dans *Pétrone*; & Mr. *Bouhier* plus éclairé n'estime pas même tout ce qu'il a traduit: c'est un des progrès de la raison humaine dans ce siécle, qu'un traducteur ne soit plus idolâtre de son auteur, & qu'il sache lui rendre justice comme à un contemporain. Il exerça ses talens sur ce poëme, sur l'hymne à *Vénus*, sur *Anacréon*, pour montrer que les poëtes doivent être traduits en vers: c'était une opinion qu'il défendait avec chaleur, & on ne sera pas étonné que je me range à son sentiment.

Qu'il me soit permis, MESSIEURS, d'entrer ici avec vous dans ces discussions littéraires; mes doutes me vaudront de vous des décisions. C'est ainsi que je pourrai contribuer au progrès des arts; & j'aimerais mieux prononcer devant vous un discours utile, qu'un discours éloquent.

Pourquoi *Homère*, *Théocrite*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace*, sont-ils heureusement traduits chez les Italiens & chez les Anglais *d*)? Pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand poëte de l'antiquité en prose, & pourquoi n'en avons-nous encor eu aucun en vers? Je vais tâcher d'en démêler la raison.

La

d) *Horace* est traduit en vers Italiens par *Pallavicini*, *Virgile* par *Hannibal Caro*, *Ovide* par *Anguillara*, *Théocrite* par *Ricolotti*. Les Italiens ont cinq bonnes traductions d'*Anacréon*. A l'égard des Anglais, *Dryden* a traduit *Virgile* & *Juvenal*, *Pope Homère*, *Créech Lucrèce*, &c.

La difficulté, surmontée dans quelque genre que ce puisse être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choses sans de grandes peines: & il n'y a point de nation au monde, chez laquelle il soit plus difficile que chez la nôtre de rendre une véritable vie à la poésie ancienne. Les premiers poëtes formèrent le génie de leur langue; les Grecs & les Latins employèrent d'abord la poësie à peindre les objets sensibles de toute la nature. *Homère* exprime tout ce qui frappe les yeux: les Français, qui n'ont guère commencé à perfectionner la grande poësie qu'au théâtre, n'ont pû & n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'ame. Nous nous sommes interdits nous-mêmes insensiblement presque tous les objets que d'autres nations ont osé peindre. Il n'est rien que le *Dante* n'exprimât, à l'exemple des anciens: il accoûtuma les Italiens à tout dire; mais nous, comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des *Géorgiques*, qui nomme sans détour tous les instrumens de l'agriculture? A peine les connaissons-nous, & notre mollesse orgueilleuse, dans le sein du repos & du luxe de nos villes, attache malheureusement une idée basse à ces travaux champêtres, & au détail de ces arts utiles, que les maîtres & les législateurs de la terre cultivaient de leurs mains victorieuses. Si nos bons poëtes avaient sû exprimer heureusement les petites choses, notre langue ajouterait aujourd'hui ce mérite, qui est très-grand, à l'avantage d'être devenue la pre-

mière langue du monde pour les charmes de la converſation, & pour l'expreſſion du ſentiment. Le langage du cœur & le ſtyle du théâtre ont entiérement prévalu : ils ont embelli la langue Françaiſe ; mais ils en ont reſſerré les agré-

e) On n'a pû dans un diſcours d'appareil entrer dans les raiſons de cette difficulté attachée à notre poëſie ; elle vient du génie de la langue ; car quoique Mr. *de la Motte*, & beaucoup d'autres après lui, ayent dit en pleine académie que les langues n'ont point de génie, il paraît démontré que chacune a le ſien bien marqué.

Ce génie eſt l'aptitude à rendre heureuſement certaines idées, & l'impoſſibilité d'en exprimer d'autres avec ſuccès. Ces ſecours & ces obſtacles naiſſent. 1. De la définence des termes. 2. Des verbes auxiliaires & des participes. 3. Du nombre plus ou moins grand des rimes. 4. De la longueur & de la briéveté des mots. 5. Des cas plus ou moins variés. 6. Des articles & pronoms. 7. Des éliſions. 8. De l'inverſion. 9. De la quantité dans les ſyllabes ; & enfin d'une infinité de fineſſes, qui ne ſont ſenties que par ceux qui ont fait une étude approfondie d'une langue.

1. La définence des mots, comme *perdre*, *vaincre*, *un coin*, *ſucre*, *raſte*, *crotte*, *perdu*, *ſoudre*, *fief*, *coffre* : ces ſyllabes dures revoltent l'oreille, & c'eſt le partage de toutes les langues du Nord.

2. *Les verbes auxiliaires & les participes. Victis hoſtibus*, les ennemis ayant été vaincus. Voilà quatre mots pour deux. *Læſo & invicto militi.* C'eſt l'inſcription des invalides de Berlin : Si on va traduire, *Pour les ſoldats qui ont été bleſſés & qui n'ont pas été vaincus* ; quelle langueur ! Voilà pourquoi la langue Latine eſt plus propre aux Inſcriptions que la Françaiſe.

3. *Le nombre des rimes.* Ouvrez un dictionnaire de rimes Italiennes, & un de rimes Françaiſes, vous trouverez toujours une fois plus

agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, MESSIEURS, que ce sont les grand poëtes qui ont déterminé le génie des langues e), je n'avance rien qui ne soit connu de vous. Les Grecs n'écrivirent l'histoire

plus de termes dans l'Italien; & vous remarquerez encore, que dans les Français il y a toujours vingt rimes burlesques & basses pour deux qui peuvent entrer dans le style noble.

4. *La longueur & la briéveté des mots.* C'est ce qui rend une langue plus ou moins propre à l'expression de certaines maximes, & à la mesure de certains vers.

On n'a jamais pû rendre en Français dans un beau vers :

Quanto si mostra men tanto è più bella.

On n'a jamais pû traduire en beaux vers Italiens :

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.

5. *Les cas plus ou moins variés.* Mon père, de mon père, à mon père, *meus pater, mei patris, meo patri* : cela est sensible.

6. *Les articles & pronoms. De ipsius negotio ei loquebatur.* Con ello parlava dell' affare di lui, *il lui parlait de son affaire.* Point d'amphibologie dans le Latin. Elle est presque inévitable dans le Français. On ne sait si *son* affaire est celle de l'homme qui parle, ou de celui auquel on parle; le pronom *il* se retranche en Latin, & fait languir l'Italien & le Français.

7. *Les élisions.*

Canto l'arme pietose, e il capitano.

Nous ne pouvons dire;

Chantons la pieté & la vertu heureuse.

8. *Les inversions. César cultiva tous les arts utiles*; on ne peut tourner cette phrase que de cette seule façon. On peut dire en Latin de cent-vingt façons différentes;

Cæsar omnes utiles artes coluit.

Quelle incroyable différence!

9. La

l'hiſtoire que quatre-cent ans après *Homère*. La langue Grecque reçut de ce grand peintre de la nature la ſupériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Aſie & de l'Europe; c'eſt *Térence* qui chez les Romains parla le premier avec une pureté toujours élégante; c'eſt *Pétrarque* qui, après le *Dante*, donna à la langue Italienne cette aménité & cette grace qu'elle a toujours conſervées. C'eſt à *Lopes de Vega*, que l'Eſpagnol doit ſa nobleſſe & ſa pompe; c'eſt *Shakeſpeur*, qui, tout barbare qu'il était, mit dans l'Anglais cette force & cette énergie qu'on n'a jamais pû augmenter depuis, ſans l'outrer, & par conſéquent ſans l'affaiblir. D'où vient ce grand effet de la poëſie, de former & fixer enfin le génie des peuples & de leurs langues? La cauſe en eſt bien ſenſible: les premiers bons vers, ceux mêmes qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie; leurs tours naturels & hardis deviennent familiers; les hommes, qui ſont tous nés imitateurs, prennent inſenſiblement

9 *La quantité dans les ſyllabes.* C'eſt de-là que nait l'harmonie. Les brèves & les longues des Latins forment une vraye muſique. Plus une langue approche de ce mérite, plus elle eſt harmonieuſe. Voyez les vers Italiens; la pénultiéme eſt toujours longue: *Capitâno, mâno, ſéno, chriſto, acquiſto.*

Chaque langue a donc ſon génie, que des hommes ſupérieurs ſentent les premiers, & font ſentir aux autres. Ils font éclorre ce génie caché de la langue.

ment la manière de s'exprimer, & même de penſer, les premiers dont l'imagination a ſubjugué celle des autres. Me déſavouerez-vous donc, MESSIEURS, quand je dirai, que le vrai mérite & la réputation de notre langue ont commencé à l'auteur du *Cid* & de *Cinna*?

Montagne avant lui était le ſeul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvaient ſavoir le Français; mais le ſtyle de *Montagne* n'eſt ni pur, ni correct, ni précis, ni noble : il eſt énergique & familier; il exprime naïvement de grandes choſes : c'eſt cette naïveté qui plait, on aime le caractère de l'auteur; on ſe plait à ſe retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converſer, à changer de diſcours & d'opinion avec lui. J'entens ſouvent regretter le langage de *Montagne*; c'eſt ſon imagination qu'il faut regretter; elle était forte & hardie; mais ſa langue était bien loin de l'être.

Marot, qui avait formé le langage de *Montagne*, n'a preſque jamais été connu hors de ſa patrie; il a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licentieuſes, dont le ſuccès eſt preſque toujours dans le ſujet; mais c'eſt par ce petit mérite même que la langue fut longtems avilie : on écrivit dans ce ſtyle les tragédies, les poëmes, l'hiſtoire, les livres de morale. Le judicieux *Deſpréaux* a dit : *Imitez de Marot l'élégant badinage*. J'oſe croire qu'il aurait dit, le *naïf* badinage,

dinage, si ce mot plus vrai n'eût rendu son vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages, que ceux qui passent chez les nations étrangères, qu'on y apprend, qu'on y traduit; & chez quel peuple a-t-on jamais traduit *Marot*?

Notre langue ne fut longtems après lui qu'un jargon familier, dans lequel on réussissait quelquefois à faire d'heureuses plaisanteries: mais quand on n'est que plaisant, on n'est point admiré des autres nations.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.

Si *Malherbe* montra le premier ce que peut le grand art des expressions placées, il est donc le premier qui fut *élégant*. Mais quelques stances harmonieuses suffisaient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage? Ils lisaient le poëme admirable de la *Jérusalem*, l'*Orlando*, le *Pastor fido*, les beaux morceaux de *Petrarque*. Pouvait-on associer à ces chefs-d'œuvre un très-petit nombre de vers Français, bien écrits à la vérité, mais faibles & presque sans imagination?

La langue Française restait donc à jamais dans la médiocrité, sans un de ces génies faits pour changer & pour élever l'esprit de toute une nation: c'est le plus grand de vos premiers

miers académiciens, c'eſt *Corneille* ſeul, qui commença à faire reſpecter notre langue des étrangers, préciſément dans le tems que le cardinal de *Richelieu* commençait à faire reſpecter la couronne. L'un & l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après *Corneille* ſont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs écrivains. Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus paſſionné & plus correct; moins varié, mais moins inégal; auſſi ſublime quelquefois, & toujours noble ſans enflure; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité & plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du ſublime qui élève l'ame, & du ſentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un & l'autre, laborieux, ſévère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le poëte de la raiſon, commença malheureuſement par écrire des ſatyres; mais bientôt après il égala & ſurpaſſa peut-être *Horace* dans la morale & dans l'art poëtique: il donna les préceptes & les exemples; il vit qu'à la longue l'art d'inſtruire, quand il eſt parfait, réuſſit mieux que l'art de médire, parce que la ſatyre meurt avec ceux qui en ſont les victimes, & que la raiſon & la vertu ſont éternelles. Vous eutes en tous les genres cette foule de grands-hommes, que la nature fit naître, comme dans le ſiécle de *Léon X.* & d'*Auguſte*. C'eſt alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi

s'instruire : & grace en partie aux soins du cardinal de *Richelieu*, ils ont adopté votre langue, comme ils se sont empressés de se parer des travaux de nos ingénieux artistes, graces aux soins du grand *Colbert*.

Un monarque, illustre chez tous les hommes par cinq victoires, & plus encor chez les sages par ses vastes connaissances, fait de notre langue la sienne propre, celle de sa cour & de ses états ; il la parle avec cette force & cette finesse que la seule étude ne donne jamais, & qui est le caractère du génie : non seulement il la cultive, mais il l'embellit quelquefois, parce que les ames supérieures saisissent toujours ces tours & ces expressions dignes d'elles, qui ne se présentent point aux ames faibles. Il est dans Stockholm une nouvelle *Christine* égale à la première en esprit, supérieure dans le reste ; elle fait le même honneur à notre langue. Le Français est cultivé dans Rome, où il était dédaigné autrefois ; il est aussi familier au souverain pontife, que les langues savantes dans lesquelles il écrivit, quand il instruisit le monde chrétien qu'il gouverne : plus d'un cardinal Italien écrit en Français dans le Vatican, comme s'il était né à Versailles. Vos ouvrages, MESSIEURS, ont pénétré jusqu'à cette capitale de l'empire le plus reculé de l'Europe & de l'Asie, & le plus vaste de l'univers ; dans cette ville, qui n'était, il y a quarante ans, qu'un désert *f*) habi-

f) L'endroit où est Petersbourg n'était qu'un désert marécageux & inhabité.

habité par des bêtes sauvages : on y représente vos piéces dramatiques, & le même goût naturel qui fait recevoir dans la ville de *Pierre le Grand*, & de sa digne fille, la musique des Italiens, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens écrivains, est un avertissement que l'Europe nous donne de ne pas dégénérer. Je ne dirai pas que tout se précipite vers une honteuse décadence, comme le crient si souvent des satyriques qui prétendent en secret justifier leur propre faiblesse, par celle qu'ils imputent en public à leur siécle. J'avoue que la gloire de nos armes se soutient mieux que celle de nos lettres : mais le feu qui nous éclairait, n'est pas encor éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le seul livre de chronologie, dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractère des cours & des siécles ? Ouvrage, qui s'il était séchement instructif, comme tant d'autres, serait le meilleur de tous, & dans lequel l'auteur g) a trouvé encor le secret de plaire, partage réservé au très-petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cause du progrès & de la chute de l'empire Romain dans un livre encor plus court, écrit par un génie mâle & rapi-

g) C'est le président *Hénaut*. Dans quelques traductions de ce discours, on a mis en note l'abbé *Langlet*, au lieu de Mr. *Hénaut* ; c'est une étrange mépriſe.

rapide *h*), qui aprofondit tout en paraiſſant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de traducteurs plus élégans & plus fidèles. De vrais philoſophes ont enfin écrit l'hiſtoire. Un homme éloquent & profond *i*) s'eſt formé dans le tumulte des armes. Il eſt plus d'un de ces eſprits aimables, que *Tibulle* & *Ovide* euſſent regardés comme leurs diſciples, & dont ils euſſent voulu être les amis. Le théâtre, je l'avoue, eſt menacé d'une chûte prochaine; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique *k*), qui m'a ſervi de maître quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière; je le regarde avec une ſatisfaction mêlée de douleur, comme on voit ſur les débris de ſa patrie un héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont après le grand *Molière* achevé de rendre la comédie une école de mœurs & de bienſéance: école qui méritait chez les Français la conſidération qu'un théatre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre, qui le premier orna la philoſophie des graces de l'imagination, appartient à un tems plus reculé, il eſt encor l'honneur & la conſolation du vôtre.

Les

h) Le préſident de *Monteſquieu.*

i) Le Marquis de *Vauvenargues*, jeune homme de la plus grande eſpérance, mort à 27. ans.

k) Mr. *Crébillon*, auteur d'*Electre & Rademiſte.* Ces piéces remplies de traits vrayement tragiques ſont ſouvent jouées.

Les grands talens sont toujours nécessairement rares, surtout quand le goût & l'esprit d'une nation sont formés. Il en est alors des esprits cultivés, comme de ces forêts, où les arbres pressés & élevés ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au dessus des autres. Quand le commerce est en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuses, & beaucoup de misères; lorsqu'enfin il est plus étendu, l'opulence est générale, les grandes fortunes rares. C'est précisément, MESSIEURS, parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs.

Mais enfin, malgré cette culture universelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue devenue si belle, & qui doit être fixée par tant de bons ouvrages, peut se corrompre aisément. On doit avertir les étrangers, qu'elle perd déja beaucoup de sa pureté dans presque tous les livres composés dans cette célèbre république, si longtems notre alliée, où le Français est la langue dominante, au milieu des factions contraires à la France. Mais si elle s'altère dans ces pays par le mélange des idiomes, elle est prête à se gâter parmi nous par le mélange des styles. Ce qui déprave le goût, déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages sérieux & instructifs par les expressions familières de la conversation. Souvent on introduit le style Marotique dans les sujets les plus nobles; c'est revêtir un prin-

ce des habits d'un farceur. On se sert de termes nouveaux, qui sont inutiles, & qu'on ne doit hazarder que quand ils sont nécessaires. Il est d'autres défauts, dont je suis encor plus frappé, parce que j'y suis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, MESSIEURS, pour m'en garantir, les secours que l'homme éclairé à qui je succède, s'était donnés par ses études. Plein de la lecture de *Cicéron*, il en avait tiré ce fruit, de s'étudier à parler sa langue comme ce consul parlait la sienne. Mais c'est surtout à celui qui a fait son étude particulière des ouvrages de ce grand orateur, & qui était l'ami de Mr. le président *Bouhier*, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, & à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter & à célébrer, un ami à recevoir & à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de sensibilité que moi, quels charmes l'amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux lettres, combien elle sert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les consoler; combien elle inspire à l'ame cette joie douce & recueillie, sans laquelle on n'est jamais le maître de ses idées.

C'est ainsi que cette académie fut d'abord formée. Elle a une origine encor plus noble que celle qu'elle reçut du cardinal de *Richelieu* même; c'est dans le sein de l'amitié qu'elle prit naissance. Des hommes unis entr'eux par ce lien respectable & par le goût des beaux arts, s'assem-

s'assemblaient sans se montrer à la renommée ; ils furent moins brillans que leurs successeurs, & non moins heureux. La bienséance, l'union, la candeur, la saine critique si opposée à la satyre, formèrent leurs assemblées. Elles animeront toujours les vôtres, elles seront l'éternel exemple des gens de lettres, & serviront peut-être à corriger ceux qui se rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des arts sont amis. Qui est plus que moi en droit de le dire? J'oserais m'étendre, MESSIEURS, sur les bontés dont la plûpart d'entre vous m'honorent, si je ne devais m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des intérêts devant qui tous les autres s'évanouïssent, de la gloire de la nation.

Je sais combien l'esprit se dégoûte aisément des éloges ; je sais que le public, toujours avide de nouveautés, pense que tout est épuisé sur votre fondateur & sur vos protecteurs ; mais pourrais-je refuser le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi ne m'ont laissé rien de nouveau à vous dire? Il en est de ces éloges qu'on répète, comme de ces solennités qui sont toujours les mêmes, & qui réveillent la mémoire des événemens chers à un peuple entier ; elles sont nécessaires. Célébrer des hommes tels que le cardinal de *Richelieu*, & *Louis XIV.*, un *Seguier*, un *Colbert*, un *Turenne*, un *Condé* : c'est dire à haute voix, *rois*, *ministres*, *généraux à venir*, *imitez ces grands hommes.* Ignore-t-on que le

panégyrique de *Trajan* anima *Antonin* à la vertu? & *Marc-Aurèle*, le premier des empereurs & des hommes, n'avouë-t-il pas dans ſes écrits l'émulation que lui inſpirèrent les vertus d'*Antonin*? Lorſqu'*Henri IV.* entendit dans le parlement nommer *Louis XII. le père du peuple*, il ſe ſentit pénétré du déſir de l'imiter, & il le ſurpaſſa.

Penſez-vous, MESSIEURS, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de *Louis XIV.* ne ſe ſoient pas fait entendre au cœur de ſon ſucceſſeur, dès ſa première enfance? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. L'un & l'autre ſeront ſemblables, en ce qu'ils n'ont différé à ſe charger du poids des affaires que par reconnaiſſance; & peut-être c'eſt en cela qu'ils ont été les plus grands. La poſtérité dira que tous deux ont aimé la juſtice, & ont commandé leurs armées. L'un recherchait avec éclat la gloire qu'il méritait; il l'appellait à lui du haut de ſon trône; il en était ſuivi dans ſes conquêtes, dans ſes entrepriſes; il en rempliſſait le monde; il déployait une ame ſublime dans le bonheur & dans l'adverſité, dans ſes camps, dans ſes palais, dans les cours de l'Europe & de l'Aſie: les terres & les mers rendaient témoignage à ſa magnificence; & les plus petits objets, ſi-tôt qu'ils avaient à lui quelque rapport, prenaient un nouveau caractere, & recevaient l'empreinte de ſa grandeur. L'autre

tre protège des empereurs & des rois, subjugue des provinces, interrompt le cours de ses conquêtes pour aller secourir ses sujets, & y vole du sein de la mort, dont il est à peine échapé. Il remporte des victoires; il fait les plus grandes choses avec une simplicité, qui ferait penser que ce qui étonne le reste des hommes, est pour lui dans l'ordre le plus commun & le plus ordinaire. Il cache la hauteur de son ame, sans s'étudier même à la cacher; & il ne peut en affaiblir les rayons, qui en perçant malgré lui le voile de sa modestie, y prennent un éclat plus durable!

Louis XIV. se signala par des monumens admirables, par l'amour de tous les arts, par les encouragemens qu'il leur prodiguait. O vous son auguste successeur, vous l'avez déja imité, & vous n'attendez que cette paix, que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projets bienfaisans, qui demandent des jours tranquilles!

Vous avez commencé vos triomphes dans la même province où commencèrent ceux de votre bisayeul, & vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pû dans le cours de ses glorieuses campagnes forcer un ennemi digne de lui, à mesurer ses armes avec les siennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il désira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand *Henri*, qui ne remporta presque de victoires que sur sa propre nation, vous avez vaincu les éternels & intrépides ennemis de la vôtre. Vo-

tre fils, après vous l'objet de nos vœux & de notre crainte, apprit à vos côtés à voir le danger & le malheur même sans être troublé, & le plus beau triomphe sans être ébloui. Lorsque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les momens d'horreur & de confusion, tranquille dans la joie tumultueuse de vos soldats victorieux: vous embrassiez ce général qui n'avait souhaité de vivre que pour vous voir triompher; cet homme que vos vertus & les siennes ont fait votre sujet, que la France comptera toujours parmi ses enfans les plus chers & les plus illustres. Vous recompensiez déja par votre témoignage & par vos éloges tous ceux qui avaient contribué à la victoire; & cette récompense est la plus belle pour des Français.

Mais ce qui sera conservé à jamais dans les fastes de l'académie, ce qui est précieux à chacun de vous, MESSIEURS, ce fut l'un de vos confrères qui servit le plus votre protecteur & la France dans cette journée: ce fut lui, qui, après avoir volé de brigade en brigade, après avoir combattu en tant d'endroits différens, courut donner & exécuter ce conseil si promt, si salutaire, si avidement reçu par le roi, dont la vue discernait tout dans des momens où elle peut s'égarer si aisément. Jouïssez, MESSIEURS, du plaisir d'entendre dans cette assemblée ces propres paroles, que votre protecteur dit au neveu

veu *l*) de votre fondateur sur le champ de bataille : *Je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu.* Mais si cette gloire particulière vous est chère, combien sont chères à toute la France, combien le seront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit *Louis XV.* après ses victoires ! Il les fait encor, il ne court à ses ennemis que pour les désarmer, il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvaient connaître le fond de son cœur, ils le feraient leur arbitre au-lieu de le combattre ; & ce serait peut-être le seul moyen d'obtenir sur lui des avantages *m*). Les vertus qui le font craindre leur ont été connues dès qu'il a commandé : celles qui doivent ramener leur confiance, qui doivent être le lien des nations, demandent plus de tems pour être aprofondies par des ennemis.

Nous plus heureux, nous avons connu son ame dès qu'il a régné. Nous avons pensé, comme penseront tous les peuples & tous les siécles : jamais amour ne fut ni plus vrai, ni mieux exprimé : tous nos cœurs le sentent, & vos bouches éloquentes en sont les interprètes. Des médailles, dignes des plus beaux tems de la Grèce *n*), éternisent ses triomphes & notre

l) Mr. le Maréchal Duc de *Richelieu*.

m) L'événement a justifié en 1748. ce que disait Mr. *de V.* en 1746.

n) Les médailles frappées au Louvre sont au-dessus des plus belles de l'antiquité, non pas pour les légendes, mais pour le dessein & la beauté des coins.

bonheur. Puiſſai-je voir dans nos places publiques, ce monarque humain, ſculpté des mains de nos *Praxitèles*, environné de tous les ſymboles de la félicité publique! Puiſſai-je lire aux pieds de ſa ſtatuë ces mots qui ſont dans nos cœurs, AU PÉRE DE LA PATRIE!

CONTINUATION DES CHAPITRES DE LITTERATURE, DE PHILOSOPHIE &c. &c.

LETTRE SUR LE DANTE.

CHAPITRE SOIXANTE-SIXIEME.

VOus voulez connaître le DANTE. Les Italiens l'appellent divin, mais c'eſt une divinité cachée; peu de gens entendent ſes oracles; il a des commentateurs, c'eſt peut-être encor une raiſon de plus pour

pour n'être pas compris. Sa réputation s'affermira toujours, parce qu'on ne lit guères. Il y a de lui une vingtaine de traits qu'on sait par cœur: cela suffit pour s'épargner la peine d'examiner le reste.

Ce divin *Dante* fut, dit-on, un homme assez malheureux. Ne croyez pas qu'il fût divin de son tems, ni qu'il fût prophète chez lui. Il est vrai qu'il fut prieur, non pas prieur de moines, mais prieur de Florence, c'est-à-dire, l'un des sénateurs.

Il était né en 1260. à ce que disent ses compatriotes. *Bayle* qui écrivait à Rotterdam, *currente calamo*, pour son libraire, environ quatre siécles entiers après le *Dante*, le fait naître en 1265. & je n'en estime *Bayle* ni plus ni moins pour s'être trompé de cinq ans: la grande affaire est de ne se tromper ni en fait de goût, ni en fait de raisonnemens.

Les arts commençaient alors à naître dans la patrie du *Dante*. Florence était, comme Athènes, pleine d'esprit, de grandeur, de légéreté, d'inconstance, & de factions. La Faction blanche avait un grand crédit: elle se nommait ainsi du nom de la *Signora Bianca*. Le parti opposé s'intitulait le *Parti des Noirs*, pour mieux se distinguer des *Blancs*. Ces deux partis ne suffisaient pas aux Florentins. Ils avaient encor les *Guelfes*, & les *Gibelins*. La plûpart des Blancs étaient *Gibelins* du parti des empereurs, & les Noirs penchaient pour les *Guelfes* attachés aux papes.

Toutes ces factions aimaient la liberté, & faisaient pourtant ce qu'elles pouvaient pour la détruire.

truire. Le pape *Boniface VIII.* voulut profiter de ces diviſions pour anéantir le pouvoir des empereurs en Italie. Il déclara *Charles de Valois*, frère du roi de France *Philippe le bel*, ſon vicaire en Toſcane. Le vicaire vint bien armé, chaſſa les *Blancs* & les *Gibelins*, & ſe fit déteſter des *Noirs* & des *Guelfes*. Le *Dante* était *Blanc* & *Gibelin* : il fut chaſſé des premiers, & ſa maiſon raſée. On peut juger de là s'il fut le reſte de ſa vie affectionné à la maiſon de France, & aux papes ; on prétend pourtant qu'il alla faire un voyage à Paris, & que pour ſe deſennuyer il ſe fit théologien, & diſputa vigoureuſement dans les écoles. On ajoute que l'empereur *Henri VII.* ne fit rien pour lui, tout *Gibelin* qu'il était ; qu'il alla chez *Fréderic d'Arragon* roi de Sicile, & qu'il en revint auſſi pauvre qu'il y était allé. Il fut réduit au marquis de *Malaſpina*, & au grand Can de Vérone. Le marquis & le grand Can ne le dédommagèrent pas : il mourut pauvre à Ravenne à l'âge de cinquante-ſix ans. Ce fut dans ces divers lieux qu'il compoſa ſa comédie de *l'Enfer*, du *Purgatoire* & du *Paradis* : on a regardé ce ſalmigondi comme un beau poëme épique.

Il trouva d'abord à l'entrée de l'enfer un lion & une louve. Tout d'un coup *Virgile* ſe préſente à lui pour l'encourager ; *Virgile* lui dit qu'il eſt né Lombard ; c'eſt préciſément comme ſi *Homére* diſait qu'il eſt né Turc. *Virgile* offre de faire au *Dante* les honneurs de l'enfer & du purgatoire, & de le mener juſqu'à la porte de *St. Pierre* ; mais il avoue qu'il ne pourrra pas entrer avec lui. Ce-

Cependant *Caron* les passe tous deux dans sa barque. *Virgile* lui raconte que peu de tems après son arrivée en enfer, il y vit un être puissant qui vint chercher les ames d'*Abel*, de *Noé*, d'*Abraham*, de *Moïse*, de *David*; en avançant chemin ils découvrent dans l'enfer des demeures très agréables : dans l'une sont *Homère*, *Horace*, *Ovide*, & *Lucain*; dans une autre on voit *Electre*, *Hector*, *Enée*, *Lucrèce*, *Brutus*, & le Turc *Saladin*; dans une troisiéme, *Socrate*, *Platon*, *Hippocrate*, & l'Arabe *Averroës*.

Enfin parait le véritable enfer, où *Pluton* juge les condamnés. Le voyageur y reconnait quelques cardinaux, quelques papes, & beaucoup de Florentins. Tout cela est il dans le style comique? Non. Tout est-il dans le genre héroïque? Non. Dans quel goût est donc ce poëme? Dans un goût bizarre.

Mais il y a des vers si heureux & si naïfs, qu'ils n'ont point vieilli depuis quatre cent ans, & qu'ils ne vieilliront jamais. Un poëme d'ailleurs où l'on met des papes en enfer, réveille beaucoup l'attention, & les commentateurs épuisent toute la sagacité de leur esprit à déterminer au juste qui sont ceux que le *Dante* a damnés, & à ne se pas tromper dans une matière si grave.

On a fondé une chaire, une lecture pour expliquer cet auteur classique. Vous me demanderez comment l'inquisition ne s'y oppose pas? Je vous répondrai que l'inquisition entend raillerie en Italie; elle sait bien que des plaisanteries en vers ne peuvent faire de mal : vous en allez juger par cette petite traduction très-libre

d'un

d'un morceau du chant vingt-troiſiéme ; il s'agit d'un damné de la connaiſſance de l'auteur. Le damné parle ainſi :

Je m'appellais le comte de Guidon ;
Je fus ſur terre & ſoldat & poltron ;
Puis m'enrollai ſous Saint François d'Aſſiſe,
Afin qu'un jour le bout de ſon cordon
Me donnât place en la céleſte Egliſe ;
Et j'y ſerais ſans ce pape félon,
Qui m'ordonna de ſervir ſa feintiſe,
Et me rendit aux griffes du Démon.
Voici le fait. Quand j'étais ſur la terre,
Vers Rimini je fis longtems la guerre,
Moins, je l'avoue, en héros qu'en fripon.
L'art de fourber me fit un grand renom.
Mais quand mon chef eut porté poil griſon,
Tems de retraite où convient la ſageſſe,
Le repentir vint ronger ma vieilleſſe,
Et j'eus recours à la confeſſion.
O repentir tardif & peu durable !
Le bon ſaint père en ce tems guerroyait,
Non le Soudan, non le Turc intraitable,
Mais les Chrêtiens, qu'en vrai Turc il pillait.
Or ſans reſpect pour thiare & tonſure,
Pour Saint François, ſon froc, & ſa ceinture ;
Frère, dit-il, il me convient d'avoir
Inceſſamment Préneſte en mon pouvoir.
Conſeille-moi, cherche ſous ton capuce
Quelque beau tour, quelque gentille aſtuce,
Pour ajouter en bref à mes états
Ce qui me tente, & ne m'appartient pas.
J'ai les deux clefs du ciel en ma puiſſance.

De

De Céleſtin la dévote imprudence
S'en ſervit mal, & moi je ſais ouvrir
Et refermer le ciel à mon plaiſir.
Si tu me ſers, ce ciel eſt ton partage.
Je le ſervis, & trop bien, dont j'enrage.
Il eut Préneſte, & la mort me ſaiſit.
Lors devers moi Saint François deſcendit;
Mais Belzébut vint en poſte, & lui dit:
Monſieur d'Aſſiſe, arrêtez: je reclame
Ce conſeiller du ſaint père, il eſt mien;
Bon Saint François, que chacun ait le ſien.
Lors tout penaut le bon homme d'Aſſiſe
M'abandonnait au grand diable d'enfer.
Je lui criai, Monſieur de Lucifer,
Je ſuis un ſaint, voyez ma robe griſe;
Je fus abſous par le chef de l'égliſe.
J'aurai toujours, répondit le démon,
Un grand reſpect pour l'abſolution:
On eſt lavé de ſes vieilles ſottiſes,
Pourvû qu'après autres ne ſoient commiſes.
J'ai fait ſouvent cette diſtinction
A tes pareils, & grace à l'Italie,
Le diable ſait de la théologie.
Il dit, & rit, je ne repliquai rien
A Belzébut; il raiſonnait trop bien.
Lors il m'empoigne, & d'un bras roide & ferme
Il appliqua ſur ma triſte épiderme
Vingt coups de fouet, dont bien fort il me cuit;
Que Dieu le rende à Boniface huit!

CHA-

CHAPITRE SOIXANTE-SEPTIEME.

DE LA CHIMÉRE DU SOUVERAIN BIEN.

LE bonheur eſt une idée abſtraite compoſée de quelques ſenſations de plaiſirs. *Platon*, qui écrivait mieux qu'il ne raiſonnait, imagina ſon *Monde Archétype*, c'eſt-à-dire, ſon monde original, ſes idées générales du beau, du bien, de l'ordre, du juſte, comme s'il y avait des êtres éternels appellés *ordre*, *bien*, *beau*, *juſte*, dont dérivaſſent les faibles copies de ce qui nous parait ici-bas, juſte, beau & bon.

C'eſt donc d'après lui que les philoſophes ont recherché le ſouverain bien, comme les chymiſtes recherchent la pierre philoſophale : mais le ſouverain bien n'exiſte pas plus que le ſouverain quarré ou le ſouverain cramoiſi ; il y a des couleurs cramoiſies, il y a des quarrés : mais il n'y a point d'être général qui s'appelle ainſi. Cette chimérique manière de raiſonner a gâté longtems la philoſophie.

Les animaux reſſentent du plaiſir à faire toutes les fonctions auxquelles ils ſont deſtinés. Le bonheur qu'on imagine ſerait une ſuite non inter-

interrompue de plaisirs : une telle série est incompatible avec nos organes, & avec notre destination. Il y a un grand plaisir à manger & à boire, un plus grand plaisir dans l'union des deux sexes : mais il est clair que si l'homme mangeait toujours, ou était toujours dans l'extase de la jouissance, ses organes n'y pourraient suffire : il est encor évident qu'il ne pourrait remplir les destinations de la vie, & que le genre humain en ce cas périrait par le plaisir.

Passer continuellement, sans interruption, d'un plaisir à un autre, est encor une autre chimère. Il faut que la femme qui a conçu accouche, ce qui est une peine ; il faut que l'homme fende le bois, & taille la pierre ; ce qui n'est pas un plaisir.

Si on donne le nom de bonheur à quelques plaisirs répandus dans cette vie, il y a du bonheur en effet. Si on ne donne ce nom qu'à un plaisir toujours permanent, ou à une file continue & variée de sensations délicieuses, le bonheur n'est pas fait pour ce globe terraquée ; cherchez ailleurs.

Si on apelle bonheur une situation de l'homme, comme des richesses, de la puissance, de la réputation &c., on ne se trompe pas moins. Il y a tel charbonnier plus heureux que tel souverain. Qu'on demande à *Cromwell* s'il a été plus content quand il était protecteur, que quand il allait au cabaret dans sa jeunesse ; il répondra probablement que le tems de sa tyrannie n'a pas été le plus rempli de plaisirs.

Com-

Combien de laides bourgeoises sont plus satisfaites qu'*Hélène* & que *Cléopatre* !

Mais il y a une petite observation à faire ici ; c'est que quand nous disons, Il est probable qu'un tel homme est plus heureux qu'un tel autre, qu'un jeune muletier a de grands avantages sur *Charles-Quint*, qu'une marchande de modes est plus satisfaite qu'une princesse, nous devons nous en tenir à ce probable. Il y a grande apparence qu'un muletier se portant bien a plus de plaisir que *Charles-Quint* mangé de gouttes ; mais il se peut bien faire aussi que *Charles-Quint* avec des bequilles repasse dans sa tête avec tant de plaisir qu'il a tenu un roi de France & un pape prisonniers, que son sort vaille encor mieux à toute force que celui d'un jeune muletier vigoureux.

Il n'appartient certainement qu'à DIEU, à un Etre qui verrait dans tous les cœurs, de décider quel est l'homme le plus heureux. Il n'y a qu'un seul cas où un homme puisse affirmer que son état actuel est pire ou meilleur que celui de son voisin ; ce cas est celui de la rivalité, & le moment de la victoire.

Je suppose qu'*Archimède* a un rendez-vous la nuit avec sa maitresse, que *Nomentanus* a le même rendez-vous à la même heure. *Archimède* se présente à la porte ; on la lui ferme au nez, & on l'ouvre à son rival, qui fait un excellent souper, pendant lequel il ne manque pas de se moquer d'*Archimède*, & jouït ensuite de sa maitresse, tandis que l'autre reste dans la rue

exposé au froid, à la pluie & à la grêle. Il est certain que *Nomentanus* est en droit de dire, Je suis plus heureux cette nuit qu'*Archimède*, j'ai plus de plaisir que lui ; mais il faut qu'il ajoute ; supposé qu'*Archimède* ne soit occupé que du chagrin de ne point faire un bon souper, d'être méprisé & trompé par une belle femme, d'être supplanté par son rival, & du mal que lui font la pluie, la grêle & le froid. Car si le philosophe de la rue fait réflexion, que ni une *Catin* ni la pluie ne doivent troubler son ame, s'il s'occupe d'un beau problême, & s'il découvre la proportion du cylindre & de la sphère, il peut éprouver un plaisir cent fois au dessus de celui de *Nomentanus*.

Il n'y a donc que le seul cas du plaisir actuel & de la douleur actuelle, où l'on puisse comparer le sort de deux hommes, en faisant abstraction de tout le reste. Il est indubitable que celui qui jouït de sa maitresse est plus heureux dans ce moment que son rival mépriſé qui gémit. Un homme sain qui mange une bonne perdrix, a sans doute un moment préférable à celui d'un homme tourmenté de la colique ; mais on ne peut aller au-delà avec sureté ; on ne peut évaluer l'être d'un homme avec celui d'un autre ; on n'a point de balance pour peser les désirs & les sensations.

Nous avons commencé cet article par *Platon* & son souverain bien ; nous le finirons par *Solon*, & par ce grand mot qui a fait tant de fortune ; *Il ne faut appeller personne heureux avant*

avant ſa mort. Cet axiome n'eſt au fond qu'une puérilité, comme tant d'apophtegmes conſacrés dans l'antiquité. Le moment de la mort n'a rien de commun avec le ſort qu'on a éprouvé dans la vie; on peut périr d'une mort violente & infame, & avoir goûté juſques-là tous les plaiſirs dont la nature humaine eſt ſuſceptible. Il eſt très poſſible & très ordinaire, qu'un homme heureux ceſſe de l'être: qui en doute? mais il n'a pas moins eu ſes momens heureux.

Que veut donc dire le mot de *Solon*? qu'il n'eſt pas sûr qu'un homme qui a du plaiſir aujourd'hui, en ait demain; en ce cas c'eſt une vérité ſi inconteſtable & ſi triviale, qu'elle ne valait pas la peine d'être dite.

CHAPITRE SOIXANTE-HUITIEME.

DE LA POPULATION DE L'AMERIQUE.

LA découverte de l'Amérique, cet objet de tant d'avarice, de tant d'ambition, eſt devenue auſſi un objet de la philoſophie. Un nombre prodigieux d'écrivains s'eſt efforcé de prouver que les Américains étaient une colonie de l'ancien monde. Quelques métaphyſiciens modeſtes ont dit, que le même pouvoir qui a fait croître l'herbe dans les campagnes de l'Amérique, y a pû mettre auſſi des hommes; mais ce ſyſtême nud & ſimple n'a pas été écouté.

Quand le grand *Colombo* ſoupçonna l'exiſtence de ce nouvel univers, on lui ſoutint que la choſe était impoſſible; on prit *Colombo* pour un viſionnaire. Quand il en eut fait la découverte, on dit que ce nouveau monde était connu longtems auparavant.

On a prétendu que *Martin Beheim*, natif de Nuremberg, était parti de Flandres vers l'an 1460. pour chercher ce monde inconnu, & qu'il pouſſa juſqu'au détroit de Magellan, dont il laiſſa des cartes incognito; mais comme *Martin*

tin Beheim n'avait pas peuplé l'Amérique, & qu'il falait absolument qu'un des arrière-petits-fils de *Noé* eût pris cette peine, on chercha dans l'antiquité tout ce qui pouvait avoir raport à quelque long voyage, & on l'appliqua à la découverte de cette quatriéme partie de nôtre globe. On fit aller les vaisseaux de *Salomon* au Mexique, & c'est de là qu'on tira l'or d'Ophir pour ce prince, qui était obligé d'en emprunter du roi *Hiram*. On trouva l'Amérique dans *Platon*. On en fit honneur aux Carthaginois; & on cita sur cette anecdote un livre d'*Aristote* qu'il n'a pas composé.

Hornius prétendit trouver quelque conformité entre la langue des Hébreux, & celle des Caraïbes. Le père *Lafiteau* jésuite n'a pas manqué de suivre une si belle ouverture. Les Mexicains dans leurs grandes afflictions déchiraient leurs vêtemens; quelques peuples de l'Asie en usaient autrefois ainsi; donc ils sont les ancêtres des Mexicains. On pouvait ajouter qu'on danse beaucoup en Languedoc, que les Hurons dansent aussi dans leurs réjouissances, & qu'ainsi les Languedociens viennent des Hurons, ou les Hurons des Languedociens.

Les auteurs d'une terrible histoire universelle prétendent, que tous les Américains sont une colonie de Tartares. Ils assurent que c'est l'opinion la plus généralement reçue parmi les savans; mais ils ne disent pas que ce soit parmi les savans qui pensent. Selon eux quelque descendant de *Noé* n'eut rien de plus pressé que

d'aller s'établir dans le délicieux pays de Kamtschatka au nord de la Sibérie. Sa famille n'ayant rien à faire, alla visiter le Canada, soit en équipant des flottes, soit en marchant par plaisir au milieu des glaces, par quelque langue de terre qui ne s'est pas retrouvée jusqu'à nos jours. On se mit ensuite à faire des enfans dans le Canada, & bientôt ce beau pays ne pouvant plus nourrir la multitude prodigieuse de ses habitans, ils allèrent peupler le Mexique, le Pérou, le Chili; & leurs arrière-petites-filles accouchèrent de géans vers le détroit de *Magellan*.

Comme on trouve des lions dans quelques pays chauds de l'Amérique, ces auteurs supposent que les *Christophes Colombs* de Kamtschatka avaient amené des lions en Canada pour leur divertissement.

Mais les Kamtschatkatiens n'ont pas seuls servi à peupler le nouveau monde; ils ont été charitablement aidés par les Tartares Mantchoux, par les Huns, par les Chinois, par les Japonois.

Les Tartares Mantchoux sont inconteſtablement les ancêtres des Péruviens; car *Mango-Capak* est le premier Inca du Pérou. *Mango* ressemble à *Manco*, *Manco* à *Mancu*, *Mancu* à *Mantchu*, & de là à *Mantchou* il n'y a pas loin. Rien n'est mieux démontré.

Pour les Huns, ils ont bâti en Hongrie une ville qu'on appellait *Cunadi*; or en changeant *cu* en *ca* on trouve *Canadi*, d'où le *Canada* a manifestement tiré son nom.

Une plante ressemblante au ginseng des Chinois

nois croît en Canada, donc les Chinois l'y ont portée, avant même qu'ils fussent maîtres de la partie de la Tartarie Chinoise où croît leur ginseng : & d'ailleurs les Chinois sont de si grands navigateurs, qu'ils ont envoyé autrefois des flottes en Amérique, sans jamais conserver avec leurs colonies la moindre correspondance.

A l'égard des Japonois, comme ils sont les plus voisins de l'Amérique, dont ils ne sont guère éloignés que de douze cent lieues, ils y ont sans doute été autrefois ; mais ils ont depuis négligé ce voyage.

Voilà pourtant ce qu'on ose écrire de nos jours. Que répondre à ces systêmes, & à tant d'autres? *Rien.*

CHAPITRE SOIXANTE-NEUVIEME.

HISTOIRE DES VOYAGES DE SCARMENTADO,

écrite par lui-même.

JE naquis dans la ville de Candie en 1600. Mon père en était gouverneur ; & je me souviens qu'un poëte médiocre, qui n'était pas médiocrement dur, nommé *Iro*, fit de mauvais vers à ma louange, dans lesquels il me faisait descendre de *Minos* en droite ligne : mais mon père ayant été disgracié, il fit d'autres vers où je ne descendais plus que de *Pasiphaé* & de son amant : C'était un bien méchant homme que cet *Iro*, & le plus ennuyeux coquin qui fût dans l'Isle.

Mon père m'envoya à l'âge de quinze ans étudier à Rome. J'arrivai dans l'espérance d'apprendre toutes les vérités, car jusques-là on m'avait enseigné tout le contraire, selon l'usage de ce bas monde depuis la Chine jusqu'aux Alpes. *Monsignor Profondo*, à qui j'étais recommandé, était un homme singulier, & un des plus terribles

terribles savans qu'il y eût au monde. Il voulut m'apprendre les catégories d'*Aristote*, & fut sur le point de me mettre dans la catégorie de ses mignons: Je l'échappai belle. Je vis des processions, des exorcismes, & quelques rapines. On disait, mais très-faussement, que *la Signoria Olimpia*, personne d'une grande prudence, vendait beaucoup de choses qu'on ne doit point vendre. J'étais dans un âge où tout cela me paraissait fort plaisant. Une jeune dame de mœurs très-douces, nommée *la Signora Fatélo*, s'avisa de m'aimer. Elle était courtisée par le révérend père *Poignardini*, & par le révérend père *Aconiti*, jeunes profès d'un ordre qui ne subsiste plus: elle les mit d'accord en me donnant ses bonnes graces; mais en même tems je courus risque d'être excommunié, & empoisonné. Je partis très-content de l'architecture de *St. Pierre*.

Je voyageai en France; c'était le tems du règne de *Louis le Juste*. La première chose qu'on me demanda, ce fut, si je voulais à mon déjeuné un petit morceau du maréchal d'*Ancre*, dont le peuple avait fait rôtir la chair, & qu'on distribuait à fort bon compte à ceux qui en voulaient.

Cet état était continuellement en proie aux guerres civiles, quelquefois pour une place au conseil, quelquefois pour deux pages de controverse. Il y avait plus de soixante ans que ce feu tantôt couvert & tantôt soufflé avec violence désolait ces beaux climats. C'étaient là les

les libertés de l'égliſe Gallicane. Hélas, dis-je, ce peuple eſt pourtant né doux: qui peut l'avoir tiré ainſi de ſon caractère? Il plaiſante, & il fait des *Saint Barthelemi*. Heureux le tems où il ne ſera que plaiſanter!

Je paſſai en Angleterre: Les mêmes querelles y excitaient les mêmes fureurs. De ſaints catholiques avaient réſolu, pour le bien de l'égliſe, de faire ſauter en l'air avec de la poudre, le roi, la famille royale, & tout le parlement, & de délivrer l'Angleterre de ces hérétiques. On me montra la place où la bienheureuſe reine *Marie* fille de *Henri VIII.* avait fait brûler plus de cinq cent de ſes ſujets. Un prêtre Hibernois m'aſſura que c'était une très-bonne action; premiérement, parce que ceux qu'on avait brûlés étaient Anglais: en ſecond lieu, parce qu'ils ne prenaient jamais d'eau bénite, & qu'ils ne croyaient pas au trou de *St. Patrice*. Il s'étonnait ſurtout que la reine *Marie* ne fût pas encor canoniſée; mais il eſpérait qu'elle le ſerait bientôt, quand le cardinal neveu aurait un peu de loiſir.

J'allai en Hollande, où j'eſpérais trouver plus de tranquillité chez des peuples plus phlegmatiques. On coupait la tête à un vieillard vénérable lorſque j'arrivai à la Haye. C'était la tête chauve du premier miniſtre *Barnevelt*, l'homme qui avait le mieux mérité de la République. Touché de pitié je demandai quel était ſon crime, & s'il avait trahi l'état? Il a fait bien pis, me répondit un prédicant à manteau noir;

noir; c'eſt un homme qui croit que l'on peut ſe ſauver par les bonnes œuvres auſſi-bien que par la foi. Vous ſentez bien que ſi de telles opinions s'établiſſaient, une république ne pourrait ſubſiſter, & qu'il faut des loix ſévères pour réprimer de ſi ſcandaleuſes horreurs. Un profond politique du pays me dit en ſoupirant: Hélas! Monſieur, le bon tems ne durera pas toujours: ce n'eſt que par hazard que ce peuple eſt ſi zélé: le fond de ſon caractère eſt porté au dogme abominable de la tolérance; un jour il y viendra: cela fait frémir. Pour moi en attendant que ce tems funeſte de la modération & de l'indulgence fût arrivé, je quittai bien vite un pays où la ſévérité n'était adoucie par aucun agrément, & je m'embarquai pour l'Eſpagne.

La cour était à Seville; les galions étaient arrivés; tout reſpirait l'abondance & la joie dans la plus belle ſaiſon de l'année. Je vis au bout d'une allée d'orangers & de citronniers une eſpèce de lice immenſe entourée de gradins couverts d'étoffes précieuſes. Le roi, la reine, les infans, les infantes, étaient ſous un dais ſuperbe. Vis-à-vis de cette auguſte famille était un autre trône, mais plus élevé. Je dis à un de mes compagnons de voyage; A moins que ce trône ne ſoit réſervé pour Dieu, je ne vois pas à quoi il peut ſervir. Ces indiſcrettes paroles furent entendues d'un grave Eſpagnol, & me coûtèrent cher. Cependant je m'imaginais que nous allions voir quelque carrouſel ou quelque fête de tau-

taureaux, lorsque le grand inquisiteur parut sur ce trône, d'où il bénit le roi & le peuple.

Ensuite vint une armée de moines défilans deux à deux, blancs, noirs, gris, chaussés, déchaussés, avec barbe, sans barbe, avec capuchon pointu, & sans capuchon: puis marchait le bourreau; puis on voyait au milieu des alguazils & des grands environ quarante personnes couvertes de sacs sur lesquels on avait peint des diables & des flammes. C'étaient des Juifs qui n'avaient pas voulu renoncer absolument à *Moyse*: c'étaient des chrétiens qui avaient épousé leurs commères, ou qui n'avaient pas adoré *Notre Dame d'Atocha*, ou qui n'avaient pas voulu se défaire de leur argent comptant en faveur des frères Hieronymites. On chanta dévotement de très-belles prières, après quoi on brûla à petit feu tous les coupables; de quoi toute la famille royale parut extrêmement édifiée.

Le soir dans le tems que j'allais me mettre au lit arrivèrent chez moi deux familiers de l'inquisition avec la sainte Hermandad: ils m'embrassèrent tendrement, & me menèrent sans me dire un seul mot dans un cachot très-frais, meublé d'un lit de natte, & d'un beau crucifix. Je restai là six semaines, au bout desquelles le révérend père inquisiteur m'envoya prier de venir lui parler: il me serra quelque tems entre ses bras avec une affection toute paternelle; il me dit qu'il était sincérement affligé d'avoir appris que je fusse si mal logé: mais

mais que tous les appartemens de la maison étaient remplis, & qu'une autre fois il espérait que je serais plus à mon aise. Ensuite il me demanda cordialement si je ne savais pas pourquoi j'étais là. Je dis au révérend père que c'était apparemment pour mes péchés. Eh bien, mon cher enfant, pour quel péché? parle-moi avec confiance. J'eus beau imaginer, je ne devinai point; il me mit charitablement sur les voies.

Enfin je me souvins de mes indiscrettes paroles. J'en fus quitte pour la discipline & une amende de trente mille réales. On me mena faire la révérence au grand inquisiteur: c'était un homme poli, qui me demanda comment j'avais trouvé sa petite fête? Je lui dis que cela était délicieux, & j'allai presser mes compagnons de voyage de quitter ce pays, tout beau qu'il est. Ils avaient eu le tems de s'instruire de toutes les grandes choses que les Espagnols avaient faites pour la religion. Ils avaient lû les mémoires du fameux évêque de *Chiapa*, par lesquels il parait qu'on avait égorgé ou brûlé ou noyé dix millions d'infidèles en Amérique pour les convertir. Je crus que cet évêque exagérait; mais quand on réduirait ces sacrifices à cinq millions de victimes, cela serait encor admirable.

Le desir de voyager me pressait toujours. J'avais compté finir mon tour de l'Europe par la Turquie; nous en primes la route. Je me proposai bien de ne plus dire mon avis sur les

fêtes

fêtes que je verrais. Ces Turcs, dis-je à mes compagnons, sont des mécréans, qui n'ont point été baptisés, & qui par conséquent seront bien plus cruels que les révérends pères inquisiteurs. Gardons le silence quand nous serons chez les Mahométans.

J'allai donc chez eux. Je fus étrangement surpris de voir en Turquie beaucoup plus d'églises chrétiennes qu'il n'y en avait dans Candie. J'y vis jusqu'à des troupes nombreuses de moines, qu'on laissait prier la Vierge *Marie* librement, & maudire *Mahomet*; ceux-ci en Grec, ceux-là en Latin, quelques autres en Arménien. Les bonnes gens que les Turcs! m'écriai-je. Les Chrétiens Grecs, & les Chrétiens Latins étaient ennemis mortels dans Constantinople: ces esclaves se persécutaient les uns les autres, comme des chiens qui se mordent dans la rue, & à qui leurs maîtres donnent des coups de bâton pour les séparer. Le grand-visir protégeait alors les Grecs. Le patriarche Grec m'accusa d'avoir soupé chez le patriarche Latin, & je fus condamné en plein divan à cent coups de latte sur la plante des pieds, rachetables de cinq cent sequins. Le lendemain le grand visir fut étranglé; le surlendemain son successeur, qui était pour le parti des Latins, & qui ne fut étranglé qu'un mois après, me condamna à la même amende pour avoir soupé chez le patriarche Grec. Je fus dans la triste nécessité de ne plus fréquenter ni l'église Grecque ni la Latine. Pour m'en consoler je pris

pris à loyer une fort belle Circaſſienne, qui était la perſonne la plus tendre dans le tête-à-tête, & la plus dévote à la moſquée. Une nuit dans les doux tranſports de ſon amour elle s'écria en m'embraſſant, *Alla*, *Illa*, *Alla*; ce ſont les paroles ſacramentales des Turcs; je crus que c'était celles de l'amour: je m'écriai auſſi fort tendrement, *Alla*, *Illa*, *Alla*. Ah! me dit-elle, le Dieu miſéricordieux ſoit loué, vous êtes Turc. Je lui dis, que je le béniſſais de m'en avoir donné la force, & je me crus trop heureux. Le matin l'Iman vint pour me circoncire; & comme je fis quelque difficulté, le cadi du quartier, homme loyal, me propoſa de m'empâler: je ſauvai mon prépuce & mon derrière avec mille ſequins, & je m'enfuis vite en Perſe, réſolu de ne plus entendre ni meſſe Grecque ni Latine en Turquie, & de ne plus crier *Alla*, *Illa*, *Alla*, dans un rendez-vous.

En arrivant à Iſpahan, on me demanda ſi j'étais pour le mouton noir ou pour le mouton blanc? Je répondis que cela m'était fort indifférent, pourvû qu'il fût tendre. Il faut ſavoir que les fonctions du *Mouton blanc* & du *Mouton noir* partageaient encor les Perſans. On crut que je me moquais des deux partis, de ſorte que je me trouvai déja une violente affaire ſur les bras aux portes de la ville: il m'en coûta encor grands nombre de ſequins pour me débarraſſer des moutons.

Je pouſſai juſqu'à la Chine, avec un interprète,

terprète, qui m'assura que c'était là le pays où l'on vivait librement, & gaiement. Les Tartares s'en étaient rendus maîtres, après avoir tout mis à feu & à sang; & les révérends péres jésuites d'un côté, comme les révérends pères dominicains de l'autre, disaient qu'ils y gagnaient des ames à Dieu, sans que personne en sût rien. On n'a jamais vû de convertisseurs si zélés; car ils se persécutaient les uns les autres tour à tour: ils écrivaient à Rome des volumes de calomnies; ils se traitaient d'infidèles, & de prévaricateurs pour une ame. Il y avait surtout une horrible querelle entre eux sur la manière de faire la révérence. Les jésuites voulaient que les Chinois saluassent leurs pères & leurs mères à la mode de la Chine, & les dominicains voulaient qu'on les salûât à la mode de Rome. Il m'arriva d'être pris par les jésuites pour un dominicain. On me fit passer chez sa majesté Tartare pour un espion du pape. Le conseil suprême chargea un premier mandarin, qui ordonna à un sergent, qui commanda à quatre sbirres du pays de m'arrêter & de me lier en cérémonie. Je fus conduit après cent-quarante génuflexions devant sa majesté. Elle me fit demander si j'étais l'espion du pape, & s'il était vrai que ce prince dût venir en personne le détrôner? Je lui répondis, que le pape était un prêtre de soixante & dix ans; qu'il demeurait à quatre-mille lieuës de sa sacrée majesté Tartaro-Chinoise; qu'il avait environ deux mille soldats

qui

qui montaient la garde avec un parasol ; qu'il ne détrônait personne, & que sa majesté pouvait dormir en sureté. Ce fut l'avanture la moins funeste de ma vie. On m'envoya à Macao, d'où je m'embarquai pour l'Europe.

Mon vaisseau eut besoin d'être radoubé vers les côtes de Golconde. Je pris ce tems pour aller voir la cour du grand *Aureng-Zeb*, dont on disait merveilles dans le monde : il était alors dans Déli. J'eus la consolation de l'envisager le jour de la pompeuse cérémonie dans laquelle il reçut le présent céleste que lui envoyait le Sherif de la Mecque. C'était le balay avec lequel on avait balayé la maison sainte, le *Caaba*, le *Beth Alla*. Ce balay est le symbole qui balaye toutes les ordures de l'ame. *Aureng-Zeb* ne paraissait pas en avoir besoin ; c'était l'homme le plus pieux de tout l'Indoustan. Il est vrai qu'il avait égorgé un de ses frères & empoisonné son père. Vingt Rayas & autant d'Omras étaient morts dans les supplices ; mais cela n'était rien, & on ne parlait que de sa dévotion. On ne lui comparait que la sacrée majesté du séréniſſime empereur de Maroc *Muley Iſmaël*, qui coupait des têtes tous les vendredis après la prière.

Je ne disais mot ; les voyages m'avaient formé, & je sentais qu'il ne m'apartenait pas de décider entre ces deux augustes souverains. Un jeune Français avec qui je logeais manqua, je l'avoue, de respect à l'empereur des Indes &

à celui de Maroc. Il s'avisa de dire très-indiscrettement qu'il y avait en Europe de très-pieux souverains qui gouvernaient bien leurs états, & qui fréquentaient même les églises, sans pourtant tuer leurs pères & leurs frères, & sans couper les têtes de leurs sujets. Notre interprète transmit en Indou le discours impie de mon jeune homme. Instruit par le passé, je fis vite seller mes chameaux : nous partîmes le Français & moi. J'ai sçû depuis que la nuit même les officiers du grand *Aureng Zeb* étant venus pour nous prendre, ils ne trouvèrent que l'interprète. Il fut exécuté en place publique, & tous les courtisans avouèrent sans flaterie que sa mort était très-juste.

Il me restait de voir l'Afrique, pour jouïr de toutes les douceurs de notre continent. Je la vis en effet. Mon vaisseau fut pris par des corsaires nègres. Notre patron fit de grandes plaintes ; il leur demanda pourquoi ils violaient ainsi les loix des nations ? Le capitaine nègre lui répondit : Vous avez le nez long, & nous l'avons plat ; vos cheveux sont tout droits, & notre laine est frisée ; vous avez la peau de couleur de cendre, & nous de couleur d'ébène ; par conséquent nous devons, par les loix sacrées de la nature, être toujours ennemis. Vous nous achetez aux foires de la côte de Guinée comme des bêtes de somme, pour nous faire travailler à je ne sais quel emploi aussi pénible que ridicule. Vous nous faites fouiller à coups de nerfs de bœuf dans des montagnes,

pour

pour en tirer une espèce de terre jaune, qui par elle-même n'est bonne à rien, & qui ne vaut pas à beaucoup près un bon oignon d'Egypte : aussi quand nous vous rencontrons, & que nous sommes les plus forts, nous vous faisons esclaves, nous vous faisons labourer nos champs, ou nous vous coupons le nez & les oreilles.

On n'avait rien à repliquer à un discours si sage. J'allai labourer le champ d'une vieille négresse, pour conserver mes oreilles & mon nez. On me racheta au bout d'un an. J'avais vû tout ce qu'il y a de beau, de bon & d'admirable sur la terre : je résolus de ne plus voir que mes pénates. Je me mariai chez moi : je fus cocu, & je vis que c'était l'état le plus doux de la vie.

CHAPITRE SOIXANTE-DIXIEME.

DE L'ALCORAN
ET
DE MAHOMET.

C'Etait un ſublime & hardi charlatan que ce *Mahomet*, fils d'*Abdalla*. Il dit dans ſon dixiéme chapitre : *Quel autre que* DIEU *peut avoir compoſé l'Alcoran ? On crie, c'eſt* Mahomet *qui a forgé ce livre. Eh bien, tâchez d'écrire un chapitre qui lui reſſemble, & apellez à votre aide qui vous voudrez.* Au dix-ſeptiéme, il s'écrie : *Louange à celui qui a tranſporté pendant la nuit ſon ſerviteur du ſacré temple de la Mecque à celui de Jéruſalem.* C'eſt un aſſez beau voyage, mais il n'aproche pas de celui qu'il fit cette nuit même de planète en planète, & des belles choſes qu'il y vit.

Il prétendait qu'il y avait cinq cent années de chemin d'une planète à une autre, & qu'il fendit la lune en deux. Ses diſciples, qui raſſemblèrent ſolemnellement des verſets de ſon *Koran* après ſa mort, retranchèrent ce voyage du ciel. Ils craignirent les railleurs & les philoſophes. C'était avoir trop de délicateſſe. Ils pouvaient s'en fier aux commentateurs, qui auraient bien ſû expliquer l'itineraire. Les amis

amis de *Mahomet* devaient savoir par expérience, que le merveilleux est la raison du peuple. Les sages contredisent en secret, & le peuple les fait taire. Mais en retranchant l'itineraire des planètes, on laissa quelques petits mots sur l'avanture de la lune ; on ne peut pas prendre garde à tout.

Le *Koran* est une rapsodie sans liaison, sans ordre, sans art ; on dit pourtant, que ce livre ennuyeux est un fort beau livre ; je m'en raporte aux Arabes, qui prétendent qu'il est écrit avec une élégance & une pureté, dont personne n'a aproché depuis. C'est un poëme, ou une espèce de prose rimée, qui contient six mille vers. Il n'y a point de poëte dont la personne & l'ouvrage ayent fait une telle fortune. On agita chez les Musulmans, si l'Alcoran était éternel, ou si DIEU l'avait créé pour le dicter à *Mahomet*. Les docteurs décidèrent, qu'il était éternel ; ils avaient raison, cette éternité est bien plus belle que l'autre opinion. Il faut toujours avec le vulgaire prendre le parti le plus incroyable.

Les moines, qui se sont déchaînés contre *Mahomet*, & qui ont dit tant de sottises sur son compte, ont prétendu qu'il ne savait pas écrire. Mais comment imaginer qu'un homme, qui avait été négociant, poëte, législateur & souverain, ne sût pas signer son nom ? Si son livre est mauvais pour notre tems & pour nous, il était fort bon pour ses contemporains, & sa religion encor meilleure. Il faut avouer, qu'il retira presque toute l'Asie de l'idolâtrie.

Il enseigna l'unité de DIEU ; il déclamait avec force contre ceux qui lui donnent des associés. Chez lui l'usure avec les étrangers est défendue, l'aumône ordonnée. La prière est d'une nécessité absolue ; la résignation aux décrets éternels est le grand mobile de tout. Il était bien difficile, qu'une religion si simple & si sage, enseignée par un homme toujours victorieux, ne subjuguât pas une partie de la terre. En effet, les Musulmans ont fait autant de proselites par la parole que par l'épée. Ils ont converti à leur religion les Indiens & jusqu'aux Nègres. Les Turcs même leurs vainqueurs se sont soumis à l'Islamisme.

Mahomet laissa dans sa loi beaucoup de choses qu'il trouva établies chez les Arabes ; la circoncision, le jeûne, le voyage de la Mecque qui était en usage quatre mille ans avant lui, des ablutions si nécessaires à la santé & à la propreté, dans un pays brûlant où le linge était inconnu ; enfin l'idée d'un jugement dernier, que les mages avaient toujours établie, & qui était parvenue jusqu'aux Arabes. Il est dit, que comme il annonçait qu'on ressusciterait tout nud, *Aïshca* sa femme trouva la chose immodeste & dangereuse : *Allez ma bonne*, lui dit-il, *on n'aura pas alors envie de rire*. Un ange, selon le Koran, doit peser les hommes & les femmes dans une grande balance. Cette idée est encore prise des mages. Il leur a volé aussi leur pont aigu, sur lequel il faut passer après la mort, & leur Jannat, où les élus Musulmans trouveront des bains, des apartemens bien

bien meublés, de bons lits & des houris avec de grands yeux noirs. Il eſt vrai auſſi qu'il dit, que tous ces plaiſirs des ſens ſi néceſſaires à tous ceux qui reſſuſciteront avec des ſens, n'aprocheront pas du plaiſir de la contemplation de l'Etre ſuprême. Il a l'humilité d'avouer dans ſon Koran, que lui-même n'ira point en paradis par ſon propre mérite, mais par la pure volonté de DIEU. C'eſt auſſi par cette pure volonté divine, qu'il ordonne que la cinquiéme partie des dépouilles ſera toujours pour le prophête.

Il n'eſt pas vrai, qu'il exclue du paradis les femmes. Il n'y a pas d'aparence, qu'un homme auſſi habile ait voulu ſe brouiller avec cette moitié du genre humain, qui conduit l'autre. *Abulfeda* raporte, qu'une vieille l'importunant un jour, en lui demandant ce qu'il falait faire pour aller en paradis, M'amie, lui dit-il, le paradis n'eſt pas pour les vieilles. La bonne femme ſe mit à pleurer, & le prophête pour la conſoler lui dit: Il n'y aura point de vieilles, parce qu'elles rajeuniront. Cette doctrine conſolante eſt confirmée dans le 54e. chapitre du Koran.

Il défendit le vin, parce qu'un jour quelques-uns de ſes ſectateurs arrivèrent à la prière étant yvres. Il permit la pluralité des femmes, ſe conformant en ce point à l'uſage immémorial des orientaux.

En un mot, ſes loix civiles ſont bonnes. Son dogme eſt admirable en ce qu'il a de conforme avec le nôtre; mais les moyens ſont affreux; c'eſt la fourberie & le meurtre.

On l'excuse sur la fourberie, parce que, dit-on, les Arabes comptaient avant lui cent vingt-quatre mille prophètes, & qu'il n'y avait pas grand mal qu'il en parût un de plus. Les hommes, ajoute-t-on, ont besoin d'être trompés. Mais comment justifier un homme qui vous dit : *Croi que j'ai parlé à l'ange* Gabriel, *ou je te tuë ?*

Combien est préférable un *Confucius*, le premier des mortels qui n'ont point eu de révélation ! Il n'employe que la raison, & non le mensonge & l'épée. Vice-roi d'une grande province, il y fait fleurir la morale & les loix : disgracié & pauvre, il les enseigne ; il les pratique dans la grandeur & dans l'abaissement ; il rend la vertu aimable ; il a pour disciple le plus ancien & le plus sage des peuples.

Le comte de *Boulainvilliers*, qui avait du goût pour *Mahomet*, a beau me vanter les Arabes, il ne peut empêcher, que ce ne fût un peuple de brigands ; ils volaient avant *Mohomet* en adorant les étoiles ; ils volaient sous *Mahomet* au nom de DIEU. Ils avaient, dit-on, la simplicité des tems héroïques ; mais qu'est-ce que les siécles héroïques ? c'était le tems où on s'égorgeait pour un puits & pour une citerne, comme on fait aujourd'hui pour une province.

Les premiers Musulmans furent animés par *Mahomet* de la rage de l'entousiasme. Rien n'est plus terrible qu'un peuple, qui n'ayant rien à perdre combat à la fois par esprit de rapine & de religion.

Il est vrai, qu'il n'y avait pas beaucoup de finesse dans leurs procédés. Le contrat du premier

mier mariage de *Mahomet* porte, qu'attendu que *Cadishca* eſt amoureuſe de lui, & lui pareillement amoureux d'elle, on a trouvé bon de les conjoindre. Mais y a-t-il tant de ſimplicité à lui avoir compoſé une généalogie, dans laquelle on la fait deſcendre d'*Adam* en droite ligne, comme on a fait deſcendre depuis quelques maiſons d'Eſpagne & d'Ecoſſe? L'Arabie avait ſon *Moreri* & ſon *Mercure galant*.

Le grand prophête eſſuya la diſgrace commune à tant de maris; il n'y a perſonne après cela qui puiſſe ſe plaindre. On connait le nom de celui qui eut les faveurs de ſa ſeconde femme, la belle *Aïshca*; il s'apellait *Aſſuan*. *Mahomet* ſe comporta avec plus de hauteur que *Céſar* qui répudia ſa femme, diſant qu'il ne falait pas que la femme de *Céſar* fût ſoupçonnée. Le prophête ne voulut pas même ſoupçonner la ſienne; il fit deſcendre du ciel un chapitre du Koran, pour affirmer que ſa femme était fidèle. Ce chapitre était écrit de toute éternité, auſſi-bien que tous les autres.

On l'admire, pour s'être fait de marchand de chameaux pontife, légiſlateur & monarque, pour avoir ſoumis l'Arabie qui ne l'avait jamais été avant lui, pour avoir donné les premières ſecouſſes à l'empire Romain d'orient & à celui des Perſes. Je l'admire encor, pour avoir entretenu la paix dans ſa maiſon parmi ſes femmes. Il a changé la face d'une partie de l'Europe, de la moitié de l'Aſie, de preſque toute l'Afrique; & il s'en eſt bien peu falu que ſa religion n'ait ſubjugué l'univers.

A quoi tiennent les révolutions ? un coup de pierre un peu plus fort que celui qu'il reçut dans son premier combat, donnait une autre destinée au monde.

Son gendre *Ali* prétendit, que quand il fallut inhumer le prophête, on le trouva dans un état qui n'est pas trop ordinaire aux morts, & que sa veuve *Aïshca* s'écria ; Si j'avais sû que DIEU eût fait cette grace au défunt, j'y serais accourue à l'instant. On pouvait dire de lui : *Decet Imperatorem stantem mori.*

Jamais la vie d'un homme ne fut écrite dans un plus grand détail que la sienne. Les moindres particularités en étaient sacrées ; on sait le compte & le nom de tout ce qui lui apartenait, neuf épées, trois lances, trois arcs, sept cuirasses, trois boucliers, douze femmes, un coq blanc, sept chevaux, deux mules, quatre chameaux, sans compter la jument *Borac* sur laquelle il monta au ciel. Mais il ne l'avait que par emprunt, elle apartenait en propre à l'ange *Gabriel.*

Toutes ses paroles ont été recueillies. Il disait, que *la jouïssance des femmes le rendait plus fervent à la prière.* En effet, pourquoi ne pas dire *benedicite* & graces au lit comme à table ? Une belle femme vaut bien un soupé. On prétend encor, qu'il était un grand médecin ; ainsi il ne lui manqua rien pour tromper les hommes.

CHA-

CHAPITRE SOIXANTE-ONZIEME.

SUR LA POLICE DES SPECTACLES.

ON excommuniait autrefois les rois de France, & depuis *Philippe I.* jusqu'à *Louis VIII.* tous l'ont été solemnellement, de même que tous les empereurs depuis *Henri IV.* jusqu'à *Louis de Bavière* inclusivement. Les rois d'Angleterre ont eu aussi une part très-honnête à ces présens de la cour de Rome. C'était la folie du tems; & cette folie coûta la vie à cinq ou six cent mille hommes. Actuellement on se contente d'excommunier les représentans des monarques: ce n'est pas les ambassadeurs que je veux dire, mais les comédiens, qui sont rois & empereurs trois ou quatre fois par semaine, & qui gouvernent l'univers pour gagner leur vie.

Je ne connais guères que leur profession, & celle des sorciers, à qui on fasse aujourd'hui cet honneur. Mais comme il n'y a plus de sorciers depuis environ soixante à quatre-vingt ans, que la bonne philosophie a été connue des hommes, il ne reste plus pour victimes qu'*Alexandre*, *César*, *Athalie*, *Polyeucte*, *Andromaque*, *Brutus*, *Zayre* & *Arlequin*.

La grande raison qu'on en aporte, c'est que ces messieurs & ces dames représentent des passions.

sions. Mais si la peinture du cœur humain mérite une si horrible flétrissure, on devrait donc user d'une plus grande rigueur avec les peintres & les statuaires. Il y a beaucoup de tableaux licentieux qu'on vend publiquement, au lieu qu'on ne représente pas un seul poëte dramatique qui ne soit dans la plus exacte bienséance. La *Vénus* du *Titien* & celle du *Corrège* sont toutes nues, & sont dangereuses en tout tems pour notre jeunesse modeste; mais les comédiens ne récitent les vers admirables de *Cinna* que pendant environ deux heures, & avec l'approbation du magistrat, sous l'autorité royale. Pourquoi donc ces personnages vivans sur le théâtre sont-ils plus condamnés que ces comédiens muets sur la toile? *Ut pictura poësis erit.* Qu'auraient dit les *Sophocles* & les *Euripides*, s'ils avaient pû prévoir, qu'un peuple, qui n'a cessé d'être barbare qu'en les imitant, imprimerait un jour cette tache au théâtre, qui reçut de leur tems une si haute gloire?

Esopus & *Roscius* n'étaient pas des sénateurs Romains, il est vrai; mais le *Flamen* ne les déclarait point infames, & on ne se doutait pas, que l'art de *Térence* fût un art semblable à celui de *Locuste*. Le grand pape, le grand prince, *Léon X.* à qui on doit la renaissance de la bonne tragédie & de la bonne comédie en Europe, & qui fit représenter tant de piéces de théâtre dans son palais avec tant de magnificence, ne devinait pas, qu'un jour dans une partie de la Gaule, des descendans des Celtes & des Goths se croiraient en droit de flétrir ce qu'il

hono-

honorait. Si le cardinal *de Richelieu* eût vécu, lui qui a fait bâtir la salle du palais royal, lui à qui la France doit le théâtre, il n'eût pas souffert plus longtems, que l'on osât couvrir d'ignominie ceux qu'il employait à réciter ses propres ouvrages.

Ce sont les hérétiques, il le faut avouer, qui ont commencé à se déchainer contre le plus beau de tous les arts. *Leon X.* ressuscitait la scène tragique; il n'en falait pas davantage aux prétendus réformateurs pour crier à l'œuvre de *Satan.* Aussi la ville de Genève, & plusieurs illustres bourgades de Suisse; ont été cent-cinquante ans sans souffrir chez elles un violon. Les jansenistes qui dansent aujourd'hui sur le tombeau de *St. Paris*, à la grande édification du prochain, défendirent le siécle passé à une princesse de *Conty* qu'ils gouvernaient, de faire apprendre à danser à son fils, attendu que la danse est trop profane. Cependant il falait avoir bonne grace, & savoir le menuet: on ne voulait point de violon, & le directeur eut beaucoup de peine à souffrir, par accommodement, qu'on montrât à danser au prince de *Conty* avec des castagnettes. Quelques catholiques un peu Visigoths, de deçà les monts, craignirent donc les reproches des réformateurs, & crièrent aussi haut qu'eux; ainsi peu-à-peu s'établit dans notre France la mode de diffamer *César* & *Pompée*, & de refuser certaines cérémonies à certaines personnes gagnées par le roi, & travaillant sous les yeux du magistrat. On ne s'avisa point de réclamer contre cet abus,

car,

car qui aurait voulu se brouiller avec des hommes puissans, & des hommes du tems présent, pour *Phèdre* & pour les héros des siécles passés?

On se contenta donc de trouver cette rigueur absurde, & d'admirer toujours à bon compte les chefs-d'œuvre de notre scène.

Rome, de qui nous avons appris notre catéchisme, n'en use point comme nous; elle a sû toujours tempérer les loix selon les tems & selon les besoins; elle a sû distinguer les bateleurs affrontés, qu'on censurait autrefois avec raison, d'avec les piéces de théâtre du *Trissin* & de plusieurs évêques & cardinaux qui ont aidé à ressusciter la tragédie. Aujourd'hui même on représente à Rome publiquement des comédies dans des maisons religieuses. Les dames y vont sans scandale; on ne croit point, que des dialogues récités sur des planches soient une infamie diabolique. On a vû jusqu'à la piéce de *George Dandin* exécutée à Rome par des religieuses en présence d'une foule d'ecclésiastiques & de dames. Les sages Romains se gardent bien surtout d'excommunier ces Messieurs qui chantent le dessus dans les opéra Italiens; car en vérité c'est bien assez d'être châtré dans ce monde, sans être encor damné dans l'autre.

Dans le bon tems de *Louis XIV.* il y avait toujours aux spectacles qu'il donnait un banc, qu'on nommait *le banc des évêques.* J'ai été témoin que dans la minorité de *Louis XV.* le cardinal *de Fleury*, alors évêque de Fréjus, fut très pressé de faire revivre cette coutume. D'autre tems, d'autre mœurs. Nous sommes

appa-

apparemment bien plus sages que dans les tems où l'Europe entière venait admirer nos fêtes, où *Richelieu* fit revivre la scène en France, où *Léon X.* fit renaître en Italie le siécle d'*Auguste*. Mais un tems viendra où nos neveux, en voyant l'impertinent ouvrage du père *le Brun* contre l'art des *Sophocles*, & les œuvres de nos grands hommes, imprimés dans le même tems, s'écrieront : Est-il possible que les Français ayent pû ainsi se contredire, & que la plus absurde barbarie ait levé si orgueilleusement la tête contre les plus belles productions de l'esprit humain ?

Saint Thomas d'Aquin, dont les mœurs valaient bien celles de *Calvin* & du père *Quesnel*; *St. Thomas*, qui n'avait jamais vû de bonne comédie, & qui ne connaissait que de malheureux histrions, devine pourtant que le théâtre peut être utile. Il eut assez de bon sens, & assez de justice, pour sentir le mérite de cet art, tout informe qu'il était; il le permit, il l'aprouva. *St. Charles Borromée* examinait lui-même les piéces qu'on jouait à Milan; il les munissait de son approbation & de son seing.

Qui feront après cela les Visigoths qui voudront traiter d'empoisonneurs *Rodrigue* & *Chimène*? Plût au ciel que ces barbares ennemis du plus beau des arts eussent la piété de *Polyeucte*, la clémence d'*Auguste*, la vertu de *Burrhus*, & qu'ils finissent comme le mari d'*Alzire*!

PREFACE.

CEtte plaisanterie a été si souvent imprimée, qu'on n'a pas dû l'omettre dans ce recueil. C'est un badinage innocent sur un livre ridicule du président d'une académie, lequel parut à la fin de 1752. C'était une chose fort extraordinaire, qu'un philosophe assurât qu'il n'y a d'autre preuve de l'existence de DIEU, *qu'une formule d'algèbre, que l'ame de l'homme en s'exaltant peut prédire l'avenir, qu'on peut se conserver la vie trois où quatre cent ans en se bouchant les pores. Plusieurs idées non moins étonnantes étaient prodiguées dans ce livre. Un mathématicien de la Haye ayant écrit contre la première de ses propositions, & ayant relevé cette erreur de mathématique, cette querelle occasionna un procès dans les formes, que le président lui intenta devant la propre académie qui dépendait de lui, & il fit condamner son adversaire comme faussaire. Cette injustice souleva toute l'Europe littéraire. C'est ce qui donna occasion à la petite feuille qui suit; c'est une continuelle allusion à tous les passages du livre dont le public se moquait. On y fait d'abord parler un médecin, parce que dans ce livre il était dit qu'il ne falait point payer son médecin quand il ne guérissait pas.*

CHA-

CHAPITRE SOIXANTE-DOUZIEME.

DIATRIBE
DU
DOCTEUR AKAKIA,
Médecin du Pape.

Rien n'eſt plus commun aujourd'hui que de jeunes auteurs ignorés, qui mettent ſous des noms connus des ouvrages peu dignes de l'être. Il y a des charlatans de toute eſpèce. En voici un qui a pris le nom d'un préſident d'une très-illuſtre académie, pour débiter des drogues aſſez ſingulières. Il eſt démontré que ce n'eſt pas le reſpectable préſident qui eſt l'auteur des livres qu'on lui attribue; car cet admirable philoſophe, qui a découvert que la nature agit toujours par les loix les plus ſimples, & qui ajoute ſi ſagement qu'elle va toujours à l'épargne, aurait certainement épargné au petit nombre de lecteurs, capables de le lire, la peine de lire deux fois la même choſe dans le livre intitulé *ſes Oeuvres*, & dans celui qu'on appelle *ſes Lettres*. Le tiers au moins de ce volume eſt copié mot pour mot dans l'autre. Ce grand homme, ſi éloigné du charlataniſme, n'aurait point donné au public des lettres qui n'ont

été écrites à personne, & surtout ne serait point tombé dans certaines petites fautes, qui ne sont pardonnables qu'à un jeune homme.

Je crois, autant qu'il est possible, que ce n'est point l'intérêt de ma profession qui me fait parler ici. Mais on me pardonnera de trouver un peu fâcheux que cet écrivain traite les médecins comme ses libraires. Il prétend nous faire mourir de faim. Il ne veut pas qu'on paye les médecins, quand malheureusement le malade ne guérit point. On ne paye point, dit-il, (*) un peintre qui a fait un mauvais tableau. O jeune homme, que vous êtes dur & injuste ! Le duc d'Orléans, régent de France, ne paya-t-il pas magnifiquement le barbouillage dont *Coypel* orna la galerie du palais royal ? Un client prive-t-il d'un juste salaire son avocat, parce qu'il a perdu sa cause ? Un médecin promet ses soins, & non la guérison. Il fait ses efforts, & on les lui paye. Quoi ! feriez-vous jaloux même des médecins ?

Que dirait, je vous prie, un homme qui aurait, par exemple, douze cent ducats de pension pour avoir parlé de mathématique & de métaphysique, pour avoir disséqué deux crapauds & s'être fait peindre avec un bonnet fourré, si le trésorier venait lui tenir ce langage, Monsieur, on vous retranche cent ducats pour avoir écrit qu'il y a des astres faits comme des meules de moulin, cent autres ducats pour

(*) Pag. 124.

pour avoir écrit qu'une comète viendra *voler* notre lune, & porter ses *attentats jusqu'au soleil* même; cent autres ducats pour avoir imaginé que des comètes *toutes d'or & de diamant* tomberont sur la terre: vous êtes taxé à trois cent ducats pour avoir affirmé que les enfans se forment par attraction dans le ventre de la mère, (*) que l'œil gauche attire la jambe droite (†), &c. On ne peut vous retrancher moins de quatre cent ducats, pour avoir imaginé de connaître la nature de l'ame par le moyen de l'opium, & en disséquant des têtes de géans, &c. &c. Il est clair que le pauvre philosophe perdrait de compte fait toute sa pension. Serait il bien aise après cela que nous autres médecins, nous nous moquassions de lui, & que nous assurassions que les récompenses ne sont faites que pour ceux qui écrivent des choses utiles, & non pas pour ceux qui ne sont connus dans le monde que par l'envie de se faire connaître?

Ce jeune homme inconsidéré reproche à mes confrères les médecins de n'être pas assez hardis. Il dit (†) que c'est au hazard & aux nations sauvages qu'on doit les seuls spécifiques connus, & que les médecins n'en ont pas trouvé un. Il faut lui apprendre que c'est la seule expérience qui a pû enseigner aux hommes les remèdes que fournissent les plantes. *Hippocrate*,

(*) Dans les *Oeuvres & lettres de Mr. de M.*
(†) Voyez la *Venus Physique*.
(†) Pag. 105.

Boerhaave, *Chirac* & *Senac*, n'auraient jamais certainement deviné, en voyant l'arbre du quinquina, qu'il doit guérir la fièvre; ni en voyant la rhubarbe, qu'elle doit purger; ni en voyant des pavots, qu'ils doivent assoupir. Ce qu'on appelle *hazard* peut seul conduire à la découverte des propriétés des plantes; & les médecins ne peuvent faire autre chose que de conseiller ces remèdes suivant les occasions. Ils en inventent beaucoup avec le secours de la chymie; ils ne se vantent pas de guérir toujours, mais ils se vantent de faire tout ce qu'ils peuvent pour soulager les hommes. Le jeune plaisant qui les traite si mal, a-t-il rendu autant de services au genre humain, que celui qui tira, contre toute apparence, des portes du tombeau le maréchal de *Saxe*, après la victoire de Fontenoi?

Notre jeune raisonneur prétend qu'il faut que les médecins ne soient plus qu'empiriques (*), & leur conseille de bannir la théorie. Que diriez-vous d'un homme qui voudrait qu'on ne se servît plus d'architectes pour bâtir des maisons, mais seulement de maçons qui tailleraient des pierres au hazard?

Il donne aussi le sage conseil de négliger l'anatomie (**). Nous aurons cette fois-ci les chirurgiens pour nous. Nous sommes seulement étonnés, que l'auteur, qui a eu quelques petites obligations aux chirurgiens de Montpellier dans des maladies qui demandaient une gran-

(*) Pag. 119. (**) Pag. 120.

grande connaissance de l'intérieur de la tête & de quelques autres parties du ressort de l'anatomie, en ait si peu de reconnaissance.

Le même auteur, peu savant apparemment dans l'histoire, en parlant de rendre les supplices des criminels utiles, & de faire sur leurs corps des expériences, dit (*), que cette proposition n'a jamais été exécutée: il ignore ce que tout le monde sait, que du tems de *Louis XI.* on fit pour la première fois en France, sur un homme condamné à mort, l'épreuve de la taille; que la feue reine d'Angleterre fit essayer l'inoculation de la petite vérole sur quatre criminels; & qu'il y a d'autres exemples pareils.

Mais si notre auteur est ignorant, on est obligé d'avouer qu'il a en récompense une imagination singulière: il veut, en qualité de physicien, que nous nous servions de la force centrifuge pour guérir une apoplexie (**), & qu'on fasse pirouetter le malade. L'idée à la vérité n'est pas de lui, mais il lui donne un air fort neuf.

Il nous conseille (***) d'enduire un malade de poix résine, ou de percer sa peau avec des aiguilles. S'il exerce jamais la médecine, & qu'il propose de tels remèdes, il y a grande apparence que ses malades suivront l'avis qu'il leur donne, de ne point payer le médecin.

(*) Pag. 198. (**) Pag. 206. (***) Pag. 206.

Mais ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que ce cruel ennemi de la faculté, qui veut qu'on nous retranche notre ſalaire ſi impitoyablement, propoſe (*), pour nous adoucir, de ruiner les malades. Il ordonne (car il eſt deſpotique) que chaque médecin ne traite qu'une ſeule infirmité, de ſorte que ſi un homme a la goutte, la fiévre, le dévoyement, mal aux yeux, & mal à l'oreille, il lui faudra payer cinq médecins au lieu d'un. Mais peut-être auſſi que ſon intention eſt que nous n'ayons chacun que la cinquiéme partie de la rétribution ordinaire. Je reconnais bien là ſa malice. Bientôt on conſeillera aux dévots d'avoir des directeurs pour chaque vice, un pour l'ambition ſérieuſe des petites choſes, un pour la jalouſie cachée ſous un air dur & impérieux, un pour la rage de cabaler beaucoup pour des riens, un pour d'autres miſéres; mais ne nous égarons point, & revenons à nos confrères.

Le meilleur médecin, dit-il, *eſt celui qui raiſonne le moins.* Il parait être en philoſophie auſſi fidèle à cet axiome que le père *Canaïe* l'était en théologie; cependant malgré ſa haine contre le raiſonnement, on voit qu'il a fait de profondes méditations ſur l'art de prolonger la vie. Premiérement, il convient avec tous les gens ſenſés, & c'eſt de quoi nous le félicitons, que nos pères vivaient huit à neuf cent ans.

Enſuite ayant trouvé tout ſeul, & indépendam-

(*) Pag. 208.

damment de *Leibnitz*, que *la maturité n'eſt point l'âge de la force, l'âge viril, mais que c'eſt la mort*; il propoſe de reculer ce point de maturité (*) *comme on conſerve des œufs en les empêchant d'éclorre.* C'eſt un beau ſecret, & nous lui conſeillons de ſe faire bien aſſurer l'honneur de cette découverte dans quelque poulailler, ou par ſentence criminelle de quelque académie.

On voit par le compte que nous venons de rendre, que ſi ces lettres imaginaires étaient d'un préſident, elles ne pourraient être que d'un préſident de *Bedlam* (†), & qu'elles ſont inconteſtablement, comme nous l'avons dit, d'un jeune homme qui s'eſt voulu parer du nom d'un ſage, reſpecté, comme on ſait, dans toute l'Europe, & qui a conſenti d'être déclaré *grand homme.* Nous avons vû quelquefois au carnaval en Italie *Arlequin* déguiſé en archevêque; mais on démêlait bien vite *Arlequin* à la manière dont il donnait la bénédiction. Tôt ou tard on eſt reconnu : cela rappelle une fable de *la Fontaine.*

Un petit bout d'oreille échapé par malheur
Découvrit la fourbe & l'erreur.

Ici on voit des oreilles toutes entières.

Tout conſidéré, nous déférons à la ſainte inquiſition le livre imputé au préſident, & nous

(*) Pag. 76. (†) Les *petites maiſons* de Londres.

nous en raportons aux lumières infaillibles de ce docte tribunal, auquel on fait que les médecins ont tant de foi.

Décret de l'Inquisition de Rome.

NOus, père *Pancrace*, &c. Inquisiteur pour la foi, avons lu la *Diatribe* de Monsignor *Akakia*, médecin ordinaire du pape, sans savoir ce que veut dire *Diatribe*, & n'y avons rien trouvé de contraire à la foi ni aux décrétales. Il n'en est pas de même des œuvres & lettres du jeune inconnu, déguisé sous le nom d'un président.

Nous avons, après avoir invoqué le St. Esprit, trouvé dans les œuvres, c'est-à-dire dans l'in-quarto de l'inconnu, force propositions téméraires, mal-sonnantes, hérétiques & sentant l'hérésie. Nous les condamnons collectivement, séparément, & respectivement.

Nous anathématisons spécialement & particuliérement l'essai de cosmologie, où l'inconnu aveuglé par les principes des enfans de *Bélial*, & accoûtumé à trouver tout mauvais, insinue, contre la parole de l'écriture (*), que c'est un défaut de providence que les araignées prennent des mouches; & dans laquelle cosmologie l'auteur fait ensuite entendre, qu'il n'y a d'autre preuve de l'existence de DIEU, que dans Z égal

(*) Oeuv. pag. 9.

égal à B C divisé par A plus B (*). Or ces caractères étant tirés du grimoire, & visiblement diaboliques, nous les déclarons attentatoires à l'autorité du *St. Siège*.

Et comme, selon l'usage, nous n'entendons pas un mot aux matières qu'on nomme de physique, mathématique, dynamique, métaphysique, &c. nous avons enjoint aux révérends professeurs de philosophie du collége de la Sapience, d'examiner les œuvres & les lettres du jeune inconnu, & de nous en rendre un compte fidèle. Ainsi DIEU leur soit en aide.

Jugement des Professeurs du collége de la Sapience.

1°. NOus déclarons que les loix sur le choc des corps parfaitement durs, sont puériles & imaginaires, attendu (**) qu'il n'y a aucun corps connu parfaitement dur, mais bien des esprits durs, sur lesquels nous avons en vain tâché d'opérer.

2°. L'assertion, que le *produit de l'espace par la vitesse est toujours un minimum* (***), nous a semblé fausse; car ce produit est quelquefois un *maximum*, comme *Leibnitz* le pensait, & comme il est prouvé. Il parait que le jeune auteur n'a

(*) Oeuv. pag. 45. (**) Oeuv. pag. 4.
(***) Oeuv. pag. 44.

n'a pris que la moitié de l'idée de *Leibnitz*; & en cela nous le justifions d'avoir eu jamais une idée de *Leibnitz* toute entière.

3°. Nous adhérons en outre à la censure que Monsignor *Akakia*, médecin du pape, & tant d'autres, ont faite des œuvres du jeune pseudonyme, & surtout de la *Vénus physique* (*). Nous conseillons au jeune auteur, quand il procédera avec sa femme (s'il en a une) à l'œuvre de la génération, de ne plus penser que l'enfant se forme dans l'uterus par le moyen de l'attraction; & nous l'exhortons, s'il commet le péché de la chair, à ne pas envier le sort des colimaçons en amour, ni celui des crapauds, & à imiter moins le style de *Fontenelle*, quand la maturité de l'âge aura formé le sien.

Nous venons à l'examen des *Lettres*, que nous avons jugé contenir, par un double emploi vicieux, presque tout ce qui est dans les *Oeuvres*; & nous l'exhortons à ne plus débiter deux fois la même marchandise sous des noms différens, parce que cela n'est pas d'un honnête négociant comme il devrait l'être.

(*) Pag. 248.

Examen des Lettres d'un jeune Auteur déguisé sous le nom d'un Président.

1°. Il faut d'abord que le jeune auteur aprenne que la *prévoyance* (†) n'est point apellée dans l'homme *prévision*; que ce mot *prévision* est uniquement consacré à la connaissance par laquelle DIEU voit l'avenir. Il est bon qu'il sache la force des termes avant de se mettre à écrire. Il faut qu'il sache que l'ame ne *s'aperçoit* point elle-même: elle voit des objets, & ne se voit pas; c'est là sa condition. Le jeune écrivain peut aisément réformer ces petites erreurs.

2°. Il est faux que *la mémoire nous fasse plus perdre que gagner* (*). Le candidat doit aprendre que la *mémoire* est la faculté de retenir des idées, & que sans cette faculté on ne pourrait pas seulement faire un mauvais livre, ni même presque rien connaître, ni se conduire sur rien, qu'on serait absolument imbécille; il faut que ce jeune homme cultive sa mémoire.

3°. Nous sommes obligés de déclarer ridicule cette idée (**), *que l'ame est comme un corps qui se remet dans son état après avoir été agité, & qu'ainsi l'ame revient à son état de contentement ou de détresse, qui est son état naturel.* Le can-

(†) Pag. 3. Lettres du natif de St. Malo.
(*) Pag. 5. (**) Pag. 8.

candidat s'eſt mal exprimé. Il voulait dire apparemment que chacun revient à ſon caractère: qu'un homme, par exemple, après s'être efforcé de faire le philoſophe, revient aux petiteſſes ordinaires, &c. mais des vérités ſi triviales ne doivent pas être redites: c'eſt le défaut de la jeuneſſe de croire que des choſes communes peuvent recevoir un caractère de nouveauté par des expreſſions obſcures.

4°. Le candidat ſe trompe quand il dit que l'étendue n'eſt qu'une perception (*) de notre ame. S'il fait jamais de bonnes études, il verra que l'étendue n'eſt pas comme le ſon & les couleurs, qui n'exiſtent que dans nos ſenſations, comme le ſait tout écolier.

5°. A l'égard de la nation Allemande, qu'il vilipende (**), & qu'il traite d'imbécille en termes équivalens, cela nous paraît ingrat & injuſte; ce n'eſt pas le tout de ſe tromper, il faut être poli; il ſe peut faire que le candidat ait cru inventer quelque choſe après *Leibnitz*, mais nous dirons à ce jeune homme que ce n'eſt pas lui qui a inventé la poudre.

6°. Nous craignons que l'auteur n'inſpire à ſes camarades quelques petites tentations de chercher la pierre philoſophale (†): car, dit-il, ſous quelque *aſpect qu'on la conſidère, on ne peut en prouver l'impoſſibilité.* Il eſt vrai qu'il avoue qu'il y a de la folie à employer ſon bien à la chercher; mais comme en parlant de la *ſomme du*

(*) Pag. 15. (**) Pag. 50. 52. (†) Pag. 85.

du bonheur, il dit qu'on ne peut démontrer la religion chrêtienne, & que cependant bien des gens la suivent; il se pourrait, à plus forte raison, que quelques personnes se ruïnassent à la recherche du grand œuvre, puisqu'il est possible, selon lui, de le trouver.

7°. Nous passons plusieurs choses qui fatigueraient la patience du lecteur, & l'intelligence de Mr. l'inquisiteur; mais nous croyons qu'il sera fort surpris d'apprendre que le jeune étudiant (*) veuille absolument disséquer des cerveaux de géants hauts de douze piés, & des hommes velus portant queue, pour sonder la nature de l'intelligence humaine; qu'avec de l'opium & des rêves il modifie l'ame; qu'il fasse naître des anguilles *grosses* d'autres anguilles avec de la farine délayée, & des poissons avec des grains de blé (**). Nous prenons cette occasion de divertir monsieur l'inquisiteur.

8°. Mais monsieur l'inquisiteur ne rira plus quand il verra que tout le monde peut devenir prophête; car l'auteur ne trouve pas plus de difficulté à voir l'avenir que le passé. Il avoue (†) que les raisons en faveur de l'astrologie judiciaire sont aussi fortes que les raisons contre elle. Ensuite il assure (††) que les perceptions du passé, du présent & de l'avenir, ne different (†††) que par le degré d'activité de l'ame. Il espère qu'un peu plus de chaleur & d'*exaltation*

(*) Pag. 232. 233. (**) Pag. 143. (†) Pag. 147. (††) Pag. 151. (†††) Pag. 154.

tion dans l'imagination pourra servir à montrer l'avenir, comme la mémoire montre le passé.

Nous jugeons unanimément que sa cervelle est fort exaltée, & qu'il va bientôt prophétiser. Nous ne savons pas encor s'il sera des grands ou des petits prophêtes ; mais nous craignons fort qu'il ne soit prophête de malheur, puisque dans son traité du bonheur même, il ne parle que d'affliction : il dit (*) surtout, que tous les fous sont malheureux. Nous faisons à tous ceux qui le font un compliment de condoléance ; mais si son ame exaltée a vû l'avenir, n'y a-t-elle pas vû un peu de ridicule ?

9°. Il nous paraît avoir quelque envie d'aller aux terres australes (**), quoiqu'en lisant son livre on soit tenté de croire qu'il en revient ; cependant il semble ignorer qu'on connait il y a longtems la terre de *Frédéric-Henri*, située par-delà le quarantiéme degré de latitude méridionale ; mais nous l'avertissons que si, au lieu d'aller aux terres australes, il prétend (†) naviger tout droit directement sous le pole arctique, personne ne s'embarquera avec lui.

10°. Il doit encor être assuré qu'il lui sera difficile de faire, comme il le prétend (††), un trou qui aille jusqu'au centre de la terre (où il veut aparemment se cacher de honte d'avoir avancé de telles choses) : Ce trou exigerait qu'on exca-

(*) Pag. 9. (**) Pag. 172.
(†) Pag. 174. (††) Pag. 186.

excavât au moins trois ou quatre-cent lieues de pays, ce qui pourrait déranger le syſtême de la balance de l'Europe.

Pour concluſion, nous prions monſieur le docteur *Akakia* de lui preſcrire des ptiſanes rafraichiſſantes; nous l'exhortons à étudier dans quelque univerſité & à y être modeſte.

Si jamais on envoye quelques phyſiciens vers la Finlande, pour vérifier, s'il ſe peut, par quelques meſures ce que *Newton* a découvert par la ſublime théorie de la gravitation & des forces centrifuges, s'il eſt nommé de ce voyage, qu'il ne cherche point continuellement à s'élever au-deſſus de ſes compagnons, qu'il ne ſe faſſe point peindre ſeul aplatiſſant la terre, ainſi qu'on peint *Atlas* portant le ciel, comme ſi l'on avait changé la face de l'univers, pour avoir été ſe réjouïr dans une ville où il y a garniſon Suédoiſe: qu'il ne cite pas à tout propos le cercle polaire.

Si quelque compagnon d'étude vient lui propoſer avec amitié un avis différent du ſien, s'il lui fait confidence qu'il s'apuie ſur l'autorité de *Leibnitz* & de pluſieurs autres philoſophes, s'il lui montre en particulier une lettre de *Leibnitz* qui contrediſe formellement notre candidat, que ledit candidat n'aille pas s'imaginer ſans réflexion, & crier partout, qu'on a forgé une lettre de *Leibnitz* pour lui ravir la gloire d'être un original.

Qu'il ne prenne pas l'erreur où il eſt tombé ſur un point de dynamique abſolument inu-

tile

tile dans l'usage, pour une découverte admirable.

Si ce camarade, après lui avoir communiqué plusieurs fois son ouvrage, dans lequel il le combat avec la discrétion la plus polie, & avec éloge, l'imprime de son consentement, qu'il se garde bien de vouloir faire passer cet ouvrage de son adversaire pour un crime de lese-majesté académique.

Si ce camarade lui a avoué plusieurs fois qu'il tient la lettre de *Leibnitz*, ainsi que plusieurs autres, d'un homme mort il y a quelques années, que le candidat n'en tire pas avantage avec malignité, qu'il ne se serve pas à-peu-près des mêmes artifices dont quelqu'un (*) s'est servi contre les *Mairan*, les *Cassini*, & d'autres vrais philosophes; qu'il n'exige jamais dans une dispute frivole, qu'un mort ressuscite pour rapporter la minute inutile d'une lettre de *Leibnitz*, & qu'il réserve ce miracle pour le tems où il prophétisera; qu'il ne compromette personne dans une querelle de néant, que la vanité veut rendre importante; & qu'il ne fasse point intervenir les dieux dans la guerre des rats & des grenouilles. Qu'il n'écrive point lettres sur lettres à une grande princesse, pour forcer au silence son adversaire, & pour

(*) L'homme en question avait fort tourmenté à Paris Mrs. de *Mairan* & *Cassini*.

pour lui lier les mains, afin de l'assassiner à loisir. (†).

Que dans une misérable dispute sur la Dynamique, il ne fasse point sommer, par un exploit académique, un professeur de comparaître dans un mois; qu'il ne le fasse point condamner par contumace, comme ayant attenté à sa gloire, comme forgeur de lettres & faussaire, surtout quand il est évident que les lettres de *Leibnitz* sont de *Leibnitz*, & qu'il est prouvé que les lettres sous le nom d'un président n'ont pas été plus reçûes de ses correspondans que lues du public.

Qu'il ne cherche point à interdire à personne la liberté d'une juste défense; qu'il pense qu'un homme qui a tort & qui veut deshonorer celui qui a raison, se deshonore soi-même.

Qu'il croye que tous les gens de lettres sont égaux, & il gagnera à cette égalité.

Qu'il ne s'avise jamais de demander qu'on n'imprime rien sans son ordre.

Nous finissons par l'exhorter à être docile, à faire des études sérieuses, & non des cabales vaines; car ce qu'un savant gagne en intrigue, il le perd en génie; de même que dans la méchanique, ce qu'on gagne en tems on le perd en forces. On n'a vû que trop souvent des jeunes gens, qui ont commencé par donner de

(†) Il écrivit deux lettres à madame la princesse d'Orange, pour la supplier d'imposer silence à son adversaire Mr. K. bibliothécaire de cette princesse, le-quel il avait fait condamner comme faussaire.

de grandes espérances & de bons ouvrages, finir enfin par n'écrire que des sotises, parce qu'ils ont voulu être des courtisans habiles, au lieu d'être d'habiles écrivains, parce qu'ils ont substitué la vanité à l'étude, & la dissipation qui affaiblit l'esprit au recueillement qui le fortifie; on les a loués, & ils ont cessé d'être louables; on les a récompensés, & ils ont cessé de mériter des récompenses; ils ont voulu paraître, & ils ont cesse d'être : car lorsque dans un auteur une *somme* d'erreurs est égale à une *somme* de ridicules, *le néant vaut son existence* (*).

(*) L'auteur en question avait écrit, que supposé qu'un homme ait éprouvé autant de mal que de bien, le néant vaut son être.

CHA-

CHAPITRE SOIXANTE ET TREIZIEME.

ELOGE FUNEBRE DES OFFICIERS

Qui sont morts dans la guerre de 1741.

UN peuple qui fut l'exemple des nations, qui leur enseigna tous les arts, & même celui de la guerre, le maître des Romains qui ont été nos maîtres, la Grèce enfin, parmi ses institutions qu'on admire encore, avait établi l'usage de consacrer par des éloges funèbres la mémoire des citoyens qui avaient répandu leur sang pour la patrie. Coutume digne d'Athènes, digne d'une nation valeureuse & humaine, digne de nous! pourquoi ne la suivrions-nous pas, nous longtems les heureux rivaux en tant de genres de cette nation respectable? Pourquoi nous renfermer dans l'usage de ne célébrer après leur mort que ceux qui ayant été donnés en spectacle au monde par leur élévation, ont été fatigués d'encens pendant leur vie?

Il est juste sans doute, il importe au genre humain, de louer les *Titus*, les *Trajans*, les *Louis XII.* les *Henri IV.* & ceux qui leur ressemblent. Mais ne rendra-t-on jamais qu'à la divinité ces devoirs si intéressans & si chers quand ils sont rendus à la personne, si vains quand ils ne sont qu'une partie nécessaire d'une

pompe funèbre, quand le cœur n'eſt point touché, quand la vanité ſeule de l'orateur parle à la vanité des hommes, & que dans un diſcours compoſé, & dans une diviſion forcée, on s'épuiſe en éloges vagues qui paſſent avec la fumée des flambeaux funéraires? Du moins, s'il faut célébrer toujours ceux qui ont été grands, réveillons quelquefois la cendre de ceux qui ont été utiles. Heureux ſans doute, (ſi la voix des vivans peut percer la nuit des tombeaux) heureux le magiſtrat immortaliſé par le même organe, qui avait fait verſer tant de pleurs ſur la mort de *Marie* d'Angleterre, & qui fut digne de célébrer le grand *Condé*! Mais ſi la cendre de *Michel le Tellier* reçut tant d'honneurs, eſt-il un bon citoyen qui ne demande aujourd'hui, Les a-t-on rendus au grand *Colbert*, à cette homme qui fit naitre tant d'abondance en ranimant tant d'induſtrie, qui porta ſes vues ſupérieures juſqu'aux extrémités de la terre, qui rendit la France la dominatrice des mers, & à qui nous devons une grandeur & une félicité longtems inconnue?

O mémoire! ô noms du petit nombre d'hommes qui ont bien ſervi l'état! vivez éternellement: mais ſurtout ne périſſez pas tout entiers, vous guerriers qui êtes morts pour nous défendre. C'eſt votre ſang qui nous a valu des victoires; c'eſt ſur vos corps déchirés & palpitans que vos compagnons ont marché à l'ennemi, & qu'ils ont monté à tant de remparts; c'eſt à vous que nous devons une paix glorieuſe, achetée par votre perte. Plus la guerre

eſt

eſt un fléau épouvantable, raſſemblant ſous lui toutes les calamités & tous les crimes, plus grande doit être notre reconnaiſſance envers ces braves compatriotes, qui ont péri pour vous donner cette paix heureuſe, qui doit être l'unique but de la guerre, & le ſeul objet de l'ambition d'un vrai monarque.

Faibles & inſenſés mortels que nous ſommes, qui raiſonnons tant ſur nos devoirs, qui avons tant aprofondi notre nature, nos malheurs & nos faibleſſes, nous faiſons ſans ceſſe retentir nos temples de reproches & de condamnations; nous anathématiſons les plus légères irrégularités de la conduite, les plus ſecrettes complaiſances des cœurs; nous tonnons contre des vices, contre des défauts, condamnables, il eſt vrai, mais qui troublent à peine la ſociété. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu s'eſt jamais élevée contre ce crime ſi grand & ſi univerſel, contre cette rage deſtructive qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en frères, contre ces déprédations atroces, contre ces cruautés qui font de la terre un ſéjour de brigandage, un horrible & vaſte tombeau? La violation des traités les plus ſolemnels, la baſſeſſe des fraudes qui précèdent l'horreur des guerres, la hardieſſe des calomnies qui rempliſſent les déclarations; l'infamie des rapines punies du dernier ſupplice dans les particuliers, & louées dans les chefs des nations; le viol, le larcin, le ſaccagement, les banqueroutes, & la miſere de mille commerçans ruinés: leurs familles errantes qui mendient vai-

nement leur pain à la porte des publicains enrichis par ces dévaſtations mêmes; voilà une faible partie des crimes que la guerre entraine après elle. Tous ces crimes ſont commis ſans le moindre remords. Et les miniſtres ſacrés de la parole tonnent en chaire contre la parure des femmes, & contre des ſpectacles innocens & utiles!

Des bords du Pô juſqu'à ceux du Danube, on bénit de tous côtés au nom du même DIEU ces drapeaux ſous leſquels marchent des milliers de meurtriers mercenaires, à qui l'eſprit de débauche, de libertinage & de rapine ont fait quitter leurs campagnes; ils vont, & ils changent de maîtres: ils s'expoſent à un ſupplice infame pour un léger intérêt; le jour du combat vient, & ſouvent le ſoldat qui s'était rangé n'agueres ſous les enſeignes de ſa patrie, répand ſans remords le ſang de ſes propres concitoyens; il attend avec avidité le moment où il pourra dans le champ du carnage arracher aux mourans quelques malheureuſes dépouilles qui lui ſont enlevées par d'autres mains. Tel eſt trop ſouvent le ſoldat: telle eſt cette multitude aveugle & féroce dont on ſe ſert pour changer la deſtinée des empires, & pour élever les monumens de la gloire. Conſidérés tous enſemble, marchans avec ordre ſous un grand capitaine, ils forment le ſpectacle le plus fier & le plus impoſant qui ſoit dans l'univers. Pris chacun à part dans l'enyvrement de leurs phrénéſies brutales, (ſi on en excepte un petit nombre) c'eſt la lie des nations.

Tel

Tel n'eſt point l'officier, idolâtre de ſon honneur & de celui de ſon ſouverain, bravant de ſang froid la mort avec toutes les raiſons d'aimer la vie, quittant gaiement les délices de la ſociété pour des fatigues qui font frémir la nature; humain, généreux, compatiſſant, tandis que la barbarie étincelle de rage partout autour de lui; né pour les douceurs de la ſociété, comme pour les dangers de la guerre; auſſi poli que fier; orné ſouvent par la culture des lettres, & plus encor par les graces de l'eſprit. A ce portrait les nations étrangères reconnaiſſent nos officiers; elles avouent ſurtout que lorſque le premier feu trop ardent de leur jeuneſſe eſt tempéré par un peu d'expérience, ils ſe font aimer même de leurs ennemis. Mais ſi leurs graces & leurs franchiſes ont adouci quelquefois les eſprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur?

Ce ſont eux qui ont défendu pendant tant de mois cette capitale de la Bohême, conquiſe par leurs mains en ſi peu de momens; eux qui attaquaient, qui aſſiégeaient leurs aſſiégeans; eux qui donnaient de longues batailles dans des tranchées; eux qui bravèrent la faim, les ennemis, la mort, la rigueur inouïe des ſaiſons dans cette mémorable marche, moins longue que celle des Grecs de *Xénophon*, mais non moins pénible & non moins hazardeuſe. On les a vû, ſous un prince auſſi vigilant qu'intrépide, précipiter leurs ennemis du haut des Alpes, victorieux à la fois de tous les obſtacles que la nature & l'art & la valeur oppoſaient à leur courage opiniâtre. Champs de

Fontenoi, rivages de l'Escaut & de la Meuse teints de leur sang, c'est dans vos campagnes que leurs efforts ont ramené la victoire aux pieds de ce Roi, que les nations, conjurées contre lui, auraient dû choisir pour leur arbitre. Que n'ont-ils point exécuté, ces héros, dont la foule est connue à peine?

Qu'avaient donc au-dessus d'eux ces centurions & ces tribuns des légions Romaines? en quoi les passaient-ils, si ce n'est, peut-être, dans l'amour invariable de la discipline militaire? Les anciens Romains éclipsèrent, il est vrai, toutes les autres nations de l'Europe, quand la Grèce fut amollie & désunie, & quand les autres peuples étaient encor des barbares destitués de bonnes loix, sachant combattre, & ne sachant pas faire la guerre, incapables de se réunir à propos contre l'ennemi commun, privés du commerce, privés de tous les arts, & de toutes les ressources. Aucun peuple n'égale encor les anciens Romains. Mais l'Europe entière vaut aujourd'hui beaucoup mieux que ce peuple vainqueur & législateur; soit que l'on considère tant de connaissances perfectionnées, tant de nouvelles inventions; ce commerce immense & habile, qui embrasse les deux mondes, tant de villes opulentes, élevées dans des lieux qui n'étaient que des déserts sous les consuls & sous les *Césars*; soit qu'on jette les yeux sur ces armées nombreuses & disciplinées qui défendent vingt royaumes policés; soit qu'on perce cette politique toujours profonde, toujours agissante, qui tient la balance entre tant de

na-

nations. Enfin la jalousie même, qui règne entre les peuples modernes, qui excite leur génie, & qui anime leurs travaux, sert encor à élever l'Europe au-dessus de ce qu'elle admirait stérilement dans l'ancienne Rome, sans avoir ni la force ni même le désir de l'imiter.

Mais de tant de nations en est-il une qui puisse se vanter de renfermer dans son sein un pareil nombre d'officiers tels que les nôtres ? Quelquefois ailleurs on sert pour faire sa fortune, & parmi nous on prodigue la sienne pour servir. Ailleurs on trafique de son sang avec des maîtres étrangers ; ici on brûle de donner sa vie pour son roi. Là on marche parce qu'on est payé ; ici on vole à la mort pour être regardé de son maître ; & l'honneur a toujours fait de plus grandes choses que l'intérêt.

Souvent en parlant de tant de travaux & de tant de belles actions, nous nous dispensons de la reconnaissance, en disant que l'ambition a tout fait. C'est la logique des ingrats. Qui nous sert veut s'élever, je l'avoue : oui, on est excité en tout genre par cette noble ambition, sans laquelle il ne serait point de grands hommes. Si on n'avait pas devant les yeux des objets qui redoublent l'amour du devoir, serait-on bien récompensé par ce public si ardent quelquefois & si précipité dans ses éloges, mais toujours plus promt dans ses censures, passant de l'entousiasme à la tiédeur, & de la tiédeur à l'oubli.

Sibarites tranquilles dans le sein de nos cités floriſſantes, occupés des rafinemens de la mol-

molleſſe, devenus inſenſibles à tout, & au plaiſir même pour avoir tout épuiſé, fatigués de ces ſpectacles journaliers, dont le moindre eût été une fête pour nos pères, & de ces repas continuels, plus délicats que les feſtins des rois; au milieu de tant de voluptés ſi accumulées & ſi peu ſenties, de tant d'arts, de tant de chefs-d'œuvre ſi perfectionnés & ſi peu conſidérés; enyvrés & aſſoupis dans la ſécurité & dans le dédain, nous apprenons la nouvelle d'une bataille; on ſe réveille de ſa douce léthargie, pour demander avec empreſſement des détails dont on parle au hazard, pour cenſurer le général, pour diminuer la perte des ennemis, pour enfler la nôtre: cependant cinq ou ſix cent familles du royaume ſont ou dans les larmes ou dans la crainte. Elles gémiſſent, retirées dans l'intérieur de leurs maiſons, & redemandent au ciel des frères, des époux, des enfans. Les paiſibles habitans de Paris ſe rendent le ſoir aux ſpectacles, où l'habitude les entraîne plus que le goût. Et ſi dans les repas qui ſuccèdent aux ſpectacles, on parle un moment des morts qu'on a connus, c'eſt quelquefois avec indifférence, ou en rappellant leurs défauts, quand on ne devrait ſe ſouvenir que de leur perte, ou même en exerçant contre eux ce facile & malheureux talent d'une raillerie maligne, comme s'ils vivaient encore.

Mais quand nous apprenons que dans le cours de nos ſuccès, un revers tel qu'en ont éprouvés dans tous les tems les plus grands capitaines, a ſuſpendu le progrès de nos armes, alors

alors tout est désespére ; alors on affecte de craindre, quoiqu'on ne craigne rien en effet. Nos reproches amers persécutent jusques dans le tombeau le général dont les jours ont été tranchés dans une action malheureuse (*a*). Et savons-nous quels étaient ses desseins, ses ressources ? & pouvons-nous de nos lambris dorés, dont nous ne sommes presque jamais sortis, voir d'un coup d'œil juste le terrain sur lequel on a combattu ? Celui que vous accusez a pû se tromper : mais il est mort en combattant pour vous. Quoi, nos livres, nos écoles, nos déclamations historiques, répéteront sans cesse le nom d'un *Cinégire*, qui ayant perdu les bras en saisissant une barque Persane, l'arrêtait encor vainement avec les dents ! Et nous nous bornerions à blâmer notre compatriote, qui est mort en arrachant ainsi les palissades des retranchemens ennemis au combat d'Exiles, quand il ne pouvoit plus les saisir de ses mains blessées.

Rempliſſons-nous l'esprit, à la bonne heure, de ces exemples de l'antiquité, souvent très-peu prouvés & beaucoup exagérés ; mais qu'il reste au moins place dans nos esprits pour ces exemples de vertu, heureux ou malheureux, que nous ont donnés nos concitoyens. Ce jeune *Brienne*, qui ayant le bras fracassé à ce combat d'Exiles, monte encor à l'escalade en disant : *Il m'en reste un autre pour mon roi & pour ma patrie* : ne vaut-il pas bien un habitant de l'Attique & du Latium ? & tous ceux qui,

(*a*) Le chevalier de *Belle-Isle*.

qui, comme lui, s'avançaient à la mort, ne pouvant la donner aux ennemis, ne doivent-ils pas nous être plus chers que les anciens guerriers d'une terre étrangère? n'ont-ils pas même mérité cent fois plus de gloire en mourant sous des boulevarts inaccessibles, que n'en ont acquis leurs ennemis, qui en se défendant contr'eux avec sûreté, les immolaient sans danger & sans peine?

Que dirai-je de ceux qui sont morts à la journée de Dettingue, journée si bien préparée & si mal conduite, & dans laquelle il ne manqua au général que d'être obéï pour mettre fin à la guerre? Parmi ceux dont l'histoire célébrera la valeur inutile & la mort malheureuse, oubliera-t-on un jeune *Boufflers* (*b*), un enfant de dix ans, qui dans cette bataille a une jambe cassée, qui la fait couper sans se plaindre, & qui meurt de même? exemple d'une fermeté rare parmi les guerriers, & unique à cet âge!

Si nous tournons les yeux sur des actions, non pas plus hardies, mais plus fortunées, que de héros dont les exploits & les noms doivent être sans cesse dans notre bouche! que de terrains arrosés du plus beau sang, & célèbres par des triomphes! Là s'élevaient contre nous cent boulevarts qui ne sont plus. Que sont devenus ces ouvrages de Fribourg, baignés de sang, écroulés sous leurs défenseurs, entourés des cadavres des assiégeans? On voit encor les rem-

(*b*) *Boufflers de Remiancour*, neveu du duc de *Boufflers*.

remparts de Namur, & ces châteaux qui font dire au voyageur étonné, Comment a-t-on réduit cette forteresse qui touche aux nues? On voit Ostende, qui jadis soutenait des siéges de trois années, & qui s'est rendue en cinq jours à nos armes victorieuses. Chaque plaine, chaque ville de ces contrées est un monument de notre gloire. Mais que cette gloire a coûté!

O peuples heureux, donnez au moins à des compatriotes, qui ont expiré victimes de cette gloire, ou qui survivent encor à une partie d'eux-mêmes, les récompenses que leurs cendres ou leurs blessures vous demandent! Si vous les refusiez, les arbres, les campagnes de la Flandre prendraient la parole pour vous dire: C'est ici que ce modeste & intrépide *Luttaux* (*c*), chargé d'années & de services, déja blessé de deux coups, affaibli & perdant son sang, s'écria: *Il ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles*; & ramenant au combat des troupes dispersées, reçut le coup mortel qui le mit enfin au tombeau. C'est là que le colonel des gardes Françaises, en allant le premier reconnaitre les ennemis, fut frapé le premier dans cette journée meurtrière, & périt en faisant des souhaits pour le monarque & pour l'état. Plus loin est mort le neveu de ce célèbre archevêque de Cambrai, l'héritier des vertus de cet homme unique qui rendit la vertu si aimable (*d*).

O

(*c*) Lieutenant-colonel des gardes, & lieutenant-général.

(*d*) Le marquis de *Fénelon*, lieutenant-général, ambassadeur en Hollande.

O qu'alors les places des pères deviennent à bon droit l'héritage des enfans ! Qui peut sentir la moindre atteinte de l'envie, quand sur les remparts de Tournay un de ces tonnerres souterrains qui trompent la valeur & la prudence, ayant emporté les membres sanglans & dispersés du colonel de Normandie, ce régiment est donné le jour même à son jeune fils, & ce corps invincible ne crut point avoir changé de conducteur. Ainsi cette troupe étrangère devenue si nationale, qui porte le nom de *Dillon*, a vû les enfans & les frères succéder rapidement à leurs pères & à leurs frères tués dans les batailles ; ainsi le brave d'*Auberterre*, le seul colonel tué au siége de Bruxelles, fut remplacé par son valeureux frère. Pourquoi faut-il que la mort nous l'enlève encore ?

Le gouvernement de la Flandre, de ce théatre éternel de combats, est devenu le juste partage du guerrier, qui, à peine au sortir de l'enfance, avait tant de fois en un jour exposé sa vie à la bataille de Rocou (*e*). Son père marcha à côté de lui à la tête de son régiment, & lui apprit à commander & à vaincre. La mort qui respecta ce père généreux & tendre dans cette bataille, où elle fut à tout moment autour d'eux, l'attendait dans Gènes sous une forme différente ; c'est là qu'il a péri avec

(*e*) Le Duc de *Boufflers*, lieutenant-général, s'était mis avec son fils âgé de 15. ans à la tête du régiment de ce jeune homme ; il avait reçu dix coups de feu dans ses habits : il est mort à Gènes.

avec la douleur de ne pas verser son sang sur les bastions de la ville assiégée, mais avec la consolation de laisser Gènes libre, & emportant dans la tombe le nom de son libérateur.

De quelque côté que nous tournions nos regards, soit sur cette ville délivrée, soit sur le Pô & sur le Tesin, sur la cîme des Alpes, sur les bords de l'Escaut, de la Meuse & du Danube, nous ne verrons que des actions dignes de l'immortalité, ou des morts qui demandent nos éternels regrets.

Il faudrait être stupide pour ne pas admirer, & barbare pour n'être pas attendri. Mettons-nous un moment à la place d'une épouse craintive, qui embrasse dans ses enfans l'image du jeune époux qu'elle aime (*f*), tandis que ce guerrier, qui avait cherché le péril en tant d'occasions; & qui avait été blessé tant de fois, marche aux ennemis dans les environs de Gènes, à la tête de sa brave troupe. Cet homme qui, à l'exemple de sa famille, cultivait les lettres & les armes, & dont l'esprit égalait la valeur, reçoit le coup funeste qu'il avait tant cherché; il meurt; à cette nouvelle la triste moitié de lui-même s'évanouït au milieu de ses enfans, qui ne sentent pas encor leur malheur. Ici une mère & une épouse veulent partir pour aller secourir en Flandres un jeune héros dont la sagesse & la vaillance prématurée lui méritaient la tendresse du Dauphin, & semblaient lui

(*f*) Le marquis *de la Faye* tué à Gènes.

lui promettre une vie glorieuse ; elles se flattent que leurs soins le rendront à la vie, & on leur dit : Il est mort (*g*). Quel moment ! quel coup funeste pour la fille d'un empereur infortuné, idolâtre de son époux, son unique consolation, son seul espoir dans une terre étrangère, quand on lui dit : Vous ne reverrez jamais l'époux pour qui seul vous aimiez la vie (*h*) !

Une mère vole sans s'arrêter en Flandre, dans les transes cruelles où la jette la blessure de son jeune fils (*i*). Déja dans la bataille de Rocou elle avait vû son corps percé & déchiré d'un de ces coups affreux qui ne laissent plus qu'une vie languissante ; cette fois elle est encor trop heureuse : elle rend grace au ciel de voir ce fils privé d'un bras, lorsqu'elle tremblait de le trouver au tombeau.

Ne suivons ici ni l'ordre des tems ni celui de nos exploits & de nos pertes. Le sentiment n'a point de règles. Je me transporte à ces campagnes voisines d'Augsbourg, où le père de ce jeune guerrier dont je parle sauvait les restes de notre armée, & les dérobait à la poursuite d'un ennemi que le nombre & la trahison rendaient si supérieur. Mais dans cette manœuvre habile nous perdons ce dernier rejetton de la maison de *Rupelmonde*, cet officier si instruit & si aimable, qui avait fait l'étude la plus approfondie de la guerre, & qui réunissait l'intrépidité de l'ame, la solidité & les gra-

(*g*) Le comte de *Frouai*.

(*h*) Le comte de Bavière.

(*i*) Le marquis de *Ségur*.

graces de l'esprit, à la douceur & la facilité du commerce ; il laisse dans les larmes une épouse & une mère digne d'un tel fils ; il ne leur reste plus de consolation sur la terre.

Maintenant, esprits dédaigneux & frivoles, qui prodiguez une plaisanterie si insultante & si déplacée sur tout ce qui attendrit les ames nobles & sensibles ; vous qui dans les événemens frappans dont dépend la destinée des royaumes, ne cherchez à vous signaler que par ces traits que vous appellez bons mots, & qui par-là prétendez une espèce de supériorité dans le monde, osez ici exercer ce misérable talent d'une imagination faible & barbare ; ou plutôt, s'il vous reste quelque humanité, mêlez vos sentimens à tant de regrets, & quelques pleurs à tant de larmes : mais êtes-vous dignes de pleurer ?

Que surtout ceux qui ont été les compagnons de tant de dangers, & les témoins de tant de pertes, ne prennent pas dans l'oisiveté voluptueuse de nos villes, dans la légéreté du commerce, cette habitude trop commune à notre nation, de répandre un air de frivolité & de dérision sur ce qu'il y a de plus glorieux dans la vie, & de plus affreux dans la mort ; voudraient-ils s'avilir ainsi eux-mêmes, & flétrir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'honorer ?

Que ceux qui ne s'occupent que de nos froids & ridicules romans, que ceux qui ont le malheur de ne se plaire qu'à ces puériles pensées plus fausses que délicates dont nous sommes tant rebattus, dédaignent ce tribut simple de

regrets qui partent du cœur : qu'ils se lassent de ces peintures vraies de nos grandeurs & de nos pertes, de ces éloges sincères donnés à des noms, à des vertus qu'ils ignorent ; je ne me lasserai point de jetter des fleurs sur les tombeaux de nos défenseurs ; j'éléverai encor ma faible voix ; je dirai : Ici a été tranchée dans sa fleur la vie de ce jeune guerrier (*h*), dont les frères combattent sous nos étendarts, & dont le père a protégé les arts à Florence sous une domination étrangère. Là fut percé d'un coup mortel le marquis de *Beauveau* son cousin, quand le digne petit-fils du grand *Condé* forçait la ville d'Ypre à se rendre. Accablé de douleurs incroyables, entouré de nos soldats qui se disputaient l'honneur de le porter, il leur disait d'une voix expirante : *Mes amis, allez où vous êtes néceſſaires, allez combattre, & laiſſez-moi mourir.* Qui pourra célébrer dignement sa noble franchise, ses vertus civiles, ses connaissances, son amour des lettres, le goût éclairé des monumens antiques enseveli avec lui? Ainsi périssent d'une mort violente à la fleur de leur âge, tant d'hommes dont la patrie attendait son avantage & sa gloire ; tandis que d'inutiles fardeaux de la terre amusent dans nos jardins leur vieillesse oisive, du plaisir de raconter les premiers ces nouvelles desastreuses.

O destin ! ô fatalité ! nos jours sont comptés ; le moment éternellement déterminé arrive, qui anéantit tous les projets & toutes les espé-

(*h*) Le Marquis de *Beauveau*, fils du Prince de *Craon*.

espérances. Le comte de *Bissy*, prêt à jouïr de ces honneurs tant désirés par ceux-mêmes sur qui les honneurs sont accumulés, accourt de Gènes devant Maestricht, & le dernier coup tiré des remparts lui ôte la vie ; il est la dernière victime, immolée au moment même que le ciel avait prescrit pour la cessation de tant de meurtres. Guerre qui a rempli la France de gloire & de deuil, tu ne frappes pas seulement par des traits rapides qui portent en un moment la destruction ; que de citoyens, que de parens & d'amis nous ont été ravis par une mort lente, que les fatigues des marches, l'intempérie des saisons, traînent après elles !

Tu n'es plus, ô douce espérance du reste de mes jours ! ô ami tendre, élevé dans cet invincible régiment du Roi toujours conduit par des héros ! qui s'est tant signalé dans les tranchées de Prague, dans la bataille de Fontenoy, dans celle de Lawfelt où il a décidé la victoire. La retraite de Prague pendant trente lieuës de glaces, jetta dans ton sein les semences de la mort, que mes tristes yeux ont vû depuis se développer : familiarisé avec le trépas, tu le sentis approcher avec cette indifférence que les philosophes s'efforçaient jadis ou d'acquérir ou de montrer ; accablé de souffrances au dedans & au dehors, privé de la vuë, perdant chaque jour une partie de toi-même, ce n'était que par un excès de vertu que tu n'étais point malheureux, & cette vertu ne te coûtait point d'effort. Je t'ai vû toujours le plus infortuné des hommes & le plus tranquille. On ignorerait ce qu'on a

perdu en toi, si le cœur d'un homme éloquent n'avait fait l'éloge du tien dans un ouvrage consacré à l'amitié, & embelli par les charmes de la plus touchante poësie. Je n'étais point surpris, que dans le tumulte des armes tu cultivasses les lettres & la sagesse : ces exemples ne sont pas rares parmi nous. Si ceux qui n'ont que de l'ostentation ne t'imposèrent jamais, si ceux qui dans l'amitié même ne sont conduits que par la vanité révoltèrent ton cœur, il y a des ames nobles & simples qui te ressemblent. Si la hauteur de tes pensées ne pouvait s'abaisser à la lecture de ces ouvrages licentieux, délices passagers d'une jeunesse égarée à qui le sujet plait plus que l'ouvrage ; si tu mépriſais cette foule d'écrits que le mauvais goût enfante ; si ceux qui ne veulent avoir que de l'esprit te paraissaient si peu de chose ; ce goût solide t'était commun avec ceux qui soutiennent toujours la raison contre l'inondation de ce faux goût qui semble nous entraîner à la décadence. Mais par quel prodige avais-tu à l'âge de vingt-cinq ans la vraie philosophie & la vraie éloquence, sans autre étude que le secours de quelques bons livres ? comment avais-tu pris un essor si haut dans le siécle des petitesses ? & comment la simplicité d'un enfant timide couvrait-elle cette profondeur & cette force de génie ? Je sentirai longtems avec amertume le prix de ton amitié ; à peine en ai-je goûté les charmes, non pas de cette amitié vaine qui naît dans les vains plaisirs, qui s'envole avec eux & dont on a toujours à se plaindre, mais de cette amitié solide & courageuse

la plus rare des vertus. C'eſt ta perte qui mit dans mon cœur ce deſſein de rendre quelque honneur aux cendres de tant de défenſeurs de l'état, pour élever auſſi un monument à la tienne. Mon cœur rempli de toi a cherché cette conſolation, ſans prévoir à quel uſage ce diſcours ſera deſtiné, ni comment il ſera reçu de la malignité humaine, qui à la vérité épargne d'ordinaire les morts, mais qui quelquefois auſſi inſulte à leurs cendres, quand c'eſt un prétexte de plus de déchirer les vivans.

1. Juin 1748.

NB. Le jeune homme qu'on regrette ici avec tant de raiſon, eſt Mr. *de Vauvenargues*, longtems capitaine au régiment du Roi. Je ne ſais ſi je me trompe, mais je crois qu'on trouvera dans la ſeconde édition de ſon livre, plus de cent penſées qui caractériſent la plus belle ame, la plus profondément philoſophe, la plus dégagée de tout eſprit de parti.

Que ceux qui penſent, méditent les maximes ſuivantes :

La raiſon nous trompe plus ſouvent que la nature.

Si les paſſions font plus de fautes que le jugement, c'eſt par la même raiſon que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.

Les grandes pensées viennent du cœur.

(C'eſt ainſi que ſans le ſavoir, il ſe peignait lui-même.)

La conſcience des mourans calomnie leur vie.

La fermeté ou la faibleſſe à la mort, dépend de la derniére maladie.

(J'oſerais conſeiller qu'on lût les maximes qui ſuivent celles-ci, & qui les expliquent.)

La penſée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre.

La plus fauſſe de toutes les philoſophies eſt celle qui, ſous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des paſſions, leur conſeille l'oiſiveté.

Nous devons peut-être aux paſſions les plus grands avantages de l'eſprit.

Ce qui n'offenſe pas la ſociété n'eſt pas du reſſort de la juſtice.

Qui-

Quiconque eſt plus ſevère que les loix eſt un tyran.

On voit, ce me ſemble, par ce peu de penſées que je rapporte, qu'on ne peut pas dire de lui ce qu'un des plus aimables eſprits de nos jours a dit de ces philoſophes de parti, de ces nouveaux ſtoïciens qui en ont impoſé aux faibles :

Ils ont eu l'art de bien connaître
L'homme qu'ils ont imaginé,
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'il eſt, ni ce qu'il doit être.

J'ignore ſi jamais aucun de ceux qui ſe ſont mêlés d'inſtruire les hommes, a rien écrit de plus ſage que ſon chapitre ſur le bien & ſur le mal moral. Je ne dis pas que tout ſoit égal dans ce livre ; mais ſi l'amitié ne me fait pas illuſion, je n'en connais guères qui ſoit plus capable de former une ame bien née & digne d'être inſtruite. Ce qui me perſuade encore qu'il y a des choſes excellentes dans cet ouvrage, que Mr. *de Vauvenargues* nous a laiſſé, c'eſt que je l'ai vû mépriſé par ceux qui n'aiment que les jolies phraſes & le faux bel eſprit.

CHAPITRE SOIXANTE-QUATORZIEME.

DES GENIES.

LA doctrine des génies, l'aſtrologie judiciaire, & la magie, ont rempli toute la terre. Remontez juſqu'à l'ancien *Zoroaſtre*, vous trouvez les génies établis. Toute l'antiquité eſt pleine d'aſtrologues & de magiciens. Ces idées étaient donc bien naturelles. Nous nous moquons aujourd'hui de tant de peuples chez qui elles ont prévalu ; ſi nous étions à leur place, ſi nous commencions comme eux à cultiver les ſciences, nous en ferions tout autant. Imaginons-nous que nous ſommes des gens d'eſprit qui commençons à raiſonner ſur notre être, & à obſerver les aſtres : la terre eſt ſans doute immobile au milieu du monde ; le ſoleil & les planètes ne tournent que pour elle : & les étoiles ne ſont faites que pour nous : l'homme eſt donc le grand objet de toute la nature. Que faire de tous ces globes uniquement deſtinés à notre uſage, & de l'immenſité du ciel ? Il eſt tout vraiſemblable que l'eſpace & les globes ſont peuplés de ſubſtances ; & puiſque nous ſommes les favoris de la nature, placés au centre du monde, & que tout eſt fait pour l'homme, ces ſubſtances ſont évidemment deſtinées à veiller ſur l'homme.

Le premier qui aura cru au moins la choſe poſſi-

possible, aura bientôt trouvé des disciples, persuadés que la chose existe. On a donc commencé par dire : Il peut exister des génies, & personne n'a dû affirmer le contraire ; car où est l'impossibilité que les airs & les planètes soient peuplés ? On a dit ensuite : Il y a des génies ; & certainement personne ne pouvait prouver qu'il n'y en a point. Bientôt après quelques sages virent ces génies, & on n'était pas en droit de leur dire, Vous ne les avez point vûs ; ils étaient apparus à des hommes trop considérables, trop dignes de foi. L'un avait vû le génie de l'Empire, ou de sa ville ; l'autre celui de *Mars* & de *Saturne* ; les génies des quatre élémens s'étaient manifestés à plusieurs philosophes ; plus d'un sage avait vû son propre génie ; tout cela d'abord en songe, mais les songes étaient les symboles de la vérité.

On savait positivement comment ces génies étaient faits. Pour venir sur notre globe, il falait bien qu'ils eussent des ailes ; ils en avaient donc. Nous ne connaissons que des corps ; ils avaient donc des corps, mais des corps plus beaux que les nôtres, puisque c'étaient des génies, & plus légers, puisqu'ils venaient de si loin. Les sages qui avaient le privilège de converser avec des génies, inspiraient aux autres l'espérance de jouïr du même bonheur. Un sceptique aurait-il été bien reçu à leur dire, Je n'ai point vû de génie, donc il n'y en a point ? on lui aurait répondu, Vous raisonnez fort mal ; il ne suit point du tout de ce qu'une chose ne vous est pas connue, qu'elle n'existe point ;

point ; il n'y a nulle contradiction dans la doctrine qui enseigne la nature de ces puissances aëriennes, nulle impossibilité qu'elles nous rendent visite ; elles se sont montrées à nos sages, elles se manifesteront à nous : vous n'êtes pas dignes de voir des génies.

Tout est mêlé de bien & de mal sur la terre ; il y a donc inconteſtablement de bons & de mauvais génies. Les Perses eurent leurs *Péris* & leurs *Dives*, les Grecs leurs *Daimons* & *Cacodaimons*, les Latins *bonos & malos Genios*. Le bon génie devait être blanc, le mauvais devait être noir, excepté chez les Nègres, où c'est essentiellement tout le contraire. *Platon* admit sans difficulté un bon & un mauvais génie pour chaque mortel. Le mauvais génie de *Brutus* lui apparut, & lui annonça la mort avant la bataille de Philippes ; de graves historiens ne l'ont-ils pas dit ? & *Plutarque* aurait-il été assez mal avisé pour assurer ce fait, s'il n'avait été bien vrai ?

Considérez encor quelle source de fêtes, de divertissemens, de bons contes, de bons mots, venait de la créance des génies.

* *Scit Genius natale comes qui temperat astrum.*

† *Ipse suos adsit Genius visurus honores,*
Cui decorent sanctas florea serta comas.

Il y avait des génies mâles, & des génies femelles.

* Horace. † Tibulle.

nelles. Les génies des dames s'appellaient chez les Romains, des *petites Junons*. On avait encor le plaisir de voir croître son génie. Dans l'enfance, c'était une espèce de *Cupidon* avec des aîles ; dans la vieillesse de l'homme qu'il protégeait, il portait une longue barbe : quelquefois c'était un serpent. On conserve à Rome un marbre où l'on voit un beau serpent sous un palmier, auquel sont appendues deux couronnes ; & l'inscription porte, *au génie des Augustes* ; c'était l'emblême de l'immortalité.

Quelle preuve démonstrative avons-nous aujourd'hui que les génies, universellement admis par tant de nations éclairées, ne sont que des fantômes de l'imagination ? Tout ce qu'on peut dire se réduit à ceci : Je n'ai jamais vû de génie ; aucun homme de ma connaissance n'en a vû : *Brutus* n'a point laissé par écrit que son génie lui fût apparu avant la bataille ; ni *Newton*, ni *Locke*, ni même *Descartes*, qui se livrait à son imagination, ni aucun roi, ni aucun ministre d'état, n'ont jamais été soupçonnés d'avoir parlé à leur génie : je ne crois donc pas une chose dont il n'y a pas la moindre preuve. Cette chose n'est pas impossible, je l'avoue, mais la possibilité n'est pas une preuve de la réalité. Il est possible qu'il y ait des satyres avec de petites queues retroussées, & des pieds de chèvre : cependant j'attendrai que j'en aye vû plusieurs pour y croire : car si je n'en avais vû qu'un, je n'y croirais pas.

CHAP.

CHAP. SOIXANTE ET QUINZIEME.

DE L'ASTROLOGIE.

L'Aſtrologie pourrait s'appuyer ſur de meilleurs fondemens que les génies. Car ſi perſonne n'a vû ni *Farfadets*, ni *Lémures*, ni *Dives*, ni *Péris*, ni *Démons*, ni *Cacodémons*, on a vû ſouvent des prédictions d'aſtrologues réuſſir. Que de deux aſtrologues conſultés ſur la vie d'un enfant, & ſur la ſaiſon, l'un diſe que l'enfant vivra âge d'homme, l'autre non; que l'un annonce la pluye, & l'autre le beau tems; il eſt bien clair qu'il y en aura un prophête.

Le grand malheur des aſtrologues, c'eſt que le ciel a changé depuis que les règles de l'art ont été données. Le ſoleil qui était dans le bélier du tems des Argonautes, ſe trouve aujourd'hui dans le taureau; & les aſtrologues, au grand malheur de leur art, attribuent aujourd'hui à une maiſon du ſoleil ce qui appartient viſiblement à une autre. Cependant ce n'eſt pas encor une raiſon démonſtrative contre l'aſtrologie. Les maîtres de l'art ſe trompent; mais il n'eſt pas démontré que l'art ne peut exiſter.

Il n'y a pas d'abſurdité à dire : Un tel enfant eſt né dans le croiſſant de la lune, pendant une ſaiſon orageuſe, au lever d'une telle étoile; ſa conſtitution a été faible, & ſa vie mal-

malheureuse & courte ; ce qui est le partage ordinaire des mauvais tempéramens : au contraire celui-ci est né quand la lune était dans son plein, le soleil dans sa force, le tems serein, au lever d'une telle étoile ; sa constitution a été bonne, sa vie longue & heureuse. Si ces observations avaient été répétées, si elles s'étaient trouvées justes, l'expérience eût pû au bout de quelques milliers de siécles former un art dont il eût été difficile de douter : on aurait pensé, avec quelque vraisemblance, que les hommes sont comme les arbres & les légumes, qu'il ne faut planter & semer que dans certaines saisons. Il n'eût servi de rien contre les astrologues de dire : Mon fils est né dans un tems heureux, & cependant il est mort au berceau : l'astrologue aurait répondu : Il arrive souvent que les arbres plantés dans la saison convenable périssent ; je vous ai répondu des astres, mais je ne vous ai pas répondu du vice de conformation que vous avez communiqué à votre enfant. L'astrologie n'opère que quand aucune cause ne s'oppose au bien que les astres pouvent faire.

On n'aurait pas mieux réussi à décréditer l'astrologie en disant : De deux enfans qui sont nés dans la même minute, l'un a été roi, l'autre n'a été que marguillier de sa paroisse : car on aurait très bien pû se défendre, en faisant voir que le payſan a fait sa fortune lorsqu'il est devenu marguillier, comme le prince en devenant roi.

Et si on alléguait qu'un bandit que *Sixte-Quint*

Quint fit pendre était né au même tems que *Sixte-Quint*, qui de gardeur de cochons devint pape ; les astrologues diraient qu'on s'est trompé de quelques secondes, & qu'il est impossible dans les règles, que la même étoile donne la thiare & la potence. Ce n'est donc que parce qu'une foule d'expériences a démenti les prédictions, que les hommes se sont apperçus à la fin que l'art est illusoire ; mais avant d'être détrompés ils ont été longtems crédules.

Un des plus fameux mathématiciens de l'Europe, nommé *Stoffler*, qui florissait aux quinziéme & seiziéme siécles, & qui travailla longtems à la réforme du calendrier proposée au concile de Constance, prédit un déluge universel pour l'année 1524. Ce déluge devait arriver au mois de Février ; & rien n'est plus plausible ; car *Saturne*, *Jupiter* & *Mars* se trouvèrent alors en conjonction dans le signe des poissons. Tous les peuples de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, qui entendirent parler de la prédiction, furent consternés. Tout le monde s'attendit au déluge malgré l'arc-en-ciel. Plusieurs auteurs contemporains rapportent que les habitans des provinces maritimes de l'Allemagne s'empressaient de vendre à vil prix leurs terres à ceux qui avaient le plus d'argent, & qui n'étaient pas si crédules qu'eux. Chacun se munissait d'un bateau comme d'une arche. Un docteur de Toulouse nommé *Auriol* fit faire surtout une grande arche pour lui, sa famille, & ses amis : on prit les mêmes précautions

dans

dans une grande partie de l'Italie. Enfin le mois de Février arriva, & il ne tomba pas une goutte d'eau : jamais mois ne fut plus sec, & jamais les astrologues ne furent plus embarrassés. Cependant, ils ne furent ni découragés, ni négligés parmi nous. Presque tous les princes continuèrent de les consulter.

Je n'ai pas l'honneur d'être prince ; cependant le célèbre comte de *Boulainvilliers*, & un Italien nommé *Colonne* qui avait beaucoup de réputation à Paris, me prédirent l'un & l'autre que je mourrais infailliblement à l'âge de trente-deux ans. J'ai eu la malice de les tromper déja de plus de trente années, de quoi je leur demande humblement pardon.

CHAPITRE SOIXANTE ET SEIZIEME.

DE LA MAGIE.

LA magie eſt encor une ſcience bien plus plauſible que l'aſtrologie, & que la doctrine des génies. Dès qu'on commença à penſer qu'il y a dans l'homme un être tout-à-fait diſtinct de la machine, & que l'entendement ſubſiſte après la mort, on donna à cet entendement un corps délié, ſubtil, aërien, reſſemblant au corps dans lequel il était logé. Deux raiſons toutes naturelles introduiſirent cette opinion : La première, c'eſt que dans toutes les langues l'ame s'appellait eſprit, ſouffle, vent: cet eſprit, ce ſouffle, ce vent, était donc quelque choſe de fort mince & de fort délié. La ſeconde, c'eſt que ſi l'ame d'un homme n'avait pas retenu une forme ſemblable à celle qu'il poſſédait pendant ſa vie, on n'aurait pas pû diſtinguer après la mort l'ame d'un homme d'avec celle d'un autre. Cette ame, cette ombre qui ſubſiſtait ſéparée de ſon corps, pouvait très-bien ſe montrer dans l'occaſion, revoir les lieux qu'elle avait habités, viſiter ſes parents, ſes amis, leur parler, les inſtruire ; il n'y avait dans tout cela aucune incompatibilité. Ce qui eſt peut paraître.

Les

Les ames pouvaient très-bien enſeigner à ceux qu'elles venaient voir, la manière de les évoquer : elles n'y manquaient pas ; & le mot *Abraxa*, prononcé avec quelques cérémonies, faiſait venir les ames auxquelles on voulait parler. Je ſuppoſe qu'un Egyptien eût dit à un philoſophe : *Je deſcends en ligne droite des magiciens de Pharaon qui changèrent des baguettes en ſerpens, & les eaux du Nil en ſang ; un de mes ancêtres ſe maria avec la Pythoniſſe d'Endor qui évoqua l'ordre de Samuel à la prière du roi Saül : elle communiqua ſes ſecrets à ſon mari, qui lui fit part des ſiens : je poſsède cet héritage de père & de mère ; ma généalogie eſt bien avérée ; je commande aux ombres & aux élémens.* Le philoſophe n'aurait eu autre choſe à faire qu'à lui demander ſa protection : car ſi ce philoſophe avait voulu nier, & diſputer, le magicien lui eût fermé la bouche, en lui diſant ; *Vous ne pouvez nier les faits ; mes ancêtres ont été inconteſtablement de grands magiciens, & vous n'en doutez pas ; vous n'avez nulle raiſon pour croire que je ſois de pire condition qu'eux, ſurtout quand un homme d'honneur comme moi vous aſſure qu'il eſt ſorcier.* Le philoſophe aurait pû lui dire : Faites-moi le plaiſir d'évoquer une ombre, de me faire parler à une ame, de changer cette eau en ſang, cette baguette en ſerpent. Le magicien pouvait répondre : Je ne travaille pas pour les philoſophes : j'ai fait voir des ombres à des dames très-reſpectables, à des gens ſimples qui ne diſputent point : vous devez croire au moins qu'il eſt très-poſſi-

ble que j'aye ces secrets, puisque vous êtes forcé d'avouer que mes ancêtres les ont possédés: ce qui s'est fait autrefois se peut faire aujourd'hui; & vous devez croire à la magie, sans que je sois obligé d'exercer mon art devant vous.

Ces raisons sont si bonnes, que tous les peuples ont eu des sorciers. Les plus grands sorciers étaient payés par l'état, pour voir clairement l'avenir dans le cœur & dans le foïe d'un bœuf. Pourquoi donc a-t-on si longtems puni les autres de mort? Ils faisaient des choses plus merveilleuses; on devait donc les honorer beaucoup, on devait surtout craindre leur puissance. Rien n'est plus ridicule que de condamner un vrai magicien à être brulé; car on devait présumer qu'il pouvait éteindre le feu, & tordre le cou à ses juges. Tout ce qu'on pouvait faire, c'est de lui dire, Mon ami, nous ne vous brûlons pas comme un sorcier véritable, mais comme un faux sorcier, qui vous vantez d'un art admirable que vous ne possédez pas; nous vous traitons comme un homme qui débite de la fausse monnoie: plus nous aimons la bonne, plus nous punissons ceux qui en donnent de fausse: nous savons très-bien qu'il y a eu autrefois de vénérables magiciens, mais nous sommes fondés à croire que vous ne l'êtes pas, puisque vous vous laissez brûler comme un sot.

Il est vrai que le magicien poussé à bout pourrait dire: Ma science ne s'étend pas jusqu'à éteindre un bucher sans eau, & jusqu'à donner

donner la mort à mes juges avec des paroles ; je peux seulement évoquer des ames, lire dans l'avenir, changer certaines matières en d'autres ; mon pouvoir est borné ; mais vous ne devez pas pour cela me brûler à petit feu ; c'est comme si vous faisiez pendre un médecin qui vous aurait guéri de la fièvre, & qui ne pourrait vous guérir d'une paralysie. Mais les juges lui repliqueraient :- Faites-nous donc voir quelque secret de votre art, ou consentez à être brûlé de bonne grace.

CHAP. SOIXANTE ET DIX-SEPTIEME.

DES POSSEDÉS.

IL n'y a que les poſſedés à qui on n'a jamais rien de bon à repliquer. Qu'un homme vous diſe, Je ſuis poſſedé, il faut l'en croire ſur ſa parole. Ceux-là ne ſont point obligés de faire des choſes bien extraordinaires; & quand ils les font, ce n'eſt que pour ſurabondance de droit. Que répondre à un homme qui roule les yeux, qui tord la bouche, & qui dit qu'il a le Diable au corps? Chacun ſent ce qu'il ſent. Il y a eu autrefois tout plein de poſſedés, il peut donc s'en rencontrer encore. S'ils s'aviſent de battre le monde, on le leur rend bien, & alors ils deviennent fort modérés. Mais pour un pauvre poſſedé qui ſe contente de quelques convulſions, & qui ne fait de mal à perſonne, on n'eſt pas en droit de lui en faire. Si vous diſputez contre lui, vous aurez infailliblement le deſſous: il vous dira, Le Diable eſt entré hier chez moi, ſous une telle forme; j'ai depuis ce tems-là une colique ſurnaturelle, que tous les apoticaires du monde ne peuvent ſoulager. Il n'y a certainement d'autre parti à prendre avec cet homme que celui de l'exorciſer, ou de l'abandonner au Diable.

C'eſt grand dommage qu'il n'y ait plus aujourd'hui ni poſſedés, ni magiciens, ni aſtrologues,

logues, ni génies. On ne peut concevoir de quelle reſſource étaient il y a cent ans tous ces myſtères. Toute la nobleſſe vivait alors dans ſes châteaux. Les ſoirs d'hiver ſont longs, on ſerait mort d'ennui ſans ces nobles amuſemens. Il n'y avait guères de château où il ne revînt une fée à certains jours marqués, comme la fée *Merluſine* au château de Luſignan. Le grand veneur, homme ſec & noir, chaſſait avec une meute de chiens noirs dans la forêt de Fontainebleau. Le Diable tordait le coup au maréchal *Fabert*. Chaque village avait ſon ſorcier ou ſa ſorcière; chaque prince avait ſon aſtrologue; toutes les dames ſe faiſaient dire leur bonne avanture; les poſſedés couraient les champs; c'était à qui avait vû le Diable, ou à qui le verrait; tout cela était un ſujet de converſations inépuiſables, qui tenait les eſprits en haleine. A préſent on joue inſipidement aux cartes, & on a perdu à être détrompé.

CHAP. SOIXANTE ET DIX-HUITIEME.

D'OVIDE.

LEs ſavans n'ont pas laiſſé de faire des volumes pour nous apprendre au juſte dans quel coin de terre *Ovide Naſon* fut exilé par *Octave Cépias* ſurnommé *Auguſte*. Tout ce qu'on en ſait, c'eſt que né à Sulmone, & élevé à Rome, il paſſa dix ans ſur la rive droite du Danube dans le voiſinage de la mer noire. Quoiqu'il appelle cette terre barbare, il ne faut pas ſe figurer que ce fût un pays de ſauvages. On y faiſait des vers. *Cotis* petit roi d'une partie de la Thrace fit des vers Gêtes pour *Ovide*. Le Poëte Latin apprit le Gête, & fit auſſi des vers dans cette langue. Il ſemble qu'on aurait dû attendre des vers Grecs dans l'ancienne patrie d'*Orphée*; mais ces pays étaient alors peuplés par des nations du Nord qui parlaient probablement un dialecte Tartare, une langue approchante de l'ancien Slavon. *Ovide* ne ſemblait pas deſtiné à faire des vers Tartares. Le pays des Tomites où il fut relégué, était une partie de la Méſie, province Romaine, entre le mont Hemus & le Danube. Il eſt ſitué au quarante-quatriéme degré & demi, comme les plus beaux climats de la France; mais les montagnes qui ſont au Sud, & les vents du Nord

&

& de l'Eſt qui ſoufflent du Pont-Euxin, le froid, & l'humidité des forêts & du Danube, rendaient cette contrée inſupportable à un homme né en Italie : auſſi *Ovide* n'y vécut-il pas longtems ; il y mourut à l'âge de ſoixante années. Il ſe plaint dans ſes élégies du climat, & non des habitans :

Quos ego, cùm loca ſim veſtra peroſus, amo.

Ces peuples le couronnèrent de laurier, & lui donnèrent des privilèges qui ne l'empêchèrent pas de regretter Rome. C'était un grand exemple de l'eſclavage des Romains, & de l'extinction de toutes les loix, qu'un homme né dans une famille équeſtre, comme *Octave*, exilât un homme d'une famille équeſtre, & qu'un citoyen de Rome envoyât d'un mot un autre citoyen chez les Scythes. Avant ce tems il falait un plébiſcite, une loi de la nation, pour priver un Romain de ſa patrie. *Cicéron* exilé par une cabale, l'avait été du moins avec les formes des loix.

Le crime d'*Ovide* était inconteſtablement d'avoir vû quelque choſe de honteux dans la famille d'*Octave*.

Cur aliquid vidi, cur noxia lumina feci?

Les doctes n'ont pas décidé s'il avait vû *Auguſte* avec un jeune garçon plus joli que ce *Mannius* dont *Auguſte* dit qu'il n'avait point voulu, parce qu'il était trop laid ; ou s'il avait vû quel-

que écuyer entre les bras de l'impératrice *Livie*, que cet *Auguſte* avait épouſée groſſe d'un autre; ou s'il avait vû cet empereur *Auguſte* occupé avec ſa fille ou ſa petite-fille; ou enfin s'il avait vû cet empereur *Auguſte* faiſant quelque choſe de pis, *torva tuentibus hiregis.* Il eſt de la plus grande probabilité qu'*Ovide* ſurprit *Auguſte* dans un inceſte. Un auteur preſque contemporain nommé *Minutianus Apuleius*, dit: *Pulſum quoque in exilium quod Auguſti inceſtum vidiſſet.*

Octave Auguſte prit le prétexte du livre innocent de l'*Art d'aimer*, livre très-décemment écrit, & dans lequel il n'y a pas un mot obſcène, pour envoyer un chevalier Romain ſur la mer noire. Le prétexte était ridicule. Comment *Auguſte*, dont nous avons encor des vers remplis d'ordures, pouvait-il ſérieuſement exiler *Ovide* à Tomes, pour avoir donné à ſes amis pluſieurs années auparavant des copies de l'*Art d'aimer?* Comment avait-il le front de reprocher à *Ovide* un ouvrage écrit avec quelque modeſtie, dans le tems qu'il approuvait les vers où *Horace* prodigue tous les termes de la plus infame proſtitution, & le *futuo*, & le *mentula*, & le *cunnus*? Il y propoſe indifféremment ou une *fille laſcive* ou *un beau garçon qui renoue ſa longue chevelure*, ou *une ſervante*, ou *un laquais*: tout lui eſt égal. Il ne lui manque que la beſtialité. Il y a certainement de l'impudence à blâmer *Ovide*, quand on tolère *Horace.* Il eſt clair qu'*Octave* alléguait une très-méchante raiſon, n'oſant parler de la bonne. Une preu-

ve

ve qu'il s'agissait de quelque stupre, de quelque inceste, de quelque avanture secrette de la sacrée famille impériale, c'est que le bouc de Caprée, *Tibère*, immortalisé par les médailles de ses débauches, *Tibère*, monstre de lasciveté comme de dissimulation, ne rappella point *Ovide*. Il eut beau demander grace à l'auteur des proscriptions, & à l'empoisonneur de *Germanicus*; il resta sur les bords du Danube.

Si un gentilhomme Hollandais, ou Polonais, ou Suédois, ou Anglais, ou Vénitien, avait vû par hazard un stathouder, ou un roi de la Grande-Bretagne, ou un roi de Suède, ou un roi de Pologne, ou un doge, commettre quelque gros péché, si ce n'était pas même par hazard qu'il l'eût vû, s'il en avait cherché l'occasion, si enfin il avait l'indiscrétion d'en parler, certainement ce stathouder, ou ce roi, ou ce doge ne seraient pas en droit de l'exiler.

On peut faire à *Ovide* un reproche presque aussi grand qu'à *Auguste*, & qu'à *Tibère*, c'est de les avoir loués. Les éloges qu'il leur prodigue sont si outrés, qu'ils exciteraient encor aujourd'hui l'indignation, s'il les eût donnés à des princes légitimes ses bienfaiteurs; mais il les donnait à des tyrans, & à ses tyrans. On pardonne de louer un peu trop un prince qui vous careſſe, mais non pas de traiter en DIEU un prince qui vous persécute. Il eût mieux valu cent fois s'embarquer sur la mer noire, & se retirer en Perse par les Palus-Méotides, que de faire ses *Tris-*

tes

tes de Ponto. Il eût appris le Persan aussi aisément que le Gête, & aurait pû du moins oublier le maître de Rome chez le maître d'Ecbatane. Quelque esprit dur dira qu'il y avait encor un parti à prendre ; c'était d'aller secrétement à Rome, s'adresser à quelques parens de *Brutus* & de *Cassius*, & de faire une douziéme conspiration contre *Octave* ; mais cela n'était pas dant le goût élégiaque.

Chose étrange que les louanges ! Il est bien clair qu'*Ovide* souhaitait de tout son cœur que quelque *Brutus* délivrât Rome de son *Auguste*, & il lui souhaite en vers l'immortalité.

Je ne reproche à *Ovide* que ses *Tristes*. *Bayle* lui fait son procès sur sa philosophie du cahos, si bien exposée dans le commencement des métamorphoses :

Ante mare & terras, & quod tegit omnia cœlum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe.

Bayle traduit ainsi ces premiers vers : *Avant qu'il y eût un ciel, une terre, & une mer, la nature était un tout homogène.* Il y a dans *Ovide* : *La face de la nature était la même dans tout l'univers.* Cela ne veut pas dire que tout fût homogène, mais que ce tout hétérogène, cet assemblage de choses différentes, paraissait le même ; *unus vultus.*

Bayle critique tout le cahos. *Ovide*, qui n'est dans ses vers que le chantre de l'ancienne philosophie, dit que les choses molles & les dures, les

les légères & les pesantes, étaient mêlées ensemble :

Mollia cum duris, sine pondere habentia pondus :

& voici comme *Bayle* raisonne contre lui.

» Il n'y a rien de plus absurde que de supposer un cahos qui a été homogène pendant » toute une éternité, quoiqu'il eût les qualités élémentaires, tant celles qu'on nomme altératrices, qui sont la chaleur, la froideur, l'humidité & la sécheresse, que celles qu'on nomme motrices, qui sont la légéreté & la pesanteur : celle-là cause du mouvement en haut, celle-ci du mouvement en bas. » Une matière de cette nature ne peut point être homogène, & doit contenir nécessairement toutes sortes d'hétérogénéités. La chaleur & la froideur, l'humidité & la sécheresse, ne peuvent pas être ensemble sans que leur action & leur réaction les tempère & les convertisse en d'autres qualités qui font la forme des corps mixtes ; & comme ce tempérament se peut faire selon les diversités innombrables de combinaisons, il a fallu que le cahos renfermât une multitude incroyable d'espèces de composés. Le seul moyen de le concevoir homogène serait de dire, que les qualités altératrices des élémens se modifièrent au même degré dans toutes les molécules de la matière, de sorte qu'il y avait partout précisément la même tiédeur, la même molleſſe, la même odeur, la même saveur &c.... mais ce serait ruiner d'une main ce que l'on bâtit de l'autre :

» tre : ce ſerait par une contradiction dans les
» termes appeller cahos l'ouvrage le plus ré-
» gulier, le plus merveilleux en ſa ſymé-
» trie, le plus admirable en matière de propor-
» tions, qui ſe puiſſe concevoir. Je conviens que
» le goût de l'homme s'accommode mieux d'un
» ouvrage diverſifié, que d'un ouvrage unifor-
» me ; mais nos idées ne laiſſent pas de nous
» apprendre que l'harmonie des qualités contrai-
» res, conſervée uniformément dans tout l'uni-
» vers, ſerait une perfection auſſi merveilleuſe
» que le partage inégal qui a ſuccédé au cahos.
» Quelle ſcience, quelle puiſſance ne demande-
» rait pas cette harmonie uniforme répandue
» dans toute la nature ? Il ne ſuffirait pas de
» faire entrer dans chaque mixte la même quan-
» tité de chacun des quatre ingrédiens ; il fau-
» drait y mettre des uns plus, des autres moins,
» ſelon que la force des uns eſt plus grande ou
» plus petite pour agir que pour réſiſter ; car
» on ſait que les philoſophes partagent dans un
» degré différent l'action, & la réaction aux
» qualités élémentaires. Tout bien compté il ſe
» trouverait que la cauſe qui métamorphoſa le
» cahos, l'aurait tiré, non pas d'un état de con-
» fuſion & de guerre, comme on le ſuppoſe,
» mais d'un état de juſteſſe qui était la choſe
» du monde la plus accomplie, & qui par la ré-
» duction à l'équilibre des forces contraires le
» tenait dans un repos équivalent à la paix. Il
» eſt donc conſtant, que ſi les poëtes veulent
» ſauver l'homogénéité du cahos, il faut qu'ils
» effacent tout ce qu'ils ajoutent concernant cet-

» te

„ te confusion bizarre des semences contraires,
„ & ce mélange indigeste, & ce combat perpé-
„ tuel des principes ennemis.

„ Passons-leur cette contradiction, nous
„ trouverons assez de matière pour les combat-
„ tre par d'autres endroits. Recommençons l'at-
„ taque de l'éternité. Il n'y a rien de plus ab-
„ surde que d'admettre pendant un tems infini
„ le mêlange des parties insensibles des quatre
„ élémens; car dès que vous supposez dans ces
„ parties l'activité de la chaleur, l'action &
„ la réaction des quatre premières qualités, &
„ outre cela le mouvement vers le centre dans
„ les particules de la terre & de l'eau, & le
„ mouvement vers la circonférence dans celles
„ du feu & de l'air, vous établissez un princi-
„ pe qui séparera nécessairement les unes des
„ autres ces quatre espèces de corps, & qui n'au-
„ ra besoin pour cela que d'un certain tems
„ limité. Considérez un peu ce qu'on appelle
„ la phiole des quatre élémens. On y enfer-
„ me de petites particules métalliques, & puis
„ trois liqueurs beaucoup plus légères les unes
„ que les autres. Brouillez tout cela ensemble,
„ vous n'y discernez plus aucun de ces quatre
„ mixtes, les parties de chacun se confondent
„ avec les parties des autres: mais laissez un
„ peu votre phiole en repos, vous trouverez
„ que chacun reprend sa situation: toutes les
„ particules métalliques se rassemblent au fond
„ de la phiole; celles de la liquenr la plus lé-
„ gère se rassemblent au haut; celles de la li-
„ queur moins légére que celle-là, & moins

„ pesante

» pesante que l'autre, se rangent au troisiéme » étage; celles de la liqueur plus pesante que » ces deux-là, mais moins pesante que les par- » ticules métalliques, se mettent au second éta- » ge; & ainsi vous retrouvez les situations » distinctes que vous aviez confondues en se- » couant la phiole; vous n'avez pas besoin de » patience; un tems fort court vous suffit pour » revoir l'image de la situation que la nature a » donné dans le monde aux quatre élémens. » On peut conclurre, en comparant l'univers à » cette phiole, que si la terre réduite en pou- » dre avait été mêlée avec la matière des astres, » & avec celle de l'air & de l'eau, en telle sorte » que le mêlange eût été fait jusqu'aux particules » insensibles de chacun de ces élémens, tout » aurait d'abord travaillé à se dégager, & qu'au » bout d'un terme préfix, les parties de la ter- » re auraient formé une masse, celles du feu » une autre, & ainsi du reste à proportion de » la pesanteur & de la légéreté de chaque es- » pèce de corps.

Je nie à *Bayle* que l'expérience de la phiole eût pû se faire du tems du cahos. Je lui dis qu'*Ovide* & les philosophes entendaient par choses pesantes & légères, celles qui le devinrent quand un DIEU y eut mis la main. Je lui dis: Vous supposez que la nature eût pû s'arranger toute seule, se donner elle-même la pesanteur. Il faudrait que vous commençassiez par me prouver que la gravité est une qualité essentiellement inhérente à la matière, & c'est ce qu'on n'a jamais pû prouver. *Descartes* dans

son

son roman a prétendu que les corps n'étaient devenus pesans que quand ses tourbillons de matière subtile avaient commencé à les pousser à un centre. *Newton* dans sa véritable philosophie ne dit point que la gravitation, l'attraction soit une qualité essentielle à la matière. Si *Ovide* avait pû deviner le livre des principes mathématiques de *Newton*, il vous dirait : *La matière n'était ni pesante, ni en mouvement dans mon cahos ; il a falu que* DIEU *lui imprimât ces deux qualités : mon cahos ne renfermait pas la force que vous lui supposez ; nec quidquam nisi pondus iners* ; ce n'était qu'une masse impuissante ; *pondus* ne signifie point ici *poids*, il veut dire *masse*. Rien ne pouvait peser avant que DIEU eût imprimé à la matière le principe de la gravitation. De quel droit un corps tendrait-il vers le centre d'un autre, serait-il attiré par un autre, pousserait-il un autre, si l'Artisan suprême ne lui avait communiqué cette vertu inexplicable ? Ainsi *Ovide* se trouverait non-seulement un bon philosophe, mais encor un passable *théologien*.

Vous dites ; » Un théologien scholastique » avouerait sans peine, que si les quatre élé- » mens avaient existé indépendamment de DIEU » avec toutes les facultés qu'ils ont aujour- » d'hui, ils auraient formé d'eux-mêmes cette » machine du monde, & l'entretiendraient dans » l'état où nous la voyons. On doit donc re- » connaître deux grands défauts dans la doctri- » ne du cahos ; l'un & le principal est qu'elle » ôte à DIEU la création de la matière & la

» produc-

» production des qualités propres au feu, à
» l'air, à la terre & à la mer: l'autre, qu'a-
» près lui avoir ôté cela, elle le fait venir sans
» nécessité sur le théatre du monde pour dis-
» tribuer les places aux quatre élémens. Nos
» nouveaux philosophes, qui ont rejetté les qua-
» lités & les facultés de la physique péripatéti-
» cienne, trouveraient les mêmes défauts dans
» la description du cahos d'*Ovide*; car ce qu'ils
» appellent loix générales du mouvement, prin-
» cipes de méchanique, modifications de la ma-
» tière, figure, situation, & arrangement des
» corpuscules, ne comprend autre chose que
» cette vertu active & passive de la nature, que
» les péripatéticiens entendent sous les mots de
» qualités altératrices & motrices des quatre
» élémens. Puis donc que suivant la doctrine
» de ceux-ci ces quatre corps, situés selon leur
» légéreté & leur pesanteur naturelle, sont un
» principe qui suffit à toutes les générations,
» les *Cartésiens*, les *Gassendistes*, & les autres
» philosophes modernes doivent soutenir que le
» mouvement, la situation, & la figure des par-
» ties de la matière suffisent à la production
» de tous les effets naturels, sans excepter mê-
» me l'arrangement général qui a mis la terre,
» l'air, l'eau, & les astres où nous les voyons.
» Ainsi la véritable cause du monde & des ef-
» fets qui s'y produisent, n'est point différen-
» te de la cause qui a donné le mouvement
» aux parties de la matière, soit qu'en même
» tems elle ait assigné à chaque atome une fi-
» gure déterminée, comme le veulent les *Gas-*

» *sendis-*

» *fendiſtes* ; ſoit qu'elle ait ſeulement donné à
» des parties toutes cubiques une impulſion qui
» par la durée du mouvement réduit à certai-
» nes loix, leur ferait prendre dans la ſuite
» toutes ſortes de figures. C'eſt l'hypothèſe des
» *Carteſiens*. Les uns & les autres doivent con-
» venir, par conſéquent, que ſi la matière
» avait été telle avant la génération du monde
» qu'*Ovide* l'a prétendu, elle aurait été capable
» de ſe tirer du cahos par ſes propres forces,
» & de ſe donner la forme de monde ſans l'aſ-
» ſiſtance de DIEU. Ils doivent donc accuſer
» *Ovide* d'avoir commis deux bévües ; l'une eſt
» d'avoir ſuppoſé que la matière avait eu, ſans
» l'aide de la Divinité, les ſemences de tous
» les mixtes, la chaleur, le mouvement &c.
» l'autre eſt de dire que ſans l'aſſiſtance de
» DIEU elle ne ſe ſerait point tirée de l'état de
» confuſion. C'eſt donner trop & trop peu à
» l'un & à l'autre ; c'eſt ſe paſſer de ſecours au
» plus grand beſoin, & le demander lorſqu'il
» n'eſt pas néceſſaire.

Ovide pourra vous répondre encore : Vous ſuppoſez à tort que mes élémens avaient toutes les qualités qu'ils ont aujourd'hui ; ils n'en avaient aucune ; le ſujet exiſtait nud, informe ; impuiſſant ; & quand j'ai dit que le chaud était mêlé dans mon cahos avec le froid, le ſec avec l'humide, je n'ai pû employer que ces expreſſions, qui ſignifient qu'il n'y avait ni froid ni chaud, ni ſec ni humide. Ce ſont des qualités que DIEU a miſes dans nos ſenſations, & qui ne ſont point dans la matière. Je n'ai

point fait les bévûes dont vous m'accuſez. Ce ſont vos *Cartéſiens*, & vos *Gaſſendiſtes*, qui ſont des bévûes avec leurs atomes, & leurs parties cubiques ; & leurs imaginations ne ſont pas plus vrayes que mes métamorphoſes. J'aime mieux *Daphné* changée en laurier, & *Narciſſe* en fleur, que de la matière ſubtile changée en ſoleils, & de la matière rameuſe devenue terre & eau.

Je vous ai donné des fables pour des fables, & vos philoſophes donnent des fables pour des vérités.

CHAP. SOIXANTE ET DIX-NEUVIEME.

DE SOCRATE.

LE moule eſt-il caſſé de ceux qui aimaient la vertu pour elle-même, un *Confucius*, un *Pythagore*, un *Thales*, un *Socrate*? Il y avait de leur tems des foules de dévots à leurs pagodes & à leurs divinités, des eſprits frappés de la crainte de *Cerbère*, & des furies qui couraient les initiations, les pélérinages, les myſtères, qui ſe ruinaient en offrandes de brebis noires. Tous les tems ont vû de ces malheureux dont parle *Lucrèce*.

Qui quocumque tamen miſeri venêre parentant,
Et nigras mactant pecudes & manibu' divis
In ferias mittunt, multoque in rebus acerbis,
Acrius advertunt animos ad relligionem.

Les macérations étaient en uſage; les prêtres de *Cybèle* ſe faiſaient châtrer pour garder la continence. D'où vient que parmi tous ces martyrs de la ſuperſtition, l'antiquité ne compte pas un ſeul grand-homme, un ſage? C'eſt que la crainte n'a jamais pû faire la vertu. Les grands-hommes ont été les entouſiaſtes du bien moral. La ſageſſe était leur paſſion dominante; ils étaient ſages comme *Alexandre* était guerrier, comme *Homère* était poëte, & *Apelle* peintre, par la force, & une nature ſupérieure: & voilà peut-

être tout ce qu'on doit entendre par le démon de *Socrate*.

Un jour deux citoyens d'*Athènes*, revenant de la chapelle de *Mercure*, apperçurent *Socrate* dans la place publique. L'un dit à l'autre, N'eſt-ce pas là ce ſcélérat, qui dit qu'on peut être vertueux ſans aller tous les jours offrir des moutons & des oies? Oui, dit l'autre, c'eſt ce ſage qui n'a point de religion; c'eſt cet athée qui dit qu'il n'y a qu'un ſeul DIEU. *Socrate* approcha d'eux avec ſon air ſimple, ſon démon, & ſon ironie que madame *Dacier* a ſi fort exaltée; Mes amis, leur dit-il, un petit mot, je vous prie; Un homme qui prie la Divinité, qui l'adore, qui cherche à lui reſſembler autant que le peut la faibleſſe humaine, & qui fait tout le bien dont il eſt capable, comment nommeriez-vous un tel homme? C'eſt une ame très religieuſe, dirent-ils. Fort bien. On pourrait donc adorer l'Etre ſuprême, & avoir à toute force de la religion? D'accord, dirent les deux Athéniens. Mais croyez-vous, pourſuivit *Socrate*, que quand le divin architecte du monde arrangea tous ces globes qui roulent ſur vos têtes, quand il donna le mouvement & la vie à tant d'êtres différens, il ſe ſervit du bras d'*Hercule*, ou de la lyre d'*Apollon*, ou de la flûte de *Pan*? Cela n'eſt pas probable, dirent-ils. Mais s'il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ait employé le ſecours d'autrui pour conſtruire ce que nous voyons, il n'eſt pas croyable qu'il le conſerve par d'autres que par lui-même. Si *Neptune* était le maître abſolu

solu de la mer, *Junon* de l'air, *Eole* des vents, *Cérès* des moissons, & que l'un voulût le calme, quand l'autre voudrait du vent & de la pluie, vous sentez bien que l'ordre de la nature ne subsisterait pas tel qu'il est. Vous m'avouerez qu'il est nécessaire que tout dépende de celui qui a tout fait. Vous donnez quatre chevaux blancs au soleil, & deux chevaux noirs à la lune; mais ne vaut-il pas mieux que le jour & la nuit soient l'effet du mouvement imprimé aux astres par le maître des astres, que s'ils étaient produits par six chevaux? Les deux citoyens se regardèrent, & ne répondirent rien. Enfin *Socrate* finit par leur prouver qu'on pouvait avoir des moissons sans donner de l'argent aux prêtres de *Cérès*, aller à la chasse sans offrir des petites statues d'argent à la chapelle de *Diane*, que *Pomone* ne donnait point des fruits, que *Neptune* ne donnait point des chevaux, & qu'il falait remercier le Souverain qui a tout fait.

Son discours était dans la plus exacte logique. *Xénophon* son disciple, homme qui connaissait le monde, & qui depuis sacrifia au vent dans la retraite des dix-mille, tira *Socrate* par la manche, & lui dit, Votre discours est admirable; vous avez parlé bien mieux qu'un oracle: vous êtes perdu; l'un de ces honnêtes gens à qui vous parlez, est un boucher qui vend des moutons & des oies pour les sacrifices; & l'autre un orfèvre qui gagne beaucoup à faire de petits dieux d'argent & de cuivre pour les femmes; ils vont vous accuser d'être un

impie, qui voulez diminuer leur négoce ; ils déposeront contre vous auprès de *Mélitus* & d'*Anitus* vos ennemis qui ont conjuré votre perte ; gare la cigue ; votre démon familier aurait bien dû vous avertir de ne pas dire à un boucher, & à un orfèvre, ce que vous ne deviez dire qu'à *Platon*, & à *Xénophon*.

Quelque tems après les ennemis de *Socrate* le firent condamner par le conseil des cinq-cent. Il eut deux cent vingt voix pour lui. Cela fait présumer qu'il y avait deux cent vingt philosophes dans ce tribunal ; mais cela fait voir que dans toute compagnie le nombre des philosophes est toujours le plus petit.

Socrate but donc la cigue pour avoir parlé en faveur de l'unité de DIEU : & ensuite les Athéniens consacrèrent une chapelle à *Socrate*, à celui qui s'était élevé contre les chapelles dées aux êtres inférieurs.

CHAP. QUATRE-VINGTIEME.

EXAMEN
DU
TESTAMENT POLITIQUE
DU CARDINAL ALBERONI.

APrès tant de testamens cassés par le public, celui du cardinal *Albéroni* vient de paraitre. Je souhaite à l'éditeur qu'en effet le cardinal *Albéroni* l'ait mis sur son testament. Cet éditeur, ou cet auteur, connait sans doute assez les hommes, & les affaires, & le train de ce monde, pour ne pas savoir qu'un bon legs, qui procure une vie heureuse, vaut mieux que toutes les spéculations politiques. Un écrivain fait un beau livre plein de profonds raisonnemens sur le commerce ruineux de l'Europe avec les grandes Indes: Un négociant d'un trait de plume y envoye sans raisonner des effets; il s'enrichit, & ne lit point le livre. Il en est de même dans la politique; l'homme d'esprit oisif fait des projets, pour changer la face de l'Europe; ceux qui gouvernent suivent leur routine, & ne s'informent pas seulement si on a fait des projets.

L'abbé *de Bourzey*, dans la crainte de n'être point lu, prit sans façon le nom du cardinal *de Richelieu*. D'autres ont pris le nom de *Mazarin*, de *Colbert*, de *Louvois*, du duc de Lorraine. Tous ces testamens sont faits dans le goût de celui de *Crispin*, qui prend la robe de chambre & le nom de *Géronte* dans le légataire universel. On voit bien que ce n'est pas *Géronte* qui a fait ce testament-là : on y reconnaît bien vite *Crispin*.

Ce n'est pas un *Crispin* à la vérité qui a composé le testament du cardinal *Albéroni* ; c'est un homme passablement instruit ; mais il faut qu'il se détrompe de la vanité de faire accroire que ce testament soit effectivement l'ouvrage du cardinal. Il a beau dans sa préface vouloir éluder la loi que j'ai fait valoir, que ce seul mot, *testament d'un ministre*, impose le devoir indispensable de déposer dans des archives publiques l'original de l'ouvrage, ou d'en constater l'autenticité par des voies équivalentes.

Cette loi ne peut être violée sans que le public soit en droit de crier à la supposition. Il est absolument nécessaire de montrer au public qu'on ne le trompe pas, quand il s'agit d'ouvrages de cette importance. Lorsque je fis imprimer à la Haye l'*Anti-Machiavel*, j'en déposai l'original à l'hôtel de ville, & il y est encore. Aussi l'auteur ne prétend pas que le testament du cardinal *Albéroni* soit l'ouvrage de ce ministre : il dit seulement que ce sont ses intentions, que c'est un recueil de quelques pensées du cardinal auxquelles l'éditeur a joint les sien-

siennes ; & par-là c'est un ouvrage qui peut devenir doublement précieux. Qu'on l'appelle testament ou non, il n'importe. Les titres des livres sont comme ceux des hommes aux yeux du philosophe ; il ne juge de rien par les titres.

Que ce soit le cardinal *Albéroni*, ou son truchement, qui propose au roi d'Espagne d'encourager l'agriculture ; il est clair que c'est un très-bon avis, & qu'il faut le suivre, soit qu'il vienne d'un ministre ou d'un fermier. L'auteur propose de cultiver les terres Espagnoles par des nègres. Pourquoi non ? ces terres, qui manquent de laboureurs, accusent encor le malheureux roi qui les priva des mains des Maures sous lesquelles elles étaient fertiles. Les déserts de la Prusse, cultivés par des étrangers, sont un reproche aux terres de la Castille.

Peu d'hommes connaissent mieux l'Espagne que l'auteur. On croirait presque que c'est le ministre de *Philippe V.* ou celui qui a été le compagnon de sa retraite & son malheureux ami, (si l'on peut être l'ami d'un roi.) Il compte toutes les causes de la dépopulation de l'Espagne : mais il me semble qu'il a tort de ne pas mettre parmi ces causes l'expulsion des Juifs & des Maures, & les transplantations en Amérique. L'emigration des protestans est insensible en France. Oui, parce que la France possède environ vingt-deux millions d'habitans industrieux ; mais il n'y a guères plus de six millions d'ames en Espagne ; & la fière oisiveté y étouffe l'industrie. Otez beaucoup à celui qui a peu ; que lui reste-t-il ?

&

& comment réparer ces pertes dans un pays où les pères transmettent aux enfans la maladie qui attaque le genre humain dans sa source, & où la superstition ensevelit la nature dans les cloîtres? Je me sers ici du mot de superstition que le cardinal emploie. Je me ferais un scrupule de changer ses paroles. D'ailleurs l'auteur fait bien voir que l'Espagne est le pays de la grandeur & des abus. Il fait plus. Il montre les ressources. L'ouvrage n'a pas été revû par les inquisiteurs. Il y a tel pays qui exige qu'on soit à six cent milles de lui pour lui dire des vérités utiles.

Dans le chapitre 7. on voit une partie de ce plan immense conçu autrefois par le cardinal *Alberoni*. Cet homme en 1707. n'avait été connu dans Anet (dont il refusa la cure) que sur le pied d'un *uomo faceto e piacevole*, qui faisait des soupes à l'oignon excellentes. *Campistron* le protégeait alors; & en 1718. il allait bouleverser la terre. J'en parlai dans l'histoire de *Charles XII.* Je lui rendis justice, & il me remercia avec d'autant plus de sensibilité qu'il était alors malheureux. Ce projet, prêt à éclorre, était d'armer l'empire Ottoman contre l'Autriche, *Charles XII.* & le Czar contre l'Angleterre; d'établir le prétendant à Londres par les mains du vainqueur de Narva; d'arracher la régence de la France au duc d'Orléans; de rendre pour jamais l'Italie indépendante de l'Allemagne, après sept cent ans de sujétion ou d'esclavage ou de soumission. Suivant ce dessein, un corps Italique s'établissait, à l'exemple à peu près du

corps

corps Germanique. *Don Carlos* devait posséder Naples & Sicile ; son frère *Don Philippe* avait la Toscane. La Lombardie faisait le partage des ducs de Savoye. Mantoue était ajoutée aux états de Venise. Le domaine du duc de Modène s'accroissait de plus de moitié par celui de Parme.

Les vuës du commerce le plus étendu venaient à l'appui de ces arrangemens ou de ces dérangemens politiques. Le coup de fauconneau qui tua *Charles XII.* renversa tout le projet. Mais cette machine brisée fut encor assez forte quelque tems après pour porter *Don Carlos* sur le trône des deux Siciles par de nouveaux ressorts.

L'auteur voudrait que le prétendant se fût fait roi de Corse, au lieu de tenter inutilement d'être roi d'Angleterre : ensuite il lui propose la vice-royauté de Majorque : est-ce bien le cardinal *Albéroni* qui fait ces propositions ?

Est-ce bien lui qui s'acharne contre la mémoire du cardinal de *Fleury*, & qui dit qu'on n'a entendu que les plaintes & les gémissemens des peuples pendant son ministère ? Si c'est le cardinal *Albéroni* qui parle ainsi, ou il est bien prévenu, ou il ne connaissait pas la France comme il connaissait l'Espagne. Il s'attache à décrier en tout le cardinal de *Fleury*. Il l'abaisse au-dessous du médiocre. Mais quand on voyage de St. Dizier à Moyenvic, on dit : *C'est le cardinal de* Fleury *qui a donné toutes ces terres à la France ; qu'aurait fait de mieux alors un grand-homme* ? Le cardinal *Albéroni* est devenu

venu un censeur bien impitoyable depuis sa mort. Son testament est une satyre.

Il blâme le cardinal de *Fleury* d'avoir voulu la guerre de 1741 : & on sait qu'il ne la voulait pas, & qu'il s'y opposa autant qu'il put.

Il blâme l'empereur *Charles VI.* d'avoir fait sa pragmatique sanction. Sa fille ne sera pas de cet avis. Il veut changer la constitution de l'Allemagne : c'est un homme qui a perdu son bien au jeu, & qui, se plaisant encor à regarder jouer, dit tout haut les fautes qu'il croit appercevoir.

Est-ce donc le cardinal *Albéroni* qui juge ainsi les vivans & les morts ? On connaît dans l'Europe un maréchal de France qui s'est fait un nom célèbre par ses grandes vues, par son esprit d'ordre & de détail, par son génie & par son activité. Le prétendu testateur le traite bien durement. Je ne crois pas qu'il soit permis à l'histoire de parler des vivans : elle doit imiter les jugemens de l'Egypte, qui ne décidaient du mérite des citoyens que lorsqu'ils n'étaient plus. Les portraits des hommes publics sont toujours dans un faux jour pendant leur vie. Mais si quelqu'un voulait répondre aux reproches amers que fait le cardinal *Albéroni* à cet illustre Français, ne pourrait-il pas lui dire : Cessez de reprocher à ce maréchal l'épuisement des trésors de la France, dans la magnifique ambassade de Francfort, où *Charles VII.* fut élu empereur. Cessez de représenter l'Allemagne en défiance de cette profusion prétendue. L'ambassadeur d'Espagne y faisait une aussi grande

figure

figure que celui de France. Le duc *de Ripperda* avait paru avec plus d'éclat encor à Vienne ; & jamais on n'a vû les nations prendre l'allarme sur le nombre des domestiques & sur la vaisselle d'un plénipotentiaire. Vous étiez malade apparemment quand vous dictates cet article de votre testament ; & vous donnez en mourant votre malédiction pour bien peu de chose. Votre éminence était de mauvaise humeur quand elle a dicté l'article par lequel elle reprouve en politique le projet de ce général. Ce n'est pas à elle à juger par l'événement. Des hommes qui auront plus de réputation que vous dans la postérité, parce qu'avec un génie égal au vôtre ils ont eu plus de bonheur, ont dit, que ce plan qui vous paraît chimérique était le comble de la vraisemblance. En effet quel était ce plan ? C'était d'unir la France, l'Espagne, la Prusse, la Saxe, la Bavière, pour juger, les armes à la main, le procès de la succession de l'Autriche. Un jeune roi victorieux avait d'un côté cent mille hommes en armes & les mieux disciplinés de l'Europe ; la Saxe en avait près de cinquante mille ; deux armées Françaises, d'environ quarante mille hommes chacune, étaient toutes deux au milieu de l'Allemagne. On était aux portes de Vienne. L'Espagne allait fondre dans l'Italie : & à peine paraissait-il alors qu'il y eût un ennemi à combattre. On avait proposé encor de faire agir d'autres ressorts que l'histoire découvrira un jour. On demande après cela, si jamais entreprise eût de plus belles apparences ? On demande si ce projet n'était

pas cent fois plus plausible que les vôtres ? On a vû quelquefois de petites armées renverser de grands empires. Ici deux cent cinquante mille hommes attaquent une femme sans défense ; & elle se soutient. Avouez-le, Monsieur le cardinal, il y a quelque chose là-haut qui confond les desseins des hommes.

Vous êtes bien mal instruit pour un grand ministre, quand vous dites, que ce général que vous condamnez, demanda cent mille hommes au cardinal de *Fleury*. Je peux assurer V. E. qu'il n'en demanda que cinquante mille pour aller à Vienne ; & dans cette armée il voulait vingt mille hommes de cavalerie. On ne lui donna que trente-deux mille hommes complets, parmi lesquels il n'y avait que huit mille cavaliers. Mais cela composait, avec les troupes des alliés, une force à laquelle il paraissait que rien ne devait résister, puisque ceux qu'on attaquait n'avaient pas encor une armée rassemblée. Je pourrais sur ce point d'histoire apprendre à feu votre éminence bien des choses qu'elle ignore, & qui lui feraient connaître que celui qu'elle feint de mépriser est très-digne de son estime.

Comme je suis encor en vie, il ne m'est pas permis d'être aussi libre que vous, qui êtes mort, & qui pouvez tout dire impunément. Mais je pourrais vous donner au moins des lumières sur le siége de Prague, qui vous feraient changer de pensée. Vous ne pourriez nier que les sorties n'ayent été de véritables batailles, & que la retraite n'ait été glorieuse.

Je

Je ne sais pas ce que le cardinal de *Fleury*, & le général dont vous parlez, vous ont fait. Mais il me semble, Monseigneur, qu'un bon chrêtien comme vous, qu'un cardinal devait en mourant se réconcilier avec ses ennemis. Il semble que votre testament ait été fait *ab irato* : Cela seul suffirait pour l'invalider.

Ce testament sera plus utile aux politiques qu'aux historiens. Le testateur est loin de tomber dans la faute absurde du faussaire qui prit le nom du cardinal de *Richelieu*. Ce faussaire mal-habile, en faisant parler le plus grand ministre de l'Europe, dans la crise de la guerre avec l'empereur & le roi d'Espagne, ne dit pas un mot de la manière dont la France devait se conduire avec ses alliés & avec ses ennemis. C'était un étrange contraste de voir le cardinal de *Richelieu* passer sous silence les négociations, les intérêts de tous les princes, pour parler de l'université & de la gabelle. C'est ici tout le contraire. L'auteur entre dans les intérêts de tous les potentats ; il fait à chacun leur part ; il arrange le monde à son gré, & se met à la place de la providence. Il parle de tout ce qu'on aurait pû faire, de tout ce qui pourrait arriver ; c'est le recueil des futurs contingens.

On ne voit dans cet écrit aucune notion simple & commune. Il y est dit que lorsque l'empereur *Charles VII.* était sans états & sans armée, il aurait dû mettre la reine de Hongrie au ban de l'empire. Il parait cependant que quand on rend un pareil arrêt, il faut avoir cent mille huissiers aguerris pour le signifier.

Au reste jamais testament ne contient des legs plus considérables. Le cardinal donne & lègue la Bohême à l'électeur de Saxe, le duché de Zell au duc de Cumberland, le Tirol & la Carinthie à l'électeur de Bavière, le Brisgau avec les villes forestières au duc des Deux-Ponts, & le duché des Deux-Ponts à l'électeur Palatin. Cela ressemble au testament que *Cérisantes* le gascon fit à Naples du tems du duc de *Guise*. Il légua à ce prince ses pierreries & sa vaisselle d'or, cent mille écus aux jésuites, autant à un hôpital; il fonda un collège & une bibliothèque publique. Il n'avait pas de quoi se faire enterrer.

DIALOGUES ENTRE LUCRECE ET POSSIDONIUS.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-UNIEME.

PREMIER ENTRETIEN.

POSSIDONIUS.

VOtre poëſie eſt quelquefois admirable ; mais la phyſique d'*Epicure* me parait bien mauvaiſe.

LUCRECE.

Quoi ! vous ne voulez pas convenir que les atomes ſe ſont arrangés d'eux-mêmes de façon qu'ils ont produit cet univers ?

POSSIDONIUS.

Nous autres mathématiciens nous ne pouvons convenir que des choses qui sont prouvées évidemment par des principes incontestables.

LUCRECE.

Mes principes le sont.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.
Tangere enim & tangi nisi corpus nulla potestres.

Que rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien;
Et qu'un corps n'est touché que par un autre corps.

POSSIDONIUS.

Quand je vous aurais accordé ces principes, & même les atomes & le vuide, vous ne me persuaderiez pas plus que l'univers s'est arrangé de lui-même dans l'ordre admirable où nous le voyons, que si vous disiez aux Romains que la sphère armillaire composée par *Possidonius* s'est faite toute seule.

LUCRECE.

Mais qui donc aura fait le monde?

POSSIDONIUS.

Un être intelligent, plus supérieur au monde & à moi, que je ne le suis au cuivre dont j'ai composé ma sphère.

LUCRECE.

Vous qui n'admettez que des choses évi-

dentes, comment pouvez-vous reconnaître un principe dont vous n'avez d'ailleurs aucune notion?

POSSIDONIUS.

Comme avant de vous avoir connu, j'ai jugé que votre livre était d'un homme d'esprit.

LUCRECE.

Vous avouez que la matière est éternelle, qu'elle existe parce qu'elle existe; or si elle existe par sa nature, pourquoi ne peut-elle pas former par sa nature des soleils, des mondes, des plantes, des animaux, des hommes?

POSSIDONIUS.

Tous les philosophes qui nous ont précédés ont cru la matière éternelle; mais ils ne l'ont pas démontré; & quand elle serait éternelle, il ne s'ensuit point du tout qu'elle puisse former des ouvrages dans lesquels éclatent tant de sublimes desseins. Cette pierre aurait beau être éternelle, vous ne me persuaderez point qu'elle puisse produire l'*Iliade* d'*Homère*.

LUCRECE.

Non; une pierre ne composera point l'*Iliade*, non plus qu'elle ne produira un cheval; mais la matière organisée avec le tems, & devenue un mélange d'os, de chair & de sang, produira un cheval; & organisée plus finement composera l'*Iliade*.

POSSIDONIUS.

Vous le supposez sans aucune preuve; & je ne dois rien admettre sans preuve. Je vais vous donner des os, du sang, de la chair tout faits: je vous laisserai travailler vous & tous les *Epicuriens* du monde. Consentiriez-vous à faire le marché de posséder l'empire Romain, si vous venez à bout de faire un cheval avec les ingrédiens tout préparés, ou à être pendu si vous n'en pouvez venir à bout?

LUCRECE.

Non; cela passe mes forces, mais non pas celles de la nature. Il faut des millions de siécles pour que la nature, ayant passé par toutes les formes possibles, arrive enfin à la seule qui puisse produire des êtres vivans.

POSSIDONIUS.

Vous aurez beau remuer dans un tonneau, pendant toute votre vie, tous les matériaux de la terre mêlés ensemble, vous n'en tirerez pas seulement une figure régulière; vous ne produirez rien. Si le tems de votre vie ne peut suffire à produire seulement un champignon, le tems de la vie d'un autre homme y suffira-t-il? Ce qu'un siécle n'a pas fait, pourquoi plusieurs siécles pourraient-ils le faire? Il faudrait avoir vû naître des hommes & des animaux du sein de la terre, & des bleds sans germe &c. &c. pour oser affirmer que la matière toute seule se donne de telles formes: personne que je sache n'a

vû

vû cette opération, personne ne doit donc y croire.

LUCRECE.

Eh bien! les hommes, les animaux, les arbres, auront toujours été. Tous les philosophes conviennent que la matière est éternelle; ils conviendront que les générations le sont aussi. C'est la nature de la matière qu'il y ait des astres qui tournent, des oiseaux qui volent, des chevaux qui courent, & des hommes qui fassent des *Iliades*.

POSSIDONIUS.

Dans cette supposition nouvelle vous changez de sentiment; mais vous supposez toujours ce qui est en question; vous admettez une chose dont vous n'avez pas la plus légère preuve.

LUCRECE.

Il m'est permis de croire que ce qui est aujourd'hui était hier, était il y a un siécle, il y a cent siécles, & ainsi en remontant sans fin. Je me sers de votre argument; personne n'a jamais vû le soleil & les astres commencer leur carrière, les premiers animaux se former & recevoir la vie. On peut donc penser que tout a été éternellement comme il est.

POSSIDONIUS.

Il y a une grande différence. Je vois un des-

ſein admirable, & je dois croire qu'un être intelligent a formé ce deſſein.

LUCRECE.

Vous ne devez pas admettre un être dont vous n'avez aucune connaiſſance.

POSSIDONIUS.

C'eſt comme ſi vous me diſiez, que je ne dois pas croire qu'un architecte a bâti le capitole, parce que je n'ai pû voir cet architecte.

LUCRECE.

Votre comparaiſon n'eſt pas juſte. Vous avez vû bâtir des maiſons, vous avez vû des architectes; ainſi vous devez penſer que c'eſt un homme ſemblable aux architectes d'aujourd'hui qui a bâti le capitole. Mais ici les choſes ne vont pas de même; le capitole n'exiſte point par ſa nature, & la matière exiſte par ſa nature. Il eſt impoſſible qu'elle n'ait pas une certaine forme. Or pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle poſſède par ſa nature la forme qu'elle a aujourd'hui? Ne vous eſt-il pas beaucoup plus aiſé de reconnaitre la nature qui ſe modifie elle-même, que de reconnaitre un être inviſible qui la modifie? Dans le premier cas vous n'avez qu'une difficulté, qui eſt de comprendre comment la nature agit. Dans le ſecond cas, vous avez deux difficultés, qui ſont de comprendre & cette même nature, & un être inconnu qui agit ſur elle.

Poſ-

POSSIDONIUS.

C'eſt tout le contraire. Je vois non-ſeulement de la difficulté, mais de l'impoſſibilité à comprendre que la matière puiſſe avoir des deſſeins infinis, & je ne vois aucune difficulté à admettre un être intelligent, qui gouverne cette matière par ſes deſſeins infinis, & par ſa volonté toute-puiſſante.

LUCRECE.

Quoi? C'eſt donc parce que votre eſprit ne peut comprendre une choſe, qu'elle en ſuppoſe une autre? C'eſt donc parce que vous ne pouvez ſaiſir l'artifice & les reſſorts néceſſaires par leſquels la nature s'eſt arrangée en planètes, en ſoleils, en animaux, que vous recourez à un autre être?

POSSIDONIUS.

Non: je n'ai pas recours à un DIEU, parce que je ne puis comprendre la nature: mais je comprens évidemment que la nature a beſoin d'une intelligence ſuprême; & cette ſeule raiſon me prouverait un DIEU, ſi je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves.

LUCRECE.

Et ſi cette matière avait par elle-même l'intelligence?

POSSIDONIUS.

Il m'eſt évident qu'elle ne la poſsède point.

LUCRECE.

Et à moi il eſt évident qu'elle la poſsède, puiſque je vois des corps comme vous & moi qui raiſonnent.

POSSIDONIUS.

Si la matière poſſédait par elle-même la penſée, il faudrait que vous diſſiez qu'elle la poſſède néceſſairement. Or ſi cette propriété lui était néceſſaire, elle l'aurait en tout tems & en tous lieux. Car ce qui eſt *néceſſaire* à une choſe ne peut jamais en être ſéparé. Un morceau de bouë, le plus vil excrément penſerait. Or certainement vous ne direz pas que du fumier penſe. La penſée n'eſt donc pas un attribut néceſſaire à la matière.

LUCRECE.

Votre raiſonnement eſt un ſophiſme; je tiens le mouvement *néceſſaire* à la matière. Cependant ce fumier, ce tas de bouë, ne ſont pas actuellement en mouvement; ils y ſeront quand quelque corps les pouſſera. De même la penſée ne ſera l'attribut d'un corps que quand ce corps ſera organiſé pour penſer.

POSSIDONIUS.

Votre erreur vient de ce que vous ſuppoſez tou-

toujours ce qui eſt en queſtion. Vous ne voyez pas que pour organiſer un corps, le faire homme, le rendre penſant, il faut déja de la penſée, il faut un deſſein arrêté. Or vous ne pouvez admettre des deſſeins avant que les ſeuls êtres qui ont ici-bas des deſſeins, ſoient formés; vous ne pouvez admettre des penſées avant que les êtres qui ont des penſées exiſtent. Vous ſuppoſez encor ce qui eſt en queſtion, quand vous dites que le mouvement eſt néceſſaire à la matière. Car ce qui eſt abſolument néceſſaire exiſte toujours, comme l'étendue exiſte toujours dans toute matière. Or le mouvement n'exiſte pas toujours. Les pyramides d'Egypte ne ſont certainement pas en mouvement. Une matière ſubtile aurait beau paſſer entre les pierres des pyramides d'Egypte, la maſſe de la pyramide eſt immobile. Le mouvement n'eſt donc pas abſolument néceſſaire à la matière; il lui vient d'ailleurs, ainſi que la penſée vient d'ailleurs aux hommes. Il y a donc un être intelligent & puiſſant qui donne le mouvement, la vie, & la penſée.

LUCRECE.

Je peux vous répondre en diſant qu'il y a toujours eu du mouvement, & de l'intelligence dans le monde; ce mouvement & cette intelligence ſe ſont diſtribués de tout tems, ſuivant les loix de la nature. La matière étant éternelle, il était impoſſible que ſon exiſtence ne fût pas dans quelque ordre: elle ne pouvait être dans aucun ordre ſans le mouvement & ſans la penſée: il falait donc que l'intelligence & le mouvement fuſſent en elle.

Pos-

POSSIDONIUS.

Quelque chose que vous fassiez, vous ne pouvez jamais que faire des suppositions. Vous supposez un ordre : il faut donc qu'il y ait une intelligence qui ait arrangé cet ordre. Vous supposez le mouvement & la pensée, avant que la matière fût en mouvement, & qu'il y eût des hommes & des pensées. Vous ne pouvez nier que la pensée n'est pas essentielle à la matière, puisque vous n'osez pas dire qu'un caillou pense. Vous ne pouvez opposer que des *peut-être* à la vérité qui vous presse ; vous sentez l'impuissance de la matière, & vous êtes forcé d'admettre un Etre suprême, intelligent, tout-puissant, qui a organisé la matière & les êtres pensans. Les desseins de cette intelligence supérieure éclatent de toutes parts, & vous devez les appercevoir dans un brin d'herbe comme dans le cours des astres. On voit que tout est dirigé à une fin certaine.

LUCRECE.

Ne prenez-vous point pour un dessein ce qui n'est qu'une existence nécessaire ? Ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'est qu'un usage que nous faisons des choses qui existent ? Les Argonautes ont bâti un vaisseau pour aller à Colchos : direz-vous que les arbres ont été créés pour que les Argonautes bâtissent un vaisseau, & que la mer a été faite pour que les Argonautes entrepriſſent leur navigation ? Les hommes portent des chaussures : direz-vous que les jambes ont été faites par un Etre suprême

pour

pour être chaussées ? non, sans doute, mais les Argonautes ayant vû du bois en ont bâti un navire, & ayant connu que l'eau pouvait porter ce navire, ils ont entrepris leur voyage. De même après une infinité de formes & de combinaisons que la matière avait prises, il s'est trouvé que les humeurs, & la corne transparente qui compose l'œil, séparées autrefois dans différentes parties du corps humain, ont été réunies dans la tête, & les animaux ont commencé à voir. Les organes de la génération qui étaient épars se sont rassemblés, & ont pris la forme qu'ils ont. Alors les générations ont été produites avec régularité. La matière du soleil, longtems répandue & écartée dans l'espace, s'est conglobée, & a fait l'astre qui nous éclaire. Y a-t-il à tout cela de l'impossibilité ?

POSSIDONIUS.

En vérité vous ne pouvez pas avoir sérieusement recours à un tel système. Premiérement en adoptant cette hypothèse vous abandonneriez les générations éternelles dont vous parliez tout-à-l'heure. Secondement vous vous trompez sur les causes finales. Il y a des usages volontaires que nous faisons des présens de la nature : il y a des effets indispensables. Les Argonautes pouvaient ne point employer les arbres des forêts pour en faire un vaisseau, mais ces arbres étaient visiblement destinés à croître sur la terre, à donner des fruits & des feuilles. On peut ne point couvrir ses jambes d'une chaussure ; mais la jambe est visiblement faite

te pour porter le corps & pour marcher, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, les parties de la génération pour perpétuer l'eſpèce. Si vous conſidérez que d'une étoile placée à quatre ou cinq cent millions de lieues de nous il part des traits de lumière qui viennent faire le même angle déterminé dans les yeux de chaque animal, & que tous les animaux ont à l'inſtant la ſenſation de la lumière, vous m'avouerez qu'il y a là une méchanique, un deſſein admirable. Or, n'eſt-il pas déraiſonnable d'admettre une méchanique ſans artiſan, un deſſein ſans intelligence, & de tels deſſeins ſans un Etre ſuprême?

LUCRECE.

Si j'admets cet Etre ſuprême, quelle forme aura-t-il? Sera-t-il en un lieu? ſera-t-il hors de tout lieu? ſera-t-il dans le tems, hors du tems? remplira-t-il tout l'eſpace, ou non? pourquoi aurait-il fait ce monde? quel eſt ſon but? Pourquoi former des êtres ſenſibles & malheureux? Pourquoi le mal moral, & le mal phyſique? De quelque côté que je tourne mon eſprit, je ne vois que l'incompréhenſible.

POSSIDONIUS.

C'eſt préciſément parce que cet Etre ſuprême exiſte, que ſa nature doit être incompréhenſible: car s'il exiſte, il doit y avoir l'infini entre lui & nous. Nous devons admettre qu'il eſt, ſans ſavoir ce qu'il eſt, & comment il opère. N'êtes-vous pas forcé d'admettre les aſymptotes en géomé-

géométrie, sans comprendre comment ces lignes peuvent s'approcher toujours, & ne se toucher jamais? N'y a-t-il pas des choses aussi incompréhensibles que démontrées dans les propriétés du cercle? Concevez donc qu'on doit admettre l'incompréhensible, quand l'existence de cet incompréhensible est prouvée.

LUCRECE.

Quoi! il me faudrait renoncer aux dogmes d'*Epicure*?

POSSIDONIUS.

Il vaut mieux renoncer à *Epicure* qu'à la raison.

CHAPIT. QUATRE-VINGT-DEUXIEME.

SECOND ENTRETIEN.

LUCRECE.

JE commence à reconnaître un Etre suprême inaccessible à nos sens, & prouvé par notre raison, qui a fait le monde, & qui le conserve : mais pour tout ce que je dis de l'ame dans mon troisiéme livre, admiré de tous les savans de Rome, je ne crois pas que vous puissiez m'obliger à y renoncer.

POSSIDONIUS.

Vous dites d'abord,

Idque situm media regione in pectoris hæret.

L'esprit est au milieu de la poitrine.

Mais quand vous avez composé vos beaux vers, n'avez-vous jamais fait quelque effort de tête ? Quand vous parlez de l'esprit de *Cicéron*, ou de l'orateur *Marc-Antoine*, ne dites-vous pas que c'est une bonne tête ? & si vous disiez qu'il a une bonne poitrine, ne croirait-on pas que vous parlez de sa voix & de ses poumons ?

LUCRECE.

Mais ne sentez-vous pas que c'est autour du

cœur

cœur que se forment les sentimens de joie, de douleur, & de crainte?

Hic exultat enim pavor ac metus; hæc loca circum
Lætitiæ mulcent.

Ne sentez-vous pas votre cœur se dilater ou se resserrer à une bonne ou mauvaise nouvelle? N'y a-t-il pas là des ressorts secrets qui se détendent ou qui prennent de l'élesticité? C'est donc là qu'est le siége de l'ame.

POSSIDONIUS.

Il y a une paire de nerfs qui part du cerveau, qui passe à l'estomac & au cœur, qui descend aux parties de la génération, & qui leur imprime des mouvemens; direz-vous que c'est dans les parties de la génération que réside l'entendement humain?

LUCRECE.

Non, je n'oserais le dire; mais quand je placerai l'ame dans la tête, au lieu de la mettre dans la poitrine, mes principes subsisteront toujours: l'ame sera toujours une matière infiniment déliée, semblable au feu élémentaire qui anime toute la machine.

POSSIDONIUS.

Et comment concevez-vous qu'une matière déliée

déliée puisse avoir des pensées, des sentimens par elle-même ?

LUCRECE.

Parce que je l'éprouve ; parce que toutes les parties de mon corps étant touchées en ont le sentiment ; parce que ce sentiment est répandu dans toute ma machine ; parce qu'il ne peut y être répandu que par une matière extrêmement subtile & rapide ; parce que je suis un corps ; parce qu'un corps ne peut être agité que par un corps ; parce que l'intérieur de mon corps ne peut être pénétré que par des corpuscules très déliés, & que par conséquent mon ame ne peut être que l'assemblage de ces corpuscules.

POSSIDONIUS.

Nous sommes déja convenus dans notre premier entretien qu'il n'y a pas d'apparence qu'un rocher puisse composer l'*Iliade*. Un rayon de soleil en sera-t-il plus capable ? Imaginez ce rayon de soleil cent mille fois plus subtil & plus rapide ; cette clarté, cette ténuité, feront-elles des sentimens & des pensées ?

LUCRECE.

Peut-être en feront-elles quand elles seront dans des organes préparés.

POSSIDONIUS.

Vous voilà toujours réduit à des *peut-être*.

Du

Du feu ne peut penser par lui-même plus que de la glace. Quand je suposerais que c'est du feu qui pense en vous, qui sent, qui a une volonté, vous seriez donc forcé d'avouer que ce n'est pas par lui-même qu'il a une volonté, du sentiment & des pensées.

LUCRECE.

Non, ce ne sera pas par lui-même; ce sera par l'assemblage de ce feu, & de mes organes.

POSSIDONIUS.

Comment pouvez-vous imaginer que de deux corps qui ne pensent point chacun séparément, il résulte la pensée quand ils sont unis ensemble?

LUCRECE.

Comme un arbre & de la terre pris séparément ne portent point de fruit, & qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSSIDONIUS.

La comparaison n'est qu'éblouïssante. Cet arbre a en soi le germe des fruits; on le voit à l'œil dans ses boutons, & le suc de la terre dévelope la substance de ces fruits. Il faudrait donc que le feu eût déja en soi le germe de la pensée, & que les organes du corps dévelopassent ce germe.

LUCRECE.

Que trouvez-vous à cela d'impossible?

POSSIDONIUS.

Je trouve que ce feu, cette matière quintes-

sencée, n'a pas en elle plus de droit à la penſée que la pierre. La production d'un être doit avoir quelque choſe de ſemblable à ce qui la produit ; or une penſée, une volonté, un ſentiment, n'ont rien de ſemblable à de la matière ignée.

LUCRECE.

Deux corps qui ſe heurtent, produiſent du mouvement, & cependant ce mouvement n'a rien de ſemblable à ces deux corps, il n'a rien de leurs trois dimenſions, il n'a point comme eux de figure : donc un être peut n'avoir rien de ſemblable à l'être qui le produit : donc la penſée peut naître de l'aſſemblage de deux corps qui n'auront point la penſée.

POSSIDONIUS.

Cette comparaiſon eſt encor plus éblouïſſante que juſte. Je ne vois que matière dans deux corps en mouvement. Je ne vois là que des corps paſſans d'un lieu dans un autre. Mais quand nous raiſonnons enſemble, je ne vois aucune matière dans vos idées & dans les miennes. Je vous dirai ſeulement que je ne conçois pas plus comment un corps a le pouvoir d'en remuer un autre, que je ne conçois comment j'ai des idées. Ce ſont pour moi deux choſes également inexplicables ; & toutes deux me prouvent également l'exiſtence & la puiſſance d'un Etre ſuprême auteur du mouvement & de la penſée.

LUCRECE.

Si notre ame n'eſt pas un feu ſubtil, une quin-

quinteſſence éthérée, qu'eſt-elle donc?

POSSIDONIUS.

Vous & moi n'en ſavons rien ; je vous dirai bien ce qu'elle n'eſt pas, mais je ne puis vous dire ce qu'elle eſt. Je vois que c'eſt une puiſſance qui eſt en moi, que je ne me ſuis pas donné cette puiſſance, & que par conſéquent elle vient d'un Etre ſupérieur à moi.

LUCRECE.

Vous ne vous êtes pas donné la vie, vous l'avez reçue de votre père ; vous avez reçu de lui la penſée avec la vie, comme il l'avait reçue de ſon père ; & ainſi en remontant à l'infini. Vous ne ſavez pas plus au fond ce que c'eſt que le principe de la vie, que vous ne connaiſſez le principe de la penſée. Cette ſucceſſion d'êtres vivans & penſans a toujours exiſté de tout tems.

POSSIDONIUS.

Je vois toujours que vous êtes forcé d'abandonner le ſyſtême d'*Epicure*, & que vous n'oſez plus dire que la déclinaiſon des atomes produit la penſée : mais j'ai déja refuté dans notre dernier entretien la ſucceſſion éternelle des êtres ſenſibles & penſans ; je vous ai dit, que s'il y avait eu des êtres matériels, penſans par eux-mêmes, il faudrait que la penſée fût un attribut néceſſaire eſſentiel à toute matière ; que ſi la matière penſait néceſſairement par elle-même, toute matière ſerait penſante : or cela n'eſt pas ; donc il eſt inſoutenable d'admet-

tre une succession d'êtres matériels pensans par eux-mêmes.

LUCRECE.

Ce raisonnement que vous répétez, n'empêche pas qu'un père ne communique une ame à son fils en formant son corps. Cette ame & ce corps croissent ensemble ; ils se fortifient, ils sont assujettis aux maladies, aux infirmités de la vieillesse. La décadence de nos forces entraîne celle de notre jugement ; l'effet cesse enfin avec la cause, & l'ame se dissout comme la fumée dans les airs.

Præterea, gigni pariter cum corpore, & unà
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.
Nam velut infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis.
Inde ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus, & auctior est animi vis.
Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, & obtusis ceciderunt viribus artus:
Claudicat ingenium, delirat linguaque, mensque;
Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
Ergo dissolvi quoque convenit omnem animaï
Naturam, ceu fumus in altas aëris auras:
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
Crescere, & (ut docui) simul ævo fessa fatiscit.

POSSIDONIUS.

Voilà de très beaux vers ; mais m'aprenez-

vous

vous par là quelle eſt la nature de l'ame ?

LUCRECE.

Non ; je vous fais ſon hiſtoire, & je raiſonne avec quelque vraiſemblance.

POSSIDONIUS.

Où eſt la vraiſemblance, qu'un père communique à ſon fils la faculté de penſer ?

LUCRECE.

Ne voyez-vous pas tous les jours que les enfans ont les inclinations de leurs pères, comme ils en ont les traits.

POSSIDONIUS.

Mais un père en formant ſon fils n'a-t-il pas agi comme un inſtrument aveugle ? A-t-il prétendu faire une ame, faire des penſées, en jouïſſant de ſa femme ? L'un & l'autre ſavent-ils comment un enfant ſe forme dans le ſein maternel ? Ne faut-il pas recourir à quelque cauſe ſupérieure, ainſi que dans les autres opérations de la nature que nous avons examinées ? Ne ſentez-vous pas, ſi vous êtes de bonne foi, que les hommes ne ſe donnent rien, & qu'ils ſont ſous la main d'un maître abſolu ?

LUCRECE.

Si vous en ſavez plus que moi, dites-moi donc ce que c'eſt que l'ame.

POSSIDONIUS.

Je ne prétends pas en ſavoir plus que vous.

Eclairons-nous l'un l'autre. Dites-moi d'abord ce que c'eſt que la végétation.

LUCRECE.

C'eſt un mouvement interne qui porte les ſucs de la terre dans une plante, la fait croître, dévelope ſes fruits, étend ſes feuilles &c.

POSSIDONIUS.

Vous ne penſez pas ſans doute qu'il y ait un être appellé *végétation* qui opère ces merveilles.

LUCRECE.

Qui l'a jamais penſé?

POSSIDONIUS.

Vous devez conclurre de notre précédent entretien, que l'arbre ne s'eſt point donné la végétation lui-même.

LUCRECE.

Je ſuis forcé d'en convenir.

POSSIDONIUS.

Et la vie? vous me direz bien ce que c'eſt.

LUCRECE.

C'eſt la végétation avec le ſentiment dans un corps organiſé.

POSSIDONIUS.

Et il n'y a pas un être appellé *la vie* qui donne ce ſentiment à un corps organiſé?

LUCRECE.

Sans doute. La végétation & la vie ſont des

mots

mots qui signifient les choses végétantes & vivantes.

POSSIDONIUS.

Si l'arbre & l'animal ne peuvent se donner la végétation & la vie, pouvez-vous vous donner vos pensées?

LUCRECE.

Je crois que je le peux, car je pense à ce que je veux. Ma volonté était de vous parler de métaphysique, & je vous en parle.

POSSIDONIUS.

Vous croyez être le maître de vos idées. Vous savez donc quelles pensées vous aurez dans une heure, dans un quart d'heure?

LUCRECE.

J'avoue que je n'en sais rien.

POSSIDONIUS.

Vous avez souvent des idées en dormant; vous faites des vers en rêve; *César* prend des villes; je résous des problêmes; les chiens de chasse poursuivent un cerf dans leurs songes. Les idées nous viennent donc indépendamment de notre volonté; elles nous sont données par une cause supérieure.

LUCRECE.

Comment l'entendez-vous? Prétendez-vous que l'Etre suprême est occupé continuellement

à donner des idées, ou qu'il a créé des substances incorporelles, qui ont ensuite des idées par elles-mêmes, tantôt avec le secours des sens, tantôt sans ce secours? Ces substances sont-elles formées au moment de la conception de l'animal? sont-elles formées auparavant? & attendent-elles des corps pour aller s'y insinuer? ou ne s'y logent-elles que quand l'animal est capable de les recevoir? ou enfin est-ce dans l'Etre suprême que chaque être animé voit les idées des choses? Quelle est votre opinion?

POSSIDONIUS.

Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère sur le champ un mouvement dans nos corps, comment votre bras obéit à votre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos alimens se digèrent, comment du blé se transforme en sang; je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue sur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumières; mais depuis *Thalès* jusqu'à nos jours nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de sentir notre impuissance, de reconnaître un Etre tout-puissant, & de nous garder de ces systêmes.

FRAG-

FRAGMENT

D'UNE LETTRE ÉCRITE

PAR

Mr. DE VOLTAIRE

A UN

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE BERLIN.

à Postdam 15. Avril 1752.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

» JE réponds à toutes vos questions. La plû-
» part des anecdotes sur Mlle *Lenclos* sont
» vraies, mais plusieurs sont fausses. On a ou-
» blié d'elle un trait qui prouve qu'à vingt ans
» elle était bien philosophe. Elle eut alors une
» maladie qui la réduisit à l'extrémité. Ses amis
» pleuraient de la voir mourir si jeune. *Hélas!*
» dit-elle, *je ne laisse au monde que des mourans.*
» L'article de son testament dont vous me par-
» lez n'est point un roman ; elle me laissa deux
» mille francs ; j'étais enfant ; j'avais fait quel-

» ques

» ques mauvais vers qu'on disait bons pour
» mon âge. L'Abbé de *Chateauneuf*, frère de
» celui que vous avez vû ambassadeur à la Haie,
» m'avait mené chez elle, & je lui avais plû
» je ne sais comment. C'est ce même abbé de
» *Chateauneuf* qui avait été son dernier amant,
» mais à qui cette célèbre vieille ne donna point
» ses tristes faveurs à l'âge de soixante & dix
» ans, comme on l'a dit. Vous devez d'ailleurs
» être persuadé que les lettres qui courent, ou
» plutôt qui ne courent plus sous son nom, sont
» au rang des *mensonges imprimés*. Il est vrai
» qu'elle m'exhorta à faire des vers; elle aurait
» dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire. C'est
» un métier trop dangereux, & la misérable
» fumée de la réputation fait trop d'ennemis &
» empoisonne trop la vie. La carrière de *Ninon*
» qui ne fit point de vers, & qui eut & donna
» longtems beaucoup de plaisir, est assurément
» préférable à la mienne.

» On pouvait se passer d'écrire en forme sa
» vie, mais du moins on a observé la bienséan-
» ce de ne l'écrire que longtems après sa mort.
» Les biographes qui ont écrit ma prétendue
» histoire, dont vous me parlez, se sont un
» peu pressés, & me font trop d'honneur. Il
» n'y a pas un mot de véritable dans tout ce
» que ces messieurs ont écrit. Les uns ont dit,
» d'après l'équitable & véridique abbé des *Fon-*
» *taines*, que je ressemblais à *Virgile* par ma
» naissance, & que je pouvais dire apparemment
» comme lui,

» *O fortunatos nimium ſua bona norint*
» *Agricolas !*

» Je penſe ſur cela comme *Virgile*, & tout me
» paraît fort égal. Mais le hazard a fait que je
» ne ſuis pas né dans le pays des églogues &
» des bucoliques. Dans une autre vie qu'on
» s'eſt aviſé de faire encor de moi comme ſi
» j'étais mort, on me dit fils d'un porteclef
» du parlement de Paris. Il n'y a point de tel
» emploi au parlement. Mais qu'importe ? On
» ajoute une belle avanture d'un carroſſe avec
» l'épouſe de Mr. le duc de *Richelieu* dans le
» tems qu'il était veuf. Tous les autres con-
» tes ſont dans ce goût, & j'aime autant les
» amours du révérend père *de la Chaiſe* avec
» Mlle. *du Tron.* On ne peut empêcher les
» barbouilleurs de papier d'écrire des ſotiſes,
» les libraires Hollandais de les vendre, & les
» laquais de les lire.

» L'article du journal des ſavans dont il eſt
» queſtion, n'eſt point dans le journal de Pa-
» ris ; il eſt dans celui qu'on falſifie à Amſter-
» dam, & ſe trouve ſous l'année 1750. *Le Par-*
» *lement a condamné*, dit ce journal, *l'hiſtoire*
» *de* Louis XI. *de Mr.* du Clos *ſucceſſeur de Mr.*
» *de* Voltaire *dans la place d'hiſtoriographe de*
» *France, à cauſe de ce paſſage : la dévotion fut de*
» *tout tems l'aſyle des reines ſans pouvoir.* Ce ſont
» deux calomnies. Le parlement ne s'eſt point
» aviſé de condamner ce livre, & le parlement ne
» ſe mêle point du tout d'examiner ſi une reine
» eſt dévote ou non. On ajoute une troiſiéme

» ca-

» calomnie, c'est *que je suis exilé de France, & réfugié en Prusse.* Quand cela serait, il me » semble que ce ne serait pas une de ces vérités » instructives qui sont du ressort du journal des » savans. Le fait est que le roi de Prusse, qui » m'honore de ses bontés depuis quinze ans, » m'a fait venir auprès de lui, qu'il a fait de- » mander au roi mon maître par son envoyé » que je pusse rester à sa cour en qualité de son » chambellan, que j'y resterai tant que je pour- » rai lui être de quelque utilité dans son goût » pour les belles-lettres, & que ma mauvaise » santé & mon âge me permettront de profiter » de ses lumières & de ses bontés; que le roi » mon maître, en me cédant à lui, m'a dai- » gné accorder une pension, & m'a conservé » la charge de gentilhomme ordinaire de sa » chambre. J'en demande pardon aux calom- » niateurs & à ceux qui se mêlent d'être ja- » loux; mais la chose est ainsi. Je n'y puis que » faire; & j'ajoute qu'un homme de lettres se- » rait bien indigne de l'être, s'il était entêté » de ces honneurs, & s'il n'était pas toujours » aussi prêt à les quitter, que reconnaissant en- » vers ceux qui l'en ont comblé. Je n'ai point » sacrifié ma liberté au roi de Prusse, & je la » préférerai toujours à tous les rois.

» Je vous envoye un exemplaire de l'édition » que l'on a faite à Paris de mes œuvres bonnes » ou mauvaises. C'est de toutes la plus passable; » il y a pourtant bien des fautes. Une des plus » grandes est d'y avoir inséré quatre chapitres » du siécle de *Louis XIV.* qui est imprimé au-

» jour-

» jourd'hui séparément. C'est un double em-
» ploi ; & il est bien vrai, surtout en fait de
» livres, qu'il ne faut pas multiplier les êtres
» sans nécessité. C'est par cette raison que je me
» donnerai bien de garde de vous envoyer les
» petites piéces fugitives que vous me deman-
» dez. Tous ces vers de société ne sont bons
» que pour les sociétés seules & pour les seuls
» momens où ils ont été faits. Il est ridicule
» d'en faire confidence au public. De quoi s'est
» avisé ce compilateur des lettres de la reine
» *Christine*, de grossir son énorme recueil d'une
» lettre que j'écrivis il y a quelques années
» à la reine de Suède d'aujourd'hui ? Com-
» ment a-t-il eu cette lettre ? comment a-t-il
» pu en estropier les vers au point où il l'a
» fait ? Le public n'avait pas plus à faire de ces
» vers que de la plûpart des lettres inutiles de
» la chancellerie de la reine *Christine*. Il est vrai
» qu'en écrivant à la reine *Ulrique* avec cette
» liberté que ses bontés & la poësie permet-
» tent, je feignais que *Christine* m'avait appa-
» ru, & je disais :

» A sa jupe courte & légère,
» A son pourpoint, à son collet,
» Au chapeau garni d'un plumet,
» Au ruban ponceau qui pendait
» Et par devant & par derrière,
» A sa mine galante & fière
» D'amazone & d'avanturière,
» A ce nez de consul Romain,

» A ce

» A ce front altier d'héroïne,
» A ce grand œil tendre & hautain,
» Moins beau que le vôtre & moins fin;
» Soudain je reconnus Chriſtine,
» Chriſtine des arts le maintien,
» Chriſtine qui céda pour rien
» Et ſon royaume & votre égliſe,
» Qui connut tout & ne crut rien;
» Que le ſaint père canoniſe,
» Que damne le Luthérien,
» Et que la gloire immortaliſe.

» Voilà, Monſieur, le morceau de cette lettre, que le compilateur a falſifié. Ne vous fiez point à ces mains lourdes qui fanent les fleurs qu'elles touchent. Mais comptez que la plûpart de toutes ces petites piéces ſont des fleurs éphémères, qui ne durent pas plus que les nouveaux ſonnets d'Italie & nos bouquets pour *Iris*. On n'a que trop recueilli de ces bagatelles paſſagères dans toutes les miſérables éditions qu'on a données de moi, & auxquelles, DIEU merci, je n'ai aucune part. Soyez perſuadé que de même qu'on ne doit pas écrire tout ce que les rois ont fait, mais ſeulement ce qu'ils ont fait de digne de la poſtérité, de même on ne doit imprimer d'un auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lu. Avec cette règle honnête, il y aurait moins de livres & plus de goût dans le public. J'eſpère que la nouvelle édition qu'on a faite à Dreſde ſera meilleure

» que

„ que toutes les précédentes. Ce ſera pour „ moi une conſolation dans le regret que j'ai „ d'avoir trop écrit.

„ J'aurais voulu ſupprimer beaucoup de choſes qui échappent à l'eſprit dans la jeuneſſe, & „ que la raiſon condamne dans un âge avancé. „ Je voudrais même pouvoir ſupprimer les vers „ contre *Rouſſeau*, qui ſe trouvent dans l'épitre ſur la calomnie, parce que je n'aime à „ faire de vers contre perſonne, que *Rouſſeau* „ a été malheureux, & qu'en bien des choſes il „ a fait honneur à la littérature Françaiſe. Mais „ il me réduiſit malgré moi à la néceſſité de „ répondre à ſes outrages par des vérités dures. Il attaqua preſque tous les gens de lettres de ſon tems qui avaient de la réputation; ſes ſatyres n'étaient pas comme celles „ de *Boileau* des critiques de mauvais ouvrages, „ mais des injures perſonnelles & atroces. Les „ termes de *bélitre*, de *marouſle*, de *louve*, de „ *chien*, deshonorent ſes épitres, dans leſquelles il ne parle que de ſes querelles. Ces baſſes „ groſſiéretés révoltent tout lecteur honnête „ homme, & font voir que la jalouſie rongeait „ ſon cœur du fiel le plus âcre & le plus noir. „ Voici les deux volumes intitulés *le porte-feuille*. Ce n'eſt qu'un recueil de mauvaiſes piéces, dont la plûpart ne ſont point de *Rouſſeau*. Il n'y a que la rage de gagner quelques „ florins qui ait pu faire publier cette rapſodie. La comédie de l'*Hypochondre* eſt de lui; „ & c'eſt apparemment pour décrier *Rouſſeau* „ qu'on a imprimé cette ſotiſe. Il avait vou-

„ lu

» lu à la vérité la faire jouer à Paris ; mais les
» comédiens n'ayant osé s'en charger, il n'osa
» jamais l'imprimer. On ne doit pas tirer de
» l'oubli de mauvais ouvrages que l'auteur y a
» condamnés.

» Vous serez plus fâché de voir dans ce
» recueil une lettre sur la mort de *la Motte*,
» où l'on outrage la mémoire de cet académi-
» micien distingué, l'accusant des manœuvres
» les plus lâches, & lui reprochant jusqu'à la
» petite fortune que son mérite lui avait ac-
» quise. Cela indigne à la fois & contre l'au-
» teur & contre l'éditeur.

» Ceux qui ont fait imprimer le recueil des
» lettres de *Rousseau* devaient pour son honneur
» les supprimer à jamais. Elles sont dépour-
» vues d'esprit & très souvent de vérité. El-
» les se contredisent : il dit le pour & le con-
» tre : il loue & il déchire les mêmes perso-
» nes : il parle de DIEU à des gens qui lui don-
» nent de l'argent, & il envoye des satyres à
» *Brossette* qui ne lui donne rien.

» La véritable cause de sa dernière disgra-
» ce chez le prince *Eugène*, puisque vous la
» voulez savoir, vient d'une ode intitulée *la*
» *Palinodie*, qui n'est pas assurément son meil-
» leur ouvrage. Cette petite ode était contre
» un maréchal de France ministre d'état, *
» qui avait été autrefois son protecteur. Ce
» ministre mariait alors une de ses filles au
» fils

* *Le maréchal de Noailles.*

» fils du maréchal *de Villars*. Celui-ci informé de l'insulte que faisait *Rousseau* au beau-
» père de son fils, ne dédaigna pas de l'en faire
» punir toute méprisable qu'elle était. Il en
» écrivit au prince *Eugène*, & ce prince re-
» trancha à *Rousseau* la pension qu'il avait la
» générosité de lui faire encore, quoiqu'il crût
» avoir sujet d'être mécontent de lui, dans
» l'affaire qui fit passer le comte de *Bonneval*
» en Turquie. Madame la maréchale de *Vil-*
» *lars*, dont je serais forcé d'attester le té-
» moignage s'il en était besoin, peut dire si je
» ne tâchai pas d'arrêter les plaintes de Mr.
» le maréchal, & si elle-même ne m'impos̀a
» pas silence, en me disant que *Rousseau* ne
» méritait point de grace. Voilà des faits, Mon-
» sieur, & des faits autentiques. Cependant
» *Rousseau* crut toujours que j'avais engagé
» Mr. le maréchal de *Villars* à écrire contre
» lui au prince *Eugène*.

» Si je ne fus pas la cause de sa disgrace
» auprès de ce prince, je vous avoue que je
» fus cause malgré moi qu'il fut chassé de la
» maison de monsieur le duc d'*Aremberg*. Il pré-
» tendit dans sa mauvaise humeur que je l'avais
» accusé auprès de ce prince d'être en effet l'au-
» teur des couplets pour lesquels il avait été
» banni de France. Il eut l'imprudence de faire
» imprimer dans un journal de *du Sauzet* cette
» imposture. Je me sentis obligé, pour toute ex-
» plication, d'envoyer le journal à Mr. le duc
» d'*Aremberg*, qui chassa *Rousseau* sur ce seul
» exposé. Voilà, pour le dire en passant, ce

» qu'a produit la déteſtable & honteuſe licen-
» ce, qu'on a priſe trop longtems en Hol-
» lande, d'inſérer des libelles dans les jour-
» naux, & de deshonorer par ces turpitudes
» un travail littéraire imaginé en France pour
» avancer les progrès de l'eſprit humain. Ce
» fut ce libelle qui rendit les dernières années
» de *Rouſſeau* bien malheureuſes. La preſſe, il
» le faut avouer, eſt devenue un des fléaux de
» la ſociété, & un brigandage intolérable.

» Au reſte, monſieur, je vous l'avouerai
» hardiment; quoique je ne me fuſſe jamais
» ouvert à Mr. le duc d'*Aremberg* ſur ce que
» je penſais des couplets infames, & de la ſub-
» ornation de témoins, qui attirèrent à *Rouſ-*
» *ſeau* l'arrêt dont il fut flétri en France, ce-
» pendant j'ai toujours cru qu'il était coupa-
» ble. Il ſavait que je penſais ainſi, & c'était
» une des grandes ſources de ſa haine; mais
» je ne pouvais avoir une autre opinion. J'é-
» tais inſtruit plus que perſonne. La mère du
» petit malheureux qui fut ſéduit pour dépo-
» ſer contre *Saurin* ſervait chez mon père;
» c'eſt ce que vous trouverez dans le *factum*
» fait en forme judiciaire par l'Avocat *du Cor-*
» *net* en faveur de *Saurin*. J'interrogeai cette
» femme, & même pluſieurs années après le
» procès criminel. Elle me dit toujours *que*
» DIEU *avait puni ſon fils, pour avoir fait un*
» *faux ſerment, & pour avoir accuſé un homme*
» *innocent*; & il faut remarquer que ce garçon
» ne fut condamné qu'au banniſſement, en fa-
» veur de ſon âge & de la faibleſſe de ſon eſ-

» prit.

„ prit. Je n'entre point dans le détail des au-
„ tres preuves ; vous devez préſumer qu'il eſt
„ bien difficile que deux tribunaux ayent una-
„ nimément condamné un homme dont le cri-
„ me n'eût pas paru avéré. Si vous voulez
„ après cette réflexion ſonger quelle bile noire
„ dominait *Rouſſeau*, ſi vous voulez vous ſou-
„ venir qu'il avait fait contre le directeur de
„ l'opéra, contre *Bérin*, contre *Pécour* & d'au-
„ tres, des couplets entiérement ſemblables à
„ ceux pour leſquels il fut condamné ; ſi vous
„ obſervez que tous ceux qui étaient attaqués
„ dans ces couplets abominables, étaient ſes
„ ennemis & les amis de *Saurin* ; votre con-
„ viction ſera auſſi entière que celle des juges.
„ Enfin quand il s'agit de flétrir ou le parle-
„ ment ou *Rouſſeau*, il eſt clair qu'après tout
„ ce que je viens de vous dire il n'y a pas à
„ balancer.

„ C'eſt à cet horrible précipice que le con-
„ duiſirent l'envie & la haine dont il était dé-
„ voré. Songez-y bien, monſieur ; la jalou-
„ ſie, quand elle eſt furieuſe, produit plus de
„ crimes que l'intérêt & l'ambition.

„ Ce qui vous a fait ſuſpendre votre juge-
„ ment, c'eſt la dévotion dont *Rouſſeau* vou-
„ lut couvrir ſur la fin de ſa vie de ſi grands
„ égaremens & de ſi grands malheurs. Mais
„ lorſqu'il fit un voyage clandeſtin à Paris dans
„ ſes derniers jours, & lorſqu'il ſollicitait ſa
„ grace, il ne put s'empêcher de faire des vers
„ ſatyriques, bien moins bons à la vérité que
„ ſes premiers ouvrages, mais non moins diſ-

„ tillans l'amertume & l'injure. Que voulez-
„ vous que je vous dise? La *Brinvilliers* était
„ dévote, & allait à confesse apres avoir em-
„ poisonné son père; & elle empoisonnait son
„ frère après la confession. Tout cela est hor-
„ rible. Mais après les excès où j'ai vû l'envie
„ s'emporter, après les impostures atroces que
„ je l'ai vû répandre, après les manœuvres
„ que je lui ai vû faire, je ne suis plus surpris
„ de rien à mon âge. Adieu, monsieur. Vous
„ trouverez dans ce paquet les lettres de Mr.
„ *de la Rivière*. Je l'ai connu autrefois: il avait
„ un esprit aimable; mais il n'a bien écrit que
„ contre son beau-père. C'est encor là une af-
„ faire bien odieuse du côté de *Bussy-Rabutin*.
„ Le *factum* de *la Rivière* vaut mieux que les
„ sept tomes de *Bussy*; mais il ne falait pas
„ imprimer ses lettres &c.

Wyższa Szkoła Nauczycielska w Siedlcach Biblioteka

TABLE

TABLE
DES CHAPITRES
contenus dans ce Volume.

CHAPIT. LXI. DES JUIFS. Page 3.
CHAP. LXII. *Du Siécle de* CONSTANTIN. 23.
De Dioclétien. . . . 29.
De Conſtantin. . 39.
CHAP. LXIII. DE JULIEN. . . . . 46.
CHAP. LXIV. ZADIG, *ou* LA DESTINÉE, *Hiſtoire Orientale*; *&* LE MONDE COMME IL VA, *viſion de* Bâbouc *écrite par lui-même.*
Approbation. . . . . 54.
Epitre dédicatoire à la Sultane Scheraa *par* Sadi. . . 55.
Le Borgne. . . 57.
Le Nez. . . . 62.
Le Chien & le Cheval. 65.
L'Envieux. . . 70.

Les

Les Généreux. . pag. 76.
Le Miniſtre. . . 79.
Les Diſputes & les Audiences. 82.
La Jalouſie. . . 86.
La Femme battue. 92.
L'Eſclavage. . . 96.
Le Bucher. . . 101.
Le Souper. . . . 105.
Les Rendez-vous. . 110.
Le Brigand. . . 114.
Le Pêcheur. . . . 119.
Le Baſilic. . . 124.
Les Combats. . . 134.
L'Hermite. . . 140.
Les Enigmes. . . 148.
CHAP. LXV. LE MONDE COMME IL VA, *diviſé en douze chapitres.* . . 153.
DISCOURS *de Monſieur* DE VOLTAIRE *à ſa réception à* l'Académie Françaiſe, *avec des notes, prononcé le lundi 9. May* 1746.
Avertiſſement des Editeurs. . 178.
Le Diſcours. . . . . 179.
CONTINUATION *des Chapitres de Littérature, de Philoſophie, &c. &c.*
CHAP. LXVI. *Lettre ſur le Dante.* . 201.
CH. LXVII. *De la chimère du ſouverain bien.* 207.

CHAP. LXVIII. *De la Population de l'Amérique.* . . pag. 212.
CHAP. LXIX. *Histoire des Voyages de* Scarmentado, *écrite par lui-même.* . . . . 216.
CHAP. LXX. *De l'Alcoran & de* Mahomet. . . . . 228.
CHAP. LXXI. *Sur la Police des Spectacles.* 235.
CHAP. LXXII. DIATRIBE *du Docteur* Akakia, *médecin du pape.* . . 241.
Décret de l'inquisition de Rome. . . . . . 248.
Jugement des professeurs du collége de la Sapience. 249.
Examen des lettres d'un jeune auteur déguisé sous le nom d'un président. . . 251.
CHAP. LXXIII. *Eloge funèbre des officiers qui sont morts dans la guerre de* 1741. . . . 259.
CHAP. LXXIV. *Des Génies.* . . 280.
CHAP. LXXV. *De l'Astrologie.* . . 284.
CHAP. LXXVI. *De la Magie.* . . 288.
CHAP. LXXVII. *Des Possedés.* . . 292.
CHAP. LXXVIII. *D'*Ovide. . . 294.
CHAP. LXXIX. *De* Socrate. . . 307.

CHAP. LXXX. *Examen du teſtament politique du Cardinal* Alberoni. pag. 311.

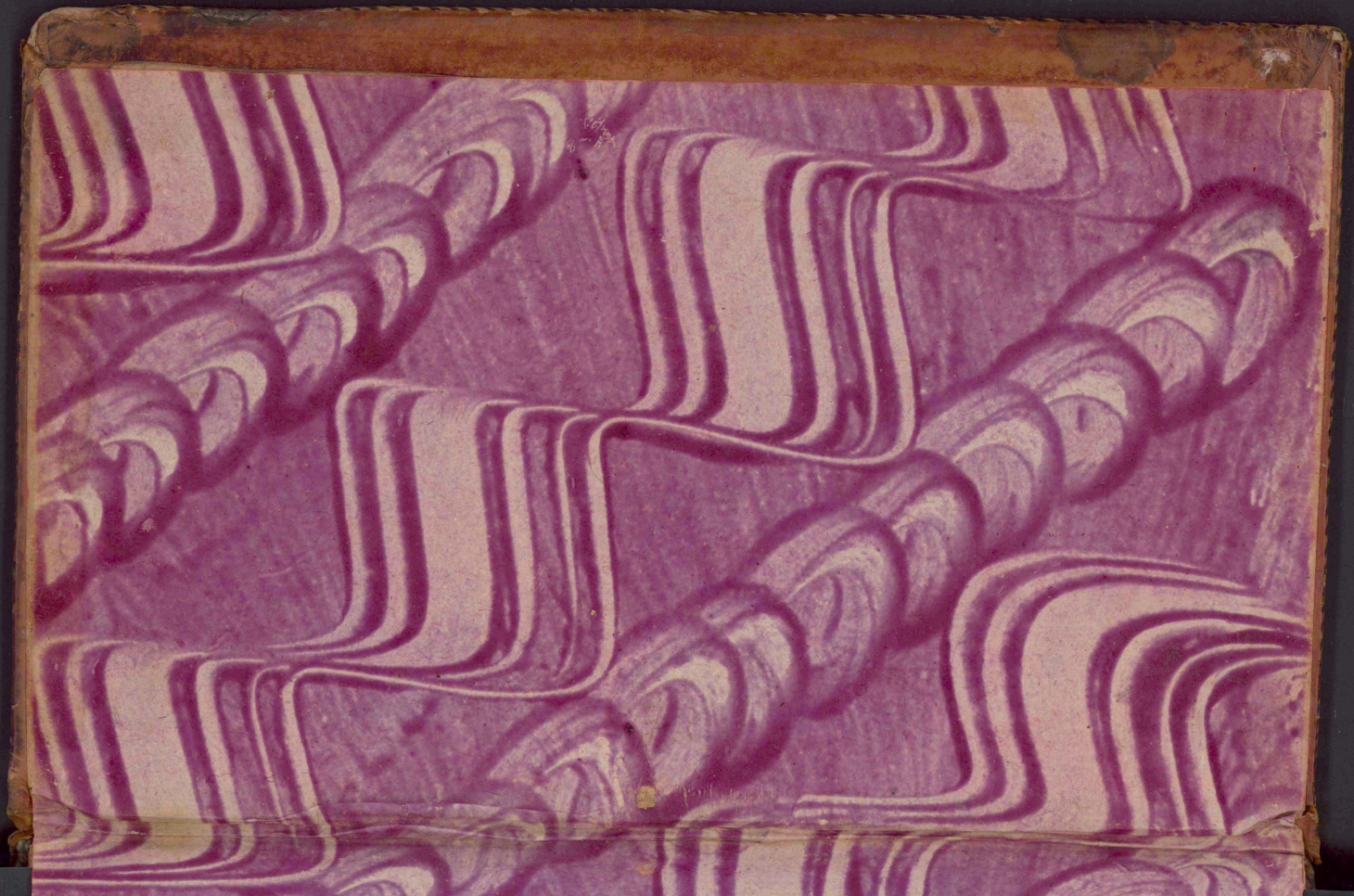
DIALOGUES *entre* Lucrèce *&* Poſſidonius.

CHAP. LXXXI. *Premier Entretien.* . 321.

CHAP. LXXXII. *Second Entretien.* . 324.

Fragment d'une lettre écrite par Mr. de Voltaire *à un membre de l'académie de Berlin.* . . . 345.

Poz. ks. inw. 5008/46



XXVIII
Wydawnictwa
do 1945 r.

Biblioteka Gł. AP w Siedlcach
nr inw.: KG - 49152
49152


4152